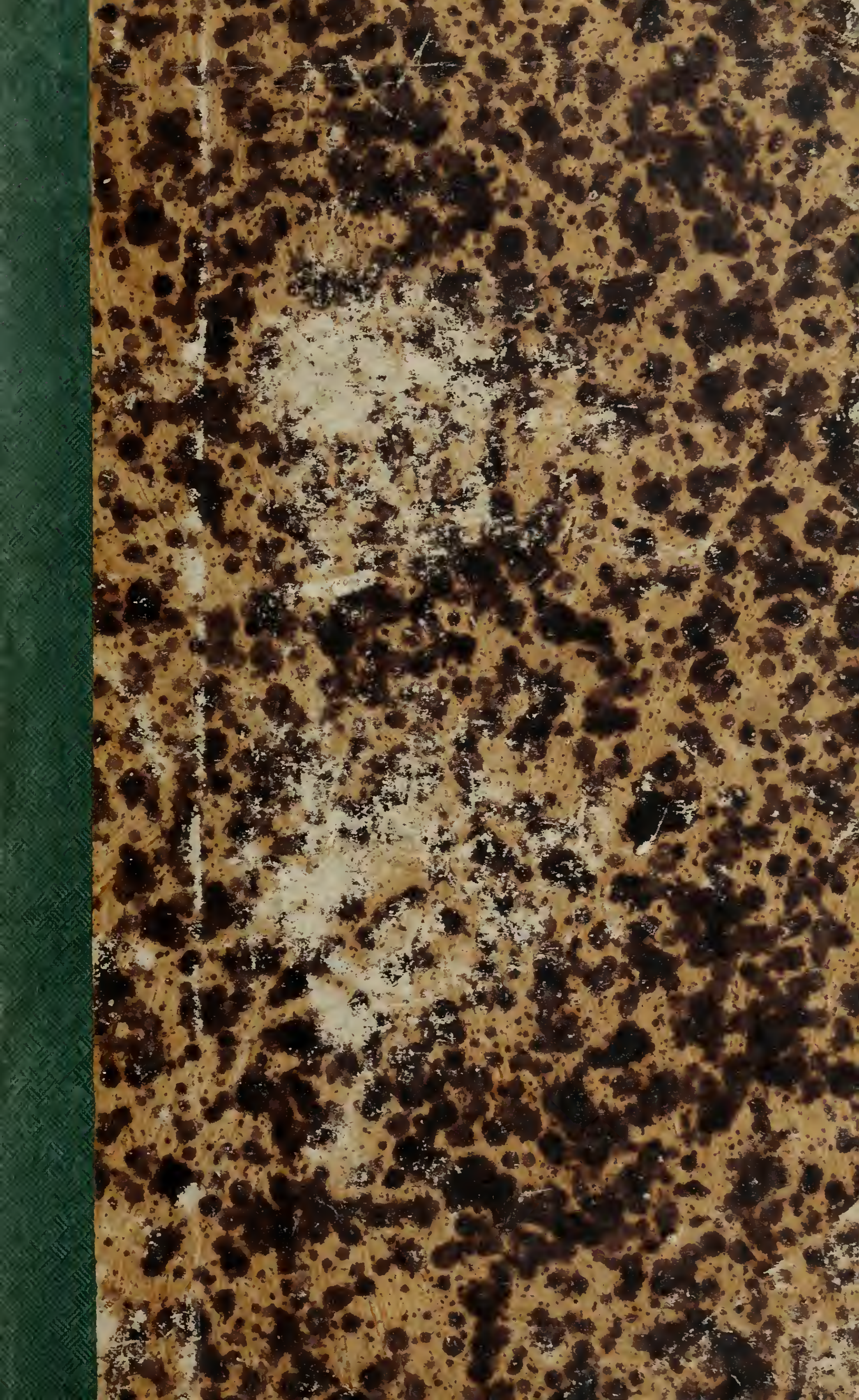


LA VALISE NOIRE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 9.

LA

VALISE NOIRE,

PAR

ÉMILE SOUVESTRE.

2e édition.

TOME SECOND.



PARIS,
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
48, RUE JACOB.

1844.

I.

Il est rare que nous puissions nous-mêmes connaître au juste le fond de nos sentiments lorsqu'on nous voit et lorsqu'on nous écoute. Excités par l'envie de *paraître* noblement, nous nous raidissons contre la douleur des blessures, nous nous grandissons au delà de notre hauteur, nous nous montrons ce que nous voudrions être, et nous croyons être ce que nous nous montrons. Dès qu'il se sent

en spectacle, l'homme le plus vrai devient comédien à son insu, non par manque de sincérité, mais par désir d'approbation. Aussi, pour être sûrs nous-mêmes de notre générosité, de notre courage, de notre dignité, avons-nous besoin, après l'effet produit, de l'épreuve de la solitude.

Tant que madame de Révol s'était trouvée en face de Béfort, l'indignation l'avait soutenue; la présence de l'agresseur était une excitation, il lui donnait la réplique, il entretenait son désir de vengeance, il l'entraînait à rendre coup pour coup, sans s'occuper des suites que pourraient avoir les blessures faites ou reçues; mais lorsqu'elle se retrouva seule, l'élan de colère qu'elle avait pris pour de la force tomba, et avec lui disparut toute sa résolution.

Elle s'effraya de la victoire qu'elle venait de remporter, en songeant que c'était le com-

mencement d'une guerre dont les chances ne pouvaient être prévues. Cette lettre, laissée aux mains de Béfort, faisait connaître à tous sa position équivoque; c'était un texte authentique sur lequel la méchanceté allait s'exercer sans contrainte. Qui sait si quelque indiscrétion perfide ne découvrirait point sa retraite à celui dont elle fuyait la recherche? Et personne pour la conseiller, pour la défendre; personne que Sulpice, qui voudrait peut-être la venger! Cette crainte traversa son cœur comme un fer aigu. Desbarres avait dû se rendre au vieux-saule, à l'heure indiquée: qu'avait-il pensé en n'y trouvant point sa lettre? comment lui cacher ce qui était arrivé? comment empêcher qu'à la première occasion il ne s'expliquât avec Béfort? Malgré sa vie retirée, madame de Révol connaissait la redoutable réputation de ce dernier; l'idée d'une rencontre entre lui et

Sulpice la fit frémir, et elle se dit qu'elle devait l'empêcher à tout prix.

Ce qui dominait chez Lia, comme on a déjà pu le remarquer, c'était la spontanéité. Nature souple et vivace, elle remontait en un instant du fond du désespoir au sommet du courage, et c'était toujours sous le coup qui eût dû l'abattre qu'on la voyait se redresser. A la pensée du danger qui menaçait Sulpice, tous ses autres effrois disparurent. Seule, elle était la cause de la lutte qui allait s'ouvrir; tant qu'elle serait là, les mêmes passions et les mêmes hostilités devaient amener les mêmes divisions; l'unique moyen d'y couper court était de quitter Kemperlé. Cette conclusion la frappa au plus vif du cœur; mais, par cela même, elle l'accepta sans discussion et pour ainsi dire les yeux fermés, comme le malade qui, menacé d'une opération cruelle, s'y soumet sur-le-champ,

de peur de manquer de courage à la réflexion.

Seulement, avant de partir; il fallait confier Sulpice à quelqu'un qui pût le consoler, le surveiller, prévenir tout débat, et nul autre que madame Desbarres ne pouvait remplir ce rôle. Lia résolut de se rendre chez elle dès le lendemain pour lui tout avouer.

Ce fut une décision subite, mais prise sans hésitation. N'ayant vu la veuve que deux fois, madame de Révol ignorait ses préventions, et comptait sur ses instincts de femme et de mère. Elle n'ignorait pas ce que sa démarche avait de hardi, mais elle comprenait aussi ce qu'elle avait de noblement confiant; et elle se sentait capable de la justifier. Tout ce qu'elle devait dire se présentait à la fois à son esprit. Se mettant à la place de madame Desbarres, elle se parlait tout bas, se persuadait et s'attendrissait elle-même. Les réponses supposées de la mère de Sulpice

aidaient à ses confidences ; elle se voyait encouragée par son geste, par son regard ; elle s'exaltait de cette approbation imaginaire, et se sentait presque heureuse dans sa douleur. Singulière illusion d'une âme si sûre de sa propre sincérité et si forte de son bon vouloir, qu'elle ne peut même plus prévoir la résistance chez les autres.

Or, pendant que la jeune femme se livrait à cette confiance, madame Desbarres était en grande conférence avec M. Vallin, à qui elle avait appris la révolte et la fuite de Sulpice. Celui-ci n'était point encore de retour, et quelle que fût l'indignation de la veuve, elle était tempérée par l'inquiétude que lui inspirait cette absence prolongée. Le secrétaire municipal lui-même ne savait plus qu'en penser. En apprenant de quels procédés violents madame Desbarres s'était servie pour retenir le jeune homme, il avait craint quel-

que résolution extrême, et chaque heure de retard aggravait ses appréhensions. Il allait enfin proposer d'envoyer à la recherche de Sulpice, lorsque Dinah s'élança dans le salon en criant qu'il venait de rentrer.

Cette nouvelle amena un véritable coup de théâtre; elle changea, comme par enchantement, la physionomie des deux interlocuteurs; et tandis que les traits de Vallin reprenaient leur calme habituel, ceux de la veuve passaient, spontanément, de l'expression de l'inquiétude à celle du dépit.

— Ah! enfin le voilà! s'écria-t-elle, en retrouvant sa mauvaise humeur en même temps que sa tranquillité; je suis curieuse de savoir ce qu'il pourra nous dire.

— M. Sulpice est monté dans sa chambre, observa la servante.

— Sans entrer au salon! répliqua madame Desbarres blessée.

— Il a l'air bien fatigué, maîtresse.

— Oui, il vient du manoir, sans doute. Il ne vous a rien dit ?

— Rien que : Bonne nuit, Dinah ! Mais il avait une voix qui m'a donné envie de pleurer.

— Allons ! reprit aigrement madame Desbarres, n'est-ce pas lui qu'elle va plaindre maintenant ? Vous êtes une sotte, ma chère !

— Je sais bien, répondit la Bretonne d'un air soumis.

— Retournez à votre quenouille.

Dinah sortit.

— Et quant à M. Sulpice, continua la veuve en se levant, puisqu'il n'a pas jugé à propos de venir me souhaiter le bonsoir, j'irai le trouver, moi.

Vallin trembla à la pensée du nouveau débat qui menaçait de s'élever ; il chercha à retenir madame Desbarres ; mais celle-ci

avait besoin de se venger sur quelqu'un des angoisses qu'elle venait de subir; elle persista avec entêtement.

— Je veux savoir qui de nous deux est maître ici, s'écria-t-elle. Ah! il s'enfuit par les fenêtres, au risque de se rompre le cou; il passe la journée entière sans aller à son bureau; il ne rentre point aux heures du repas! Eh bien! il faut qu'il choisisse entre sa mère et cette intrigante.

— Prenez garde, interrompit Vallin effrayé de l'alternative posée par madame Desbarres; il faudrait des ménagements.

— Je veux qu'il cède!

— Et si c'était lui, au contraire, qui vous forçait à céder?

— Par exemple, s'écria la veuve, moi céder à un Desbarres! Ah! vous ne me connaissez pas, monsieur!

— Pardon, chère dame; je sais que rien

ne vous résiste quand vous le voulez; mais je sais aussi combien vous êtes bonne mère, et si votre fils attaque votre sensibilité...

— Je n'écouterai rien!

— Allons! madame Desbarres, allons, reprit Vallin avec un sourire d'intelligence, ne vous faites donc pas plus méchante que vous n'êtes. On sait que chez vous le cœur vaut l'esprit, et c'est tout dire. On a eu assez de preuves de votre dévouement, de votre bonté...

— Certainement, dit madame Desbarres flattée, je ne suis pas une tigresse, mais ici je me montrerai ferme. Du reste, il faut avant tout que je sache quels sont les rapports de Sulpice avec la Parisienne, et je veux l'interroger.

— Peut-être n'osera-t-il pas vous répondre.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il est certaines choses que l'on est embarrassé d'avouer à sa mère et dont on parle plus librement à un étranger.

— Vous croyez ? dit madame Desbarres frappée de cette idée; au fait, il vaudrait peut-être mieux que vous le vissiez d'abord,

— Croyez-vous ? Je m'en rapporte entièrement à votre perspicacité.

— Il n'y a pas à balancer, dit la veuve, qui, en voyant que le vieux commis lui laissait l'honneur de cet expédient, le prit à cœur comme s'il eût été son œuvre ; vous ne pouvez me refuser ce service, monsieur Vallin. Vous allez monter tout de suite chez mon fils.

— Permettez, chère dame, permettez, dit le secrétaire enchanté d'avoir déjà gagné la moitié de ce qu'il voulait; je suis prêt à faire, vous le savez, tout ce qui peut vous plaire, mais je n'ai, moi, pour parler à Sulpice, ni

votre autorité ni votre fermeté, et je vous proposerai de remettre cette entrevue.

— Que dites-vous ?

— La nuit nous porterait conseil à tous deux, et nous préparerait, moi à mieux parler, votre fils à mieux entendre.

— Comment ! il vous faut des préparations pour parler à un écolier ?

— Ah ! cela vous étonne, reprit le bureaucrate d'un air patelin, vous qui avez toujours l'esprit si énergique et si présent ! Mais on doit être indulgent pour les infirmités de ses amis. Il est d'ailleurs bientôt dix heures ; l'entretien avec Sulpice pourrait se prolonger, et si l'on me voyait sortir d'ici au milieu de la nuit, vous concevez...

— Allons donc, dit madame Desbarres en rougissant un peu, mais intérieurement flattée qu'on la trouvât encore d'âge à être compromise; vous avez des idées, monsieur Val-

lin... Du reste, nous pouvons remettre cette explication à demain.

— Si vous jugez que ce soit le plus sage, dit le secrétaire, passant, selon l'habitude, son idée à l'ordre de la veuve.

— Et le plus sûr, ajouta celle-ci; vous viendrez avant de vous rendre à la mairie.

— Soit.

— Et nous conviendrons de ce qu'il faudra lui dire.

— C'est cela.

— A neuf heures donc, monsieur Vallin.

— A neuf heures.

M. Vallin arriva le lendemain, à l'heure convenue, chez madame Desbarres, mais il trouva celle-ci désappointée et furieuse. Sulpice était sorti dès la pointe du jour sans avertir personne. La veuve, qui avait besoin de décharger son mécontentement sur quelqu'un, s'en prit au vieux commis; c'était lui

qui l'avait empêchée de parler, la veille, à son fils; sans lui, l'explication serait maintenant terminée : tout ce qui avait lieu venait de lui et arrivait par sa faute.

Vallin laissa d'abord couler le torrent, mais, voyant qu'il grossissait toujours, il se mit à renchérir sur les accusations de madame Desbarres, qui s'arrêta aussitôt, moitié par générosité, moitié par esprit de contradiction, et reporta toute sa mauvaise humeur sur Sulpice. Elle ne doutait point qu'il ne se fût rendu à Kermor, et partit de là pour s'indigner contre madame de Révol. C'était elle qui, sachant sans doute que les Desbarres avaient toujours eu la tête faible, s'était efforcée d'attirer le jeune homme au manoir afin de le séduire, de le dépouiller, de l'enlever!... Madame Desbarres ne reculait devant aucune supposition; n'était-ce pas une étrangère, une Parisienne?

— Heureusement que je suis là, ajouta-t-elle enfin ; je ne laisserai pas mon fils se perdre ainsi ; je frapperai les grands coups, il le faut, monsieur Vallin : j'irai à Kermor.

— Vous ?

— Et pas plus tard qu'aujourd'hui ! Ah ! je ne suis pas une Desbarres, moi, on ne m'en fait point accroire, et je lui dirai son fait à cette dame.

— La voici, maîtresse, interrompit Dinah, en entrant.

— Qui ? demanda la veuve.

— Cette étrangère.

— Madame de Révol ?

— Elle demande à vous voir.

En prononçant ces mots, la servante poussa la porte, qui était restée entr'ouverte, et Lia se présenta.

Il y avait dans cette apparition inattendue un si singulier à-propos, que madame Des-

barres échangea avec Vallin un regard de stupéfaction. L'étrangère avait fait quelques pas dans la chambre, mais elle s'aperçut tout à coup du trouble que causait son arrivée, et, sans en deviner le motif, elle s'arrêta confuse.

— Je crains d'être importune, dit-elle timidement ; vous semblez occupée, madame, et j'interromps un entretien...

— Rien ne nous empêchera de le continuer, car nous parlions de vous, répondit la veuve, qui voulut sortir d'embarras en brusquant l'explication.

— De moi ! reprit madame de Révol étonnée.

— Et des visites de mon fils à Kermor.

Lia rougit, elle avait cru ses relations avec Sulpice ignorées de madame Desbarres, et elle se sentit contrariée d'être ainsi prévenue dans ses confidences. La veuve remarqua son émotion.

— Madame ne me savait pas sans doute instruite de ces visites ? reprit-elle ironiquement.

— Il est vrai, balbutia Lia.

— Les choses en sont pourtant venues à un tel point qu'il serait difficile de ne point s'en apercevoir, observa madame Desbarres aigrement ; le manoir est maintenant le véritable domicile de mon fils, et madame lui permet à peine de rentrer ici pour dormir......

— Moi ! interrompit la jeune femme ; il y a erreur, madame, vous avez été mal informée.

— Je n'ai point été mal informée, reprit la veuve ; hier encore, Sulpice n'est revenu qu'après le couvre-feu.

— Se peut-il ?

— Et ce matin il est sorti au point du jour avec ses armes.

— Que dites-vous? s'écria Lia saisie; monsieur Sulpice est sorti avec des armes?

— Sous prétexte de s'exercer au tir, comme d'habitude; mais je saurai au juste ce qu'il en est, car il a rencontré monsieur Alexandre.

— Et il lui a parlé?

— Dinah les a vus s'éloigner ensemble.

— Ah! madame, faites-le chercher, s'écria rapidement Lia, atteinte d'un pressentiment funeste; sachez où ils sont, envoyez chez monsieur Béfort.

— Pourquoi cela? demanda la veuve effrayée par l'accent de madame de Révol; que craignez-vous? que se passe-t-il donc, madame? mon fils courrait-il quelque danger?

Avant que Lia eût pu répondre, un grand bruit se fit entendre à l'étage inférieur; des

pas précipités retentissaient sur l'escalier, le nom de Sulpice était prononcé par des voix étrangères au milieu desquelles celle de Dinah éclatait en exclamations douloureuses. Madame de Révol, épouvantée, courut à la porte et se trouva en face du docteur Roby, qui parut sur le seuil la tête nue et les vêtements en désordre.

— Ah ! ils se sont battus! s'écria-t-elle.

— Malgré moi, répliqua brusquement le docteur.

— Et mon fils ? demanda madame Desbarres.

— Le voici.

Les témoins venaient en effet d'entrer, soutenant dans leurs bras le jeune homme couvert de sang et évanoui.

A cette vue, les deux femmes poussèrent deux cris qui partirent en même-temps et se confondirent dans une même expression de

douleur ; mais Lia, foudroyée, chancela et fut obligée de se soutenir au mur, tandis que madame Desbarres, dont les nerfs étaient plus fermes, s'élançait vers Sulpice. Il y eut un moment d'inexprimable confusion: Dinah avait aidé à placer le blessé sur un lit ; madame Desbarres s'y précipita avec des exclamations entrecoupées et des appels mêlés de sanglots.

— Au nom de Dieu ! du courage, dit Vallin en lui prenant la main et cherchant à l'arracher à cet affreux spectacle.

— Laissez-moi, s'écria la veuve exaltée ; je veux voir mon fils ! je veux rester près de mon fils. Si mon fils meurt, je mourrai avec lui.

— Il vivra, reprit le secrétaire, qui avait besoin de se le persuader à lui-même ; le docteur le sauvera.

— Je tâcherai, dit Roby.

— Ah ! rendez-le moi, cher monsieur Roby ! reprit madame Desbarres avec cette expansion bruyante des douleurs vraies, mais vulgaires ; rendez-le moi au prix de tout ce que je possède ! Songez que c'est mon unique enfant !... Et me l'avoir égorgé ! Oh ! je poursuivrai son assassin, docteur ; oui, fallût-il tout vendre pour obtenir justice ! Mais d'où est venue la querelle ? Pourquoi ce duel ?

— Hélas ! pour moi ! murmura une voix brisée.

Madame Desbarres leva les yeux et aperçut Lia qui, pâle comme une morte, la tête flottante et les mains jointes, s'était laissé glisser à genoux de l'autre côté du lit.

— Pour vous ? répéta-t-elle ; j'aurais dû le deviner. Oui, c'est ainsi que tout devait finir ; voilà où vous deviez le condui-

re !.... Et vous osez rester là, devant celui que vous avez fait égorger ?

— Ne dites pas cela, madame ! balbutia Lia éperdue ; non, ce n'est pas moi ; ce malheur dont j'ai été la cause involontaire, j'aurais donné ma vie pour l'éviter !... Mais votre fils ne mourra pas ; nos soins le sauveront. Je ne le quitterai plus, madame, je veillerai avec vous près de lui.

Madame Desbarres releva la tête.

— C'est à moi seule de soigner mon fils, dit-elle avec une hauteur haineuse et en étendant les mains sur le lit du blessé. Si, dans la force et la santé vous avez pu me le disputer, mourant, il m'appartient tout entier.

— Silence ! interrompit le docteur, le voilà qui se ranime.

Madame Desbarres se pencha vers Sulpice avec une exclamation de joie ; mais, en rencontrant le visage éploré de madame

de Révol près du sien, elle la regarda en face et s'écria :

— Je suis chez moi, madame !

Lia tressaillit ; une rougeur rapide traversa sa pâleur, et elle fit un mouvement en arrière.

— Pardon, dit-elle ; j'avais cru que l'approche du lit d'un mourant appartenait à tous ceux qui l'aimaient. Puisque je me suis trompée, je me retire ; je laisse votre fils à vos soins. Ah ! sauvez-le, madame, et je vous remercierai à genoux !

Les larmes l'empêchèrent de continuer ; elle fit un pas vers le lit, regarda Sulpice, puis, pressant son mouchoir sur ses lèvres pour étouffer ses sanglots, elle s'élança égarée hors de la chambre.

Au moment d'atteindre l'escalier, elle sentit une main s'appuyer sur son bras ; c'était Dinah qui l'avait suivie. La paysanne la regarda et lui dit :

— Revenez ce soir, je vous donnerai de ses nouvelles, moi.

. . . .

Lorsque Lia revint, elle apprit que Sulpice était dans le transport de la fièvre, et que le médecin avait exprimé des craintes. Les jours suivants, son état ne fit que s'aggraver. Cependant la jeune femme ne pouvait perdre courage. En revenant chaque matin et chaque soir, son cœur battait d'espérance. Du plus loin qu'elle apercevait Dinah, elle cherchait un sourire sur son mâle visage, mais Dinah secouait la tête et murmurait toujours :

— Plus mal ! plus mal !

Madame de Révol, qui, afin de se rassurer elle-même, s'était dit que Dieu était trop juste pour laisser mourir Sulpice, et qui avait, pour ainsi dire, intéressé sa foi à cette guérison, commença à chanceler dans sa

croyance. Enfin, un jour qu'elle se rendait chez madame Desbarres, un tintement de clochette retentit tout à coup derrière elle. Un enfant, tenant un cierge allumé, parut au détour de la rue, suivi d'un prêtre qui portait le viatique des agonisants, et elle entendit les femmes agenouillées sur son passage répéter à demi-voix :

— C'est monsieur Sulpice Desbarres qui va mourir !

Lia rebroussa chemin et arriva à Kermor égarée de désespoir.

Aucun signe apparent ne lui avait jusqu'alors révélé le danger du jeune homme ; mais maintenant le doute même était impossible : la cloche, le cierge allumé, le prêtre, tous les symboles lugubres avaient frappé son oreille ou ses yeux ; elle avait vu et écouté l'agonie de Sulpice !

Cette fatale lumière fut un coup de foudre

qui brisa toutes les barrières dont elle avait fortifié son âme. Avec l'espérance périt le courage, et avec le courage toute garde d'elle-même. Tant qu'elle avait pu croire que Sulpice vivrait, son devoir avait été de ne jamais franchir pour lui les limites d'une amitié choisie et de repousser les confidences de son propre cœur ; mais les bénéfices de cette longue réserve furent subitement perdus ; l'excès de sa douleur lui révéla l'excès de sa tendresse. Elle aimait Sulpice, non pas en frère, non pas en ami, mais de cette affection que rien n'imite ni ne remplace. Elle pouvait se faire un pareil aveu, maintenant qu'il s'agissait d'un mourant, car là où l'amour est sans danger, il doit être aussi sans crime. Que lui importait d'ailleurs d'être ou non condamnée? L'expérience l'avait dégoûtée du devoir. A quoi lui avait, en effet, servi jusqu'alors le respect des lois imposées

par Dieu et par les hommes? Les hommes l'avaient flétrie, et Dieu permettait la mort d'un innocent!

Plusieurs heures s'écoulèrent dans ces agitations convulsives. Cependant au fond du désespoir de Lia restait toujours ce fantôme des espérances perdues qui, sans être une joie, laisse une sorte d'incertitude à l'affliction. Elle voulut connaître toute l'étendue de son malheur et retourna chez madame Desbarres.

Dinah vint lui ouvrir, les cheveux à demi épars, le visage marbré de larmes.

— Eh bien? demanda Lia d'un accent bref et éperdu.

— Le médecin attend une crise pour cette nuit, dit la paysanne.

— Je reviendrai cette nuit.

Elle tint parole. La crise avait, en effet,

eu lieu et, contre toute attente, elle avait été favorable. Le lendemain les symptômes les plus alarmants disparurent, et, quelques jours après, le blessé était hors de danger.

Madame de Révol faillit succomber à la joie de ce changement. Comme ces malades auxquels la fièvre donne une vigueur factice, la douleur l'avait soutenue jusqu'alors : n'ayant plus à craindre, elle sentit ses forces l'abandonner.

De nouvelles angoisses commencaient d'ailleurs pour elle. Sortie du désespoir, elle retomba sous le joug de ses anciens devoirs. L'épreuve qu'elle venait de subir lui avait fait voir clair dans son propre cœur ; elle ne pouvait plus déguiser sous un faux nom le penchant qui l'attirait vers Sulpice ; en perdant son ignorance, elle avait perdu la possibilité de se tromper innocemment. Lors même qu'elle eût apaisé ses scrupules, que

pouvait-elle attendre de cet amour? Toute voie n'était-elle pas fermée au bonheur, toute espérance même refusée? La fuite restait seule possible et honorable. Lia le comprit, et revint au projet de départ dont la blessure de Sulpice avait arrêté l'exécution. Elle écrivit en Vendée pour demander des renseignements, et fit ses préparatifs, mais lentement, comme quelqu'un qui a peur de sa propre résolution. Avant de quitter Kemperlé, elle voulait d'ailleurs que la guérison de Sulpice fût complète, et elle continuait à s'informer tous les jours des progrès de sa convalescence. Le jeune homme allait de mieux en mieux; il avait recouvré le souvenir du passé, et s'était informé d'elle à Dinah.

Un matin, celle-ci l'arrêta après lui avoir donné des nouvelles du malade, et ajouta à demi-voix :

— Il m'a encore parlé de vous!

— Lui! interrompit Lia; et que vous a t-il dit?

— Que vous couriez un grand danger.

— Comment?

— Hier soir, madame Desbarres causait avec M. Vallin près du jeune maître qu'ils croyaient endormi, et ils ont dit que le comte savait maintenant où vous trouver.

— Dieu! ils l'auront averti? s'écria madame de Révol.

— Et qu'il viendrait vous chercher ici.

La jeune femme pâlit.

— Le comte! répéta-t-elle, ah! je ne l'attendrai pas. Je partirai, oui, dès demain; il le faut.

— C'est ce que le jeune maître a dit, observa tristement Dinah; aussi a-t-il pleuré longtemps.

— Et je partirai sans le voir! murmura

madame de Révol, qui sentit à cette pensée des larmes monter à ses paupières.

Dinah s'assura qu'on ne pouvait l'entendre.

— Non, dit-elle vivement, il vous attend.

— Sulpice! s'écria Lia.

— Madame Desbarres est sortie, et j'ai promis de vous faire monter; venez.

Madame de Révol, éperdue, se laissa conduire jusqu'à la chambre de la veuve, où le blessé avait été porté; mais lorsqu'elle arriva vis-à-vis de l'alcôve, Dinah, qui avait pris les devants pour soulever le rideau, se tourna vers elle en lui recommandant du doigt le silence : elle se pencha palpitante et aperçut le jeune homme endormi.

Un de ses bras pendait hors du lit, tandis que sa tête s'appuyait sur son autre main repliée, et que le long des rideaux glissait un rayon de soleil. A la vue de ce visage

amaigri et demi-voilé par une longue chevelure, madame de Révol s'était arrêtée immobile. Elle ne reconnaissait point Sulpice. Il fallut que son œil interrogeât tous les traits du malade pour en retrouver l'expression connue!

Cette espèce d'hésitation l'épouvanta elle-même. Elle joignit les mains et s'agenouilla au chevet.

— Est-ce lui? est-ce bien lui? murmura-t-elle attérée.

— Remerciez Dieu de le voir ainsi, répondit Dinah; il est vivant, et c'est assez; avec le temps il reprendra sa force et sa beauté.

— Oui, mais moi je ne le verrai pas, dit madame de Révol gagnée par les larmes; c'est un éternel adieu que je viens lui faire. Ah! qu'il dorme, mon Dieu! il se réveillera

toujours assez tôt; moi aussi j'espère bientôt dormir.

Elle appuya sa tête sur le bord du lit en pleurant. Le bruit de ces pleurs parut arriver jusqu'à Sulpice à travers son sommeil; il fit un mouvement.

— Prenez garde, murmura Dinah.

Madame de Révol essuya rapidement ses larmes ; Desbarres ouvrit les yeux et l'aperçut.

L'éclair qui illumina ses traits leur rendit un instant toute leur expression d'autrefois, et ce fut seulement alors que Lia le reconnut complètement. Il s'était relevé avec un léger cri.

— C'est vous, enfin! dit-il en tendant les bras vers la jeune femme.

Elle prit les mains de Sulpice dans les siennes et les pressa sur sa poitrine sans pouvoir répondre.

— C'est vous, répéta-t-il les yeux humides. Ah! je suis heureux de vivre, puisque je vous revois.

— Encore aujourd'hui! encore une fois! balbutia madame de Révol.

Le malade fit un mouvement, et la joie qui éclairait son visage s'éteignit.

— Ah! je l'avais oublié, s'écria-t-il; c'est un adieu que vous venez me dire.

— Il le faut, vous le savez!

— Oui, reprit le jeune homme amèrement, je sais que vous devez cacher vos souffrances comme d'autres cachent leurs crimes, et que celui qui vous poursuit va venir. Vous devez partir; mais moi, que deviendrai-je sans vous?

Il s'arrêta un instant comme accablé sous cette pensée, puis, se redressant:

— Mais qui m'oblige à rester? s'écria-t-il; qui m'empêche de vous suivre? Pourquoi ne

m'ouvririez-vous point votre nouvelle solitude comme vous m'avez ouvert celle-ci?

— Parce que vous et moi nous ne sommes plus l'un pour l'autre ce que nous étions autrefois, dit madame de Révol tristement; il faut nous séparer, Sulpice; vous-même l'avez compris, car vous avez deviné que je venais pour des adieux.

— Ainsi, reprit-il en joignant les mains avec désespoir, je ne vous aurai connue que pour vous perdre! Vous serez venue vers moi comme ces anges qui enlèvent les âmes au feu du purgatoire, et, après m'avoir montré le ciel, vous me laisserez retomber dans l'abîme.

— Ne le croyez pas, dit Lia; vous retrouverez le courage, et votre âme reprendra son essor.

— Non, répondit Sulpice avec abattement; car c'était vous qui fournissiez l'air à ses

ailes. Vous partie, il n'y a plus pour moi d'échange de pensées ni d'émotions, et je rentre dans ce cercle de réalités misérables qui font la vie de ceux qui m'entourent. Ah! il fallait vous connaître plus tôt ou ne vous connaître jamais.

— Hélas ! telle est la vie, dit madame de Révol ; le hasard d'un lieu, d'une époque, d'une rencontre, fait tout le bonheur et tout le malheur de chacun !

Desbarres ne put répondre, et tous deux pleurèrent longtemps en se tenant les mains. Enfin le jeune homme, épuisé par l'émotion, se laissa retomber en arrière et ferma les yeux. Dinah, effrayée, le montra à Lia.

— Partez, madame, partez tout de suite, dit-elle à voix basse; c'est trop de douleur pour lui.

— Oui, reprit l'étrangère, qui fit un effort suprême pour réunir tout ce qui lui restait

de courage; mais avant de nous séparer pour toujours, vos mains encore, Sulpice! Encore une étreinte, encore un mot!

— Adieu! bégaya le jeune homme presque évanoui.

Lia éplorée se pencha sur lui.

— Adieu donc! reprit-elle avec exaltation, adieu, cher confident de mes dernières chimères, dernier fantôme de ma jeunesse; adieu! Ah! je voudrais que ce mot eût un pouvoir magique et qu'il appelât ici toutes les joies. Soyez heureux longtemps, Sulpice, et ne pensez jamais à moi, qui penserai toujours à vous.

Elle étendit ses deux mains vers le jeune homme sans mouvement, déposa un baiser sur ses cheveux, et s'élança hors de la chambre.

Le même jour, on apprit à Kemperlé que

l'étrangère était partie sans faire connaître la route qu'elle avait prise.

. . . .

Sulpice se rétablit; mais la crise qu'il venait de subir avait brisé le ressort de cette faible nature. Après le départ de madame de Révol, son âme, ainsi qu'il l'avait dit, ne trouva plus d'air pour son vol, et retomba dans le vide. Madame de Révol avait à jamais emporté sa force. Les énergies fugitives qui l'avaient jusqu'alors plutôt agité que soutenu firent place à une soumission muette. Frappé d'une sorte de langueur craintive, il n'avait même plus l'initiative nécessaire pour former un désir. A le voir invoquer toujours la volonté des autres et s'y abandonner, on eût dit un de ces enfants qui ne savent plus marcher après une maladie, et qui appellent tous ceux qui passent pour se faire emporter

dans leurs bras. La veuve s'aperçut de ce changement ; mais, loin de s'en affliger, elle le prit pour une amélioration. Sulpice avait compris lui-même que *les Desbarres avaient la tête faible,* et il consentait à se laisser conduire. Elle se glorifia d'être enfin arrivée à son but.

Quant à Vallin, il profita également de l'abattement résigné du jeune homme pour tourner ses pensées vers *les purs et solides* plaisirs du ménage ; mais ses efforts furent longtemps inutiles. Sulpice l'écoutait en silence multiplier les descriptions de ce paradis terrestre du mariage sans songer à lui en demander la clé. Le vieux secrétaire pensa enfin que le seul moyen de l'y faire entrer était de l'y conduire par la main. Henriette venait justement d'apprendre le départ de son cousin Alexandre avec une actrice de la troupe d'arrondissement qui desservait Kem-

per, et le dépit devait la disposer à l'obéissance. Afin de la rendre encore plus certaine, Vallin eut recours à la diplomatie. Il persuada à sa nièce que Sulpice était secrètement amoureux d'elle, tandis qu'il persuadait à Sulpice que sa nièce était secrètement amoureuse de lui; puis, fort de ces deux suppositions, il confia solennellement l'amour réciproque des jeunes gens à madame Desbarres, qui, trouvant le choix convenable, s'attendrit, et déclara *qu'elle ne s'opposerait jamais au bonheur de son fils.*

Le mariage fut célébré un mois après, avec tout l'éclat désirable. Quelques-uns des invités furent frappés de la pâleur de Sulpice pendant la bénédiction nuptiale, et la firent remarquer à Vallin; mais celui-ci répondit que c'était l'effet ordinaire d'un grand bonheur sur les organisations nerveuses.

Cependant, de retour à la maison, et tandis que les parents et les amis embrassaient successivement la mariée, selon l'usage, Sulpice aperçut Dinah qui s'était glissée parmi la famille pour porter aussi à son jeune maître ses souhaits de bonheur. En se trouvant face à face, Desbarres et la paysanne tressaillirent ; le même souvenir venait de traverser leur pensée, Cependant Dinah fit un effort et dit :

— Que Dieu vous donne la joie, monsieur Sulpice!

Mais le jeune homme l'attira à lui, l'embrassa avec un attendrissement comprimé, et répondit tout bas :

— Elle est partie!

II.

M. Robert fit une pause; René, palpitant d'attente, demeura les yeux fixés sur lui, l'interrogeant plus énergiquement par son silence qu'il n'eût pu le faire par la parole.

— Vous voulez savoir la conclusion de ce que je viens de vous raconter, reprit son compagnon, après un assez long silence; il suffira pour cela de quelques mots.

En faisant épouser à son fils la nièce de

M. Vallin, madame Desbarres avait cru étendre sa royauté et s'assurer un sujet de plus; mais, une fois mariée, Henriette jeta de côté le masque de soumission qu'elle avait porté jusqu'alors. La veuve voulut en vain recourir à Sulpice pour appuyer son autorité méconnue; Sulpice avait même perdu la volonté de choisir le maître qui devait le conduire. Il laissa sa femme et sa mère se disputer sa direction sans prendre part à la lutte. Seulement, sa tristesse allait toujours croissant et sa santé déclinait de jour en jour. Le docteur Roby finit par déclarer qu'un voyage était nécessaire; il conseilla les eaux de Bourbonne.

Henriette, à qui le joug de sa belle-mère était insupportable, saisit avec empressement ce prétexte d'une séparation en apparence passagère, mais qu'elle espérait prolonger. Elle fit, à la hâte, tous les prépara-

tifs du voyage, et partit avec Desbarres pour les eaux.

Malheureusement celles-ci paraissent avoir été sans influence. Les dernières lettres de la jeune femme annonçaient que Sulpice, toujours plus souffrant, voulait quitter Bourbonne; mais, hésitant à commencer seule avec lui un voyage si long et si difficile, elle suppliait sa belle-mère de lui envoyer Dinah. Celle-ci est aussitôt partie, et elle se rendait à Paris, lorsque le hasard l'a fait rencontrer hier, à Angers, madame de Révol. Un instinct secret l'a engagée à ne point parler de la maladie de Sulpice à cette dernière, qui, voulant continuer de son côté à cacher sa retraite, lui a demandé le secret.

Le reste vous est connu.

Maintenant vous devez comprendre, cher monsieur, d'où venait mon hésitation à vous révéler cette triste histoire, et pourquoi j'ai

exigé de vous une discrétion que je réclame plus que jamais.

Duménil allait renouveler sa promesse, lorsque le bateau s'arrêta ; on était arrivé à une escale. On entendit le froissement d'une barge de passage qui abordait ; un bruit de pas retentit sur le pont, et deux voyageurs parurent successivement au haut de l'escalier.

Le premier, vêtu d'un frac vert élégant, était suivi d'un chien de chasse, qu'il tenait en lesse. Il avança la tête, jeta dans la chambre un regard rapide, puis disparut ; le second, au contraire, se décida à descendre.

C'était un homme à cheveux gris, mais de haute taille, d'une apparence robuste, et dont les traits brunis avaient quelque chose de singulièrement aiguisé. Il portait une redingote noisette boutonnée militairement, un chapeau gris à larges bords, des guêtres

de daim et une cravache à tête plombée. Comme il paraissait aux pieds de l'escalier, M. de Beaulieu, qui avait fini de lire le journal à la baronne, se préparait à monter sur le pont. Tous deux se trouvèrent face à face, et poussèrent en même temps une exclamation joyeuse.

— Sur mon âme, c'est le docteur Lallemant! s'écria le baron.

— En personne, colonel, répondit le nouveau venu, avec un accent méridional fortement caractérisé.

M. de Beaulieu lui serra la main.

— Ma foi! c'est un coup du ciel, reprit-il bruyamment; nous parlions précisément de vous.

— En vérité?

— J'étais désolé de passer ainsi près de Bourgueil sans vous voir, et je le disais à Agathe.

— Madame de Beaulieu où donc est-elle ?

— Ici, docteur, interrompit la baronne, qui avait suivi de loin cette reconnaissance inattendue.

Le docteur courut à elle avec un empressement plus galant qu'on ne devait l'attendre de son âge et de sa tournure, il prit la main qu'on lui tendait, la baisa, et quelques minutes furent employées, par la baronne et par lui, à s'adresser les demandes ou à se faire les réponses inévitables en pareille occasion. Enfin, après avoir dit d'où l'on venait, où l'on allait, et s'être vingt fois extasié sur le bonheur de cette rencontre, le baron prit par le bras le docteur et le présenta à monsieur Robert comme un ami dont il l'avait entretenu. Monsieur Robert répondit de manière à démontrer qu'il n'avait rien oublié; on se fit réciproquement quelques politesses, on arriva à parler de

relations communes, on tomba d'accord sur quelques jugements, et au bout d'un quart d'heure la connaissance était complète.

Monsieur de Beaulieu, afin de la rendre plus intime, proposa de déjeuner, ce qui fut accepté par tout le monde, sauf par la baronne, dont la délicatesse un peu maniérée ne pouvait s'accommoder de cette satisfaction *ostensible et publique* des plus grossiers appétits. Elle déclara, en conséquence, qu'elle n'avait besoin de rien, prit un volume de poésies posé sur son manchon et passa dans la chambre des dames pour lire plus en repos.

Lorsqu'elle eut disparu, le baron se redressa et sa figure s'épanouit. Il frappa sur la table avec la pétulance d'un écolier dont le maître est parti, appela la servante et se mit à consulter tout haut la carte, propo-

sant successivement à ses convives tous les plats dont les noms lui étaient inconnus. Enfin, après avoir épuisé ce dictionnaire de néologismes culinaires, il finit, comme d'habitude, par demander le mets élémentaire connu, dans le catalogue gastronomique du restaurateur, sous le nom de *côtelettes au naturel.*

D'autres plats aussi peu recherchés suivirent ; mais le vin était excellent, les convives en appétit et l'entretien ne tarda pas à s'animer.

Le docteur Lallemant surtout ne tarissait point en sujets de conversation. Ayant autrefois suivi les armées en qualité de chirurgien-major, il avait rapporté de ses excursions à travers l'Europe un répertoire intarissable de souvenirs et d'anecdotes, dont il parlait avec une assurance provençale plus propre à exciter la curiosité que la confiance. Il ve-

nait de raconter nos revers dans la Péninsule, en ajoutant force épisodes de moines et de coups de poignard, le tout entremêlé de tirades contre le fanatisme des Espagnols ; lorsque le baron, dont les regards s'étaient arrêtés sur un voyageur placé à une table voisine, se pencha et dit à demi-voix :

— Prenez garde, docteur, il ne faut point, dit-on, parler de corde, dans la maison d'un pendu.

— Nous avons donc ici des pendus? demanda Lallemant du même ton.

— Voyez là, cet étranger qui nous tourne le dos.

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est un descendant du Cid.

— Qui vous a dit ?

— Quand nous nous sommes embarqués,

je l'ai entendu parler un *charabia* qui doit être de l'espagnol.

— Pardieu ! je suis fâché alors de ne point le voir en face.

— Sur mon âme, vous ne perdez pas grand'chose, c'est toujours le même type ; vous savez, un squelette recouvert de parchemin.

— Avec le nez en bec d'oiseau de proie ?

— Et les deux yeux se touchant.

— Quand il y a deux yeux !

— Comment ?

— Oh ! c'est un souvenir de ma campagne d'Espagne ; une drôle d'aventure, allez !.

— Une aventure ? interrompit René qui tressallit comme un cheval touché par l'éperon.

— Oui, quelque chose d'étrange et de terrible, reprit le médecin, en vidant son verre.

— Quelque chose qui vous est arrivé? demanda monsieur Robert, avec un regard ironique.

— A moi, monsieur.

— Voyons alors, docteur, nous vous écoutons.

— Oui, s'écria le baron, que le déjeuner avait rendu encore plus expansif, racontez-nous cela, Lallemant, en guise de feuilleton. Quel est le titre de votre roman?

— Ce n'est pardieu! pas un roman, et si vous voulez que l'aventure ait un titre, vous pourriez l'appeler *l'histoire d'un œil.*

M. Robert leva brusquement la tête et regarda le docteur; celui-ci n'y prit point garde.

— Vous devinez d'avance que c'est un souvenir d'oculiste, continua-t-il en riant; je

doute seulement que beaucoup de mes confrères se soient trouvés en pareille position.

— Ne nous tenez pas plus longtemps en suspens, reprit Duménil vivement ; de grâce, votre aventure ?

— La voici, reprit le médecin ; c'est le chapitre le plus curieux de ma vie de Bohémien ; mais pardon, messieurs, finissons d'abord cette bouteille de Vouvray pour ne pas nous interrompre.

Il remplit les verres, posa un coude sur la table et commença du ton hardi qui ne le quittait jamais.

III.

Ceux qui n'ont vu la guerre qu'au Cirque-Olympique ou au musée de Versailles se la figurent généralement comme une série de campements, de marches, de siéges, de batailles, dont toutes les parties se succèdent régulièrement et sans autre interruption que l'entr'acte nécessaire pour préparer un nouveau décor. C'est, dans leur pensée, une sorte de grande machine à tuer, que les sol-

dats font aller du matin au soir, et avec laquelle ils fabriquent de la gloire à la journée. Or, rien de moins conforme à la réalité. Loin d'être un *travail* suivi, la guerre est une œuvre d'inspiration et de hasard, entrecoupée de plus de repos que de combats. Ceux-ci ne sont pas la règle, mais l'exception, comme les coups de vent sur mer; on y reste toujours exposé, mais ils n'arrivent que de temps en temps. Quelque sérieuse que soit la lutte, il y a, entre chaque campagne, une sorte de suspension d'armes, pendant laquelle les instincts d'hommes effacent les passions de race et font oublier un instant qu'on est ennemis pour se rappeler seulement qu'on vit sous le même ciel avec de communes joies et de communes misères.

La plus terrible guerre peut-être des temps modernes, celle de l'occupation de la Péninsule par les armées françaises, a donné de

nombreux exemples de ces trèves tacites pendant lesquelles chaque parti semble accorder quelques jours de vacances à sa haine, et je leur dois, pour ma part, d'avoir pu parcourir, en pleine guerre, tout le midi de l'Espagne sans avoir jamais couru de péril sérieux. A la vérité, ma profession de chirurgien me servait de recommandation; je parlais d'ailleurs la langue du pays, je connaissais ses usages, et j'avais soin, lorsque j'arrivais dans une résidence, de me mettre sous la sauve-garde de l'un des couvents, en allant offrir mes services au prieur.

L'heureux résultat de mes précautions m'avait insensiblement enhardi. De Jaën, où séjournait le régiment auquel j'étais attaché en qualité d'aide-major, j'avais tour à tour visité Andujar, Grenade, Cordoue. Enfin, désirant étendre mes excursions plus à l'est,

j'obtins un congé de quelques jours, et je partis pour la Murcie. Après avoir visité Palos, où Christophe Colomb s'embarqua pour découvrir le Nouveau-Monde, m'être arrêté à Carthagène et à Alicante, je suivis le cours du Mundo, reprenant la route de Jaën par Lorqui, Ziezar et Calaspara.

J'arrivai un soir dans cette dernière ville tellement fatigué, qu'au lieu d'aller demander asile aux moines, comme d'habitude, je m'arrêtai à l'auberge la plus prochaine pour y passer la nuit. Tout y était dans une agitation extraordinaire. L'hôtelier criait des ordres par la fenêtre, les servantes traversaient rapidement les salles, et les cours étaient pleines de hussards qui sellaient leurs chevaux, tandis que des valets en livrée préparaient une calèche élégante.

J'allais demander à l'un de ces derniers la cause de tout ce mouvement, lorsque j'en-

tendis prononcer mon nom derrière moi avec une sorte d'hésitation. Je me détournai et je reconnus, un de mes amis, ancien blessé de Jaën.

— Eh! parbleu je ne me trompais pas, s'écria-t-il en m'apercevant de face, c'est bien monsieur Lallemant, notre brave major du huitième.

— Et c'est le maréchal-des-logis Pierre Cordier, répondis-je.

— Tiens, vous avez retenu mon nom, major? eh bien! en voilà de la mémoire!

— N'avez-vous pas également retenu le mien?

— Oh! moi, j'avais mes raisons pour ça, reprit le hussard, des raisons *visibles*, comme on dirait par façon de calembour, vu que vous m'avez sauvé un œil.

— Vous ne vous ressentez plus de cette blessure au frontal?

— Pas plus que de mes dents de lait, et ce n'est pas un petit service que vous m'avez rendu là... Mais vous n'êtes donc plus en garnison à Jaën ?

— Toujours.

— Par quel diable de hasard alors vous trouvez-vous dans ce pays de sauvages ?

Ce dernier mot me rappela la manie du brave maréchal-des-logis, qui, né au faubourg Saint-Marceau, croyait fermement que hors Paris et sa banlieue commençait la barbarie. Aussi lui répondis-je, et en appuyant sur le mot, que j'étais venu pour voir les *beautés* de la Murcie.

— Les *beautés ?* répéta-t-il d'un air étonné; ah! le major trouve ici des *beautés !* Faites excuse! Faut alors qu'elles ne soient pas visibles à l'œil nu, car, depuis six mois que j'y demeure, je veux être guillotiné si j'y ai rencontré autre chose que des mon-

tagnes à éreinter les chevaux, des femmes jaunes, et du fromage rance.

— Allons, maître Cordier, vous y mettez de la passion, repris-je en souriant; vous haïssez l'Espagne.

Il fit un mouvement d'épaules d'un inexprimable dédain.

— Moi ? dit-il. Pauvre pays ! Pourquoi est-ce que je le haïrais? On sait bien que hors de Paris il ne faut pas s'attendre à trouver des gens civilisés. C'est ici comme partout ailleurs; chaque pays a ses préjugés et son caractère. En Allemagne, où j'ai servi, c'était la bière, les femmes rousses et le cumin qui montraient le peuple sauvage; ici, c'est l'odeur d'huile rance.

— D'huile rance?

— Vrai cachet du peuple espagnol, major; c'est entré dans ses mœurs, comme le raisinet de Bourgogne et le fromage de Brie

dans celles du Parisien. Mangez un ragoût, buvez un verre de vin, passez près d'un moine, c'est toujours le même parfum. Et tenez, tout à l'heure encore, le général a manqué assommer un garçon pour lui avoir apporté du lait qui avait le goût national.

— Il y a donc un général ici? demandai-je, naturellement ramené à la question que la rencontre du maréchal-des-logis m'avait empêché de faire.

— Comment! vous ne savez pas? dit Pierre; mais c'est *le père Guillaume.*

— Le baron?

— Qui revient de visiter les garnisons de la province.

— Et il retourne à Murcie?

— Non; pour le moment, il se rend ici près, à son château.

— Le général a donc un château?

— Que sa femme lui a apporté en dot.

— Ah! en effet, je me rappelle avoir entendu parler de son mariage avec une riche Espagnole.

Cordier hocha la tête, regarda derrière lui et baissa la voix.

— Oui, dit-il; le vieux sanglier a pris une femme du pays! Comprenez-vous ça, major?

— Pourquoi non? On la dit fort belle.

— Bah! dit le maréchal-des-logis en avançant la lèvre inférieure avec une expression d'indifférence, ça ressemble à toutes les Moresques de ces contrées : une peau de cuir de Russie et des yeux qui ont toujours l'air de vous chatouiller ou de vous poignarder. Du reste, ma réflexion ne *provenait* point du physique de l'Espagnole, mais de celui du baron. Vous qui êtes philosophe, major, seriez-vous disposé à vous marier si vous aviez cinquante ans, onze blessures et un œil de

moins? Sans compter que la Moresque l'a épousé en rechignant, et seulement pour sauver sa famille, qui s'était compromise dans une conspiration contre les Français.

— Le général était donc amoureux?

— Comme un pigeon qui sort de cage.

— Eh bien! chacun prend la vie du côté qui lui plaît, repris-je; qu'importent l'âge et les infirmités du général, s'il trouve le bonheur dans ce mariage tardif?

— Lui! dit Cordier en s'assurant encore qu'on ne pouvait l'entendre; depuis qu'il est en ménage, il se ronge le foie comme un pélican.

— Qui vous fait croire?...

— Pardieu! nous l'apprenons tous les jours à nos dépens. Le dépit de n'avoir rien de ce qu'il faudrait pour plaire à la señora Beata le fait tourner de plus en plus au chien enragé. Il s'en prend à nous de ses cheveux

gris, de son gros ventre, de son œil crevé surtout; car c'est là l'endroit sensible, et il est si furieux d'être borgne, qu'il suffit d'avoir ses deux yeux pour devenir son ennemi. Vous concevez? faiblesse de vieux qui revient aux noisettes quand il n'a plus de dents.

— Et madame Beata? demandai-je, intéressé malgré moi par les confidences de Cordier.

Il devint plus sérieux.

— Oh! elle, dit-il, elle écoute, regarde et ne parle jamais. Aussi n'y a-t-il à savoir ce qu'elle pense que le diable... et peut-être don Perez.

— Un ami?

— Non, un parent qui a servi, dit-on, dans les *guerillas*, et que je soupçonne d'entretenir encore des relations avec ces honnêtes bandits. Du reste, pas trop laid pour

un Espagnol. Depuis environ huit jours qu'il est ici, il ne quitte point la señora.

— Et le baron le souffre?

— Il a peur de fâcher madame Beata en envoyant promener le cousin; car madame Beata le conduit à la bride, et, si elle voulait, elle le ferait communier entre chaque repas. Cependant, tout en obéissant, il enrage; il y a un fonds de bile dans sa soumission, et c'est un *tigre moutonné* auquel la Moresque fera bien de ne pas se fier.

— Qu'a-t-elle à craindre?

— Je n'en sais rien; mais un de ces jours le père Guillaume pourra ouvrir l'œil qui lui reste, et, s'il voit clair..., il leur jouera quelque tour de capucin.

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette plaisanterie inspirée par l'ancienne profession du général, qui avait porté le froc de moine avant l'uniforme, et qui devait à cette

circonstance le nom de *père Guillaume* sous lequel il était généralement connu dans l'armée. Ses ennemis l'accusaient même d'avoir gardé , dans son nouvel état , les habitudes de dureté , d'égoïsme et de ruse vindicative que donne la vie de couvent. Mais s'il avait, comme homme, une réputation équivoque, sa réputation, comme militaire, était excellente. On citait son courage têtu, son activité infatigable, sa tactique peu brillante, mais à laquelle la continuité tenait lieu de profondeur. Aussi Napoléon, qui jugeait vite les gens et qui avait la manie de les *traduire en images*, avait-il dit du *père Guillaume* que c'était un bélier de guerre qui renversait l'obstacle sans s'en douter, à force de frapper au même endroit.

Comme le maréchal-des-logis achevait de me donner les renseignements rapportés plus haut, un valet parut sur le seuil de la

posada et ordonna de faire approcher l'équipage du baron.

— Est-ce lui qui a parlé de se mettre en route? demanda Cordier.

— C'est la señora, répondit le domestique.

— En selle alors, reprit le hussard; madame Beata n'aime point à attendre. Vous ne venez point du côté du château de Lucar, major?

— Non, je reste ici cette nuit.

— Et demain?

— Je reprends la route de Jaën.

— Alors, nous ne nous reverrons plus.

— Selon toute probabilité. Adieu, Cordier.

— Adieu, major; bon voyage et bonne chance.

Nous échangeâmes un salut de la main, et le maréchal-des-logis rejoignit ses hussards qu'il fit monter à cheval.

Presque au même instant, le baron Guillaume sortit de l'auberge.

Je ne l'avais jamais vu ; mais toute sa personne répondait si parfaitement au portrait imaginaire sous lequel j'avais écrit son nom dans ma pensée, que je le *reconnus* au premier coup d'œil. Il était petit, replet, et vêtu d'une redingote militaire à brandebourgs dont le drap neuf et lustré semblait ajouter encore à la vulgarité de sa tournure. Des bottes de voyage que le désir de paraître élégant avait évidemment fait choisir trop étroites, une casquette de velours placée de manière à ce que la visière fît ombre sur l'œil gauche, des gants de daim déformés et une cravache de cuir tressé complétaient ce costume où l'on sentait une sorte de recherche inaccoutumée qui ne pouvait voiler la disgrâce native de la personne.

Il fit quelques pas dans la cour, se plaça

devant le peloton de hussards et le parcourut de ce regard perçant particulier à ceux qui ne se servent que d'un œil; mais il n'y trouva sans doute rien à reprendre, car il tourna brusquement le dos pour regarder vers la porte de la *posada*. La señora Beata venait d'y paraître, accompagnée de son jeune parent.

Son teint avait cette pâleur dorée plus vivante que la fraîcheur elle-même, et ses cils noirs voilaient des yeux d'où le regard jaillissait par instants comme un éclair. Ses formes étaient excitantes, hardies, et vous sentiez dans tous ses mouvements je ne sais quelle vibration voluptueuse qui se communiquait à vous. Cependant la jeunesse et son cortége de grâces naïves manquait à cet ensemble d'une beauté pour ainsi dire foudroyante; elle fascinait sans charmer, et l'on était plus troublé qu'heureux de la voir.

En paraissant sur le seuil de l'auberge, la señora avait une main appuyée sur le bras de son cousin; à la vue du général, elle la retira et s'avança seule, d'un pas léger, vers la calèche qui attendait.

Don Perez la suivit. C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, aux traits nobles, à la taille élevée, et dont la démarche avait cette fierté théâtrale que l'on retrouve dans le plus humble des descendants du Cid. Lorsqu'il arriva près de la voiture, il hésita à y monter; mais Beata fit un signe, et il franchit rapidement le marchepied.

Le baron qui, tout en donnant quelques derniers ordres à Cordier, regardait du côté de l'équipage, s'interrompit à cette vue et tordit sa cravache.

— Faudra-t-il escorter la calèche à distance, général? demanda le maréchal-des-logis.

— Pourquoi à distance? dit rudement le *père Guillaume*.

— Pardon! c'est que comme le général est avec son épouse...

— Eh bien!...

— J'avais pensé... que ça pourrait le gêner... qu'on entourât la voiture...

— Un nuage passa sur le front de l'ancien capucin.

— Ne vois-tu pas, animal! qu'il y a *le parent?* s'écria-t-il en colère.

— Oh! c'est juste, reprit sérieusement le malicieux Parisien ; alors on pourra se tenir aux portières?

Le baron lui lança un regard féroce.

— On fera son métier de chef d'escorte, dit-il, et si monsieur Cordier l'a oublié, il ira se le rapprendre à la salle de police.

Cordier appuya son sabre à son épaule

sans répliquer; le général rejoignit la señora, cria : — En route; et la voiture, suivie du peloton de hussards, partit au galop.

Je l'accompagnai des yeux jusqu'à ce que je l'eusse vue disparaître sur la route de Lucar, puis j'entrai dans la *posada.*

Je pensais y trouver un bon repas et un bon gîte; mais le proverbe *qu'il ne faut jamais compter sans son hôte,* employé ailleurs comme figure, exprime une vérité littérale en Espagne, et doit y avoir été inventé par quelque ancêtre du judicieux Sancho. Ceux qui m'avaient précédé dans l'auberge de Calaspara avaient épuisé les provisions et surtout la bonne volonté de l'hôtelier qui, me voyant seul, résolut de se dédommager sur moi de sa complaisance forcée pour le général et son escorte. Lorsque je lui demandai un lit et un souper, il me répondit gravement que son feu était éteint, ses cham-

occupées, et que je n'avais qu'*à voir ailleurs.*

Voir ailleurs, dans le langage des aubergistes, signifie toujours qu'il n'y a rien à chercher et que vous êtes à leur discrétion. Je savais, en effet, par mon guide que cette *posada* était la seule, à Calaspara, où un Français pût descendre sans danger, et il était trop tard pour aller frapper à la porte d'un couvent. Je tâchai, en conséquence, de fléchir l'aubergiste, en employant successivement les prières, les promesses, les menaces; ce fut en vain : il demeura inébranlable. Tout ce que je pus obtenir, grâce à l'intervention de mon conducteur, fut un hachis que le dégoût m'empêcha de manger, et une paillasse dans un grenier formant dortoir pour les muletiers. Cependant telle était ma lassitude, qu'à peine au lit je m'endormis profondément.

Les souvenirs de la veille me poursuivi-

rent jusqu'au milieu de mon sommeil. Je fus pris d'un cauchemar dans lequel ce que j'avais vu se mêlait en visions confuses aux imaginations les plus extravagantes. Mille embarras ridicules m'assiégeaient tour à tour. Je me trouvais sur la grande place de Jaën, un jour de revue, sans pantalon et l'épée au côté; le général Guillaume voulait me faire manger un hachis assaisonné avec les rognures de colbacks de ses hussards; l'aubergiste et la señora Beata complotaient pour me forcer à devenir capucin...

J'en étais à ce dernier rêve lorsque des coups violents, frappés à la porte du grenier, me réveillèrent en sursaut. Je me redressai épouvanté... Plusieurs personnes parlaient haut sur l'escalier et répétaient mon nom.

— Qui est là? que voulez-vous? criai-je en saisissant instinctivement mon épée que je plaçais toujours à mon chevet.

— C'est moi, major, répondit une voix connue.

— Pierre Cordier?

— Oui; ne craignez rien et ouvrez vite.

Je courus tirer les verrous; le maréchal-des-logis entra brusquement.

— Qu'y a-t-il? demandai-je un peu saisi.

— Je viens vous chercher de la part du général, dit-il, en posant sur un meuble la lumière qu'il tenait à la main; il désire vous voir sur-le-champ.

— Serait-il arrivé quelque malheur au château?

— Aucun.

— Que diable peut-il me vouloir alors?

— Je n'en sais rien; mais il y a une demi-heure qu'on est venu me réveiller de la part du *père Guillaume;* je l'ai trouvé au salon, marchant à grands pas les mains dans ses manches comme un jour de bataille. —

Sais-tu où trouver un chirurgien? m'a-t-il demandé. J'ai tout de suite pensé à vous, et je lui ai dit qu'il y avait un aide-major du huitième à Calaspara. Il m'a répondu : — Va le chercher. Je suis parti, et vous allez me suivre.

— Je n'en vois pas la nécessité, répliquai-je; s'il n'y a ni malade ni blessé à Lucar, je puis aussi bien m'y rendre demain.

— Non pas! s'écria vivement Cordier, il m'a dit de vous amener, major, il faut que je vous amène. Mille dieux! si vous ne veniez pas, il trouverait moyen de nous en faire repentir tous deux; vous ne savez pas ce que c'est que la rancune d'un moine. Vite, debout. J'ai amené pour vous un cheval.

Je me décidai à m'habiller en maugréant contre le *père Guillaume*, et je partis, bien décidé à lui laisser voir mon mécontente-

ment, s'il était vrai qu'il m'eût dérangé à pareille heure sans motif suffisant.

Dès que nous fûmes sortis des rues de Calaspara, le maréchal-des-logis mit sncheval au galop, et je fus obligé de prendre le même train pour le suivre. Nous traversions une campagne sans chemin tracé, entrecoupée de blocs de pierre, de buissons et de ravines qu'il fallait à chaque instant tourner ou franchir. Mon cheval fut dix fois sur le point de s'abattre, et, chaque fois, en le retenant de la bride, j'envoyais une malédiction au général. Enfin mon guide, qui avait toujours galopé devant, ralentit le pas et m'attendit.

— Nous voilà rendus, dit-il.

— Rendus? répétai-je, en regardant autour de moi avec étonnement; je ne vois que des montagnes.

— Là-bas, sous nos pieds, n'apercevez-vous point quelque chose?

— Un point noir?

— C'est le château de Lucar.

— Comment ! au fond de ce gouffre ?

— Ne savez-vous point que dans ce bienheureux pays les hauteurs sont aussi arides que la tonsure d'un calotin ? Lorsque l'on veut de l'eau et de la verdure, il faut bien descendre.

— Mais comment arriver au bas de cet entonnoir de pierre ?

— Il y a un chemin; seulement il est étroit, et nous ferons bien de mettre pied à terre.

Je suivis le conseil de Cordier, qui passa le premier et me conduisit par un sentier tournant taillé dans les rochers de manière à former une sorte de corniche au-dessus de l'abîme. Les chevaux s'avançaient avec répugnance, le cou tendu et se faisant tirer par la bride; enfin, après dix minutes d'une

marche périlleuse, nous atteignîmes une esplanade au bout de laquelle s'élevait le château.

Une seule fenêtre était éclairée et laissait voir, à travers ses rideaux transparents, une ombre qui semblait immobile. Cordier me la montra en disant :

— C'est le général, il nous attend.

Ici le narrateur fit une pause et regarda ses auditeurs d'un air interrogatif qui semblait solliciter leur approbation. Le baron déclara que l'histoire du général Guillaume lui semblait fort curieuse, et René le supplia vivement de continuer. Quant à M. Robert, il avait d'abord paru étonné, puis avait pris une certaine physionomie souriante, que l'on pouvait regarder également comme une expression ironique ou approbatrice. Le major l'interpréta de cette dernière maniè-

re, but quelques gorgées, appuya son autre coude sur la table et reprit son récit.

Le salon dans lequel m'introduisit le maréchal-des-logis était dallé de marbre noir et tapissé de cuir violet à fleurs relevées. Il était éclairé par une lampe d'argent de forme gothique, dont le rayon lumineux ne dépassait point le grand guéridon sculpté qui la supportait. Assis devant ce guéridon, et les deux mains dans ses manches, comme me l'avait annoncé Cordier, le général regardait quelques lettres et des cartes à jouer dispersées devant lui, tandis que de l'autre côté, mais plus reculé dans l'ombre, se tenait l'Espagnol don Perez, également assis et immobile.

Lorsque la porte s'ouvrit et que le maréchal-des-logis m'annonça, tous deux retournèrent la tête; mais le baron seul se leva.

— Enfin! s'écria-t-il; par les cinq cents diables! où êtes-vous donc resté, major?

— Moi? répétai-je, stupéfait de la réception et du reproche; mais je ne suis resté nulle part, puisque me voilà.

— Dieu me damne! vous avez pris votre temps.

— Tout juste le temps de me lever, général...

— Vous étiez donc au lit?

— C'est mon habitude la nuit.

Il me regarda d'un air farouche; mais j'étais d'assez mauvaise humeur pour tenir tête à l'empereur lui-même.

— Désolé de vous avoir dérangé, reprit-il d'un ton qui signifiait évidemment qu'il en était enchanté, mais j'avais à vous parler.

— J'écoute, général.

Il fit signe à Cordier de sortir, alla fermer la porte, puis revint à moi.

— Je n'ai point l'honneur de vous connaître, major, continua-t-il, d'un ton moitié sérieux, moitié ironique, mais le maréchal-des-logis assure que vous êtes le plus habile chirurgien de l'armée.

— J'ai le caractère trop bien fait pour lui donner un démenti, général, répliquai-je.

— Il prétend que vous lui avez rendu la vue.

— Il dit vrai.

— Ainsi, vous êtes oculiste?

— C'était ma première profession.

— Et vous avez tous vos instruments ?

— Les voici, répondis-je en tirant ma trousse de campagne, et l'étalant machinalement sur le guéridon.

— Alors, préparez-les, dit le baron, qui se rassit ; nous allons mettre votre habileté à l'épreuve.

Ces mots et ce mouvement me rappelè-

rent tout à coup ce que m'avait dit Cordier, et ce fut pour moi une révélation subite.

— Pardon, repris-je, en souriant malgré moi, mais je crains que le général ne se soit fait une fausse idée de notre art.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'on ne peut y avoir recours qu'à certaines conditions. Pour faire un civet, le Cuisinier-Bourgeois exige un lièvre ; pour *faire voir* , l'oculiste demande également un organe de vision.

— Eh bien ! que signifie ?...

— Cela signifie qu'où l'organe n'existe plus , toute opération est impossible , et qu'aucune science ne pourrait rendre au général l'œil qu'il a perdu.

L'ancien capucin se leva d'un bond.

— Prétendez-vous m'insulter ? s'écria-t-il pâle de colère.

— Comment, repris-je stupéfait, ne s'agit-il pas de vous ?

— Eh ! qui vous parle de moi, monsieur ? Avez-vous cru que je vous faisais venir pour m'apprendre que je suis borgne ? Pensez-vous que je ne le sache point, que je ne le sente point, que tout ne m'en avertisse pas assez ?

— Veuillez m'excuser, général ; mais comme vous vous informiez de mes connaissances en ophthalmologie, j'ai dû croire que vous m'appeliez dans l'espoir de recouvrer votre œil.

— Non, monsieur.

— Mais dans quel but alors, général ?

— Pour en ôter un à cet homme, dit-il en montrant don Perez.

Je reculai avec une exclamation ; l'Espagnol n'avait fait aucun mouvement.

— Voilà pourquoi je vous ai envoyé cher-

cher, reprit le vieux militaire, et pourquoi je vous ai adressé ces questions.

— Pardieu! interrompis-je avec dépit, c'était bien la peine d'éveiller un malheureux rompu de fatigue et de l'emmener au galop dans les montagnes pour lui faire une pareille plaisanterie.

— Ah! vous prenez ceci pour une plaisanterie! s'écria-t-il, en relevant sa casquette de velours; que faut-il pour vous persuader que je parle sérieusement, monsieur? Sang du diable, j'ai donc l'air bien plaisant?

Il y avait dans l'accent du baron quelque chose de si véhément que j'en fus saisi. Je le regardai; ses traits étaient livides, son œil unique étincelait, et une légère écume humectait ses lèvres crispées.

— Ah! je plaisante, continua-t-il en couvrant de son poing fermé les lettres posées sur le guéridon. Voyons, don Perez, dites-

lui donc que ce n'est point un jeu ; allons, monsieur, c'est à vous, et non à moi, de parler.

Don Perez se leva, et je m'aperçus alors qu'il était fort pâle. Cependant il s'avança vers moi et me dit en français, mais lentement et comme en cherchant ses mots :

— Faites ce que le baron a dit ; je le veux aussi.

— Vous voulez devenir borgne comme lui ? répliquai-je en espagnol.

— Comme lui, oui, répéta don Perez avec effort.

— Mais c'est du délire !

— C'est de la nécessité, monsieur.

— Alors, vous ne consentez que par contrainte ?

— Non, je consens volontairement... il le faut.

— Mais pourquoi le faut-il ?

— C'est ce que vous ne devez pas savoir.

— Eh bien ! est-ce fini ? interrompit le général qui s'impatientait de notre dialogue en espagnol, qu'il ne comprenait pas.

— Je ne sais encore si je dois prendre au sérieux votre étrange proposition, repris-je ; mais, en tout cas, ma réponse est facile.

— Et c'est...

— Que je refuse.

Le baron, qui parcourait le salon à pas précipités, s'arrêta devant moi.

— Écoutez, dit-il, parlons franchement ; le mystère qu'il y a dans tout ceci vous surprend, vous épouvante peut-être : vous craignez la responsabilité de l'acte que l'on vous demande ; je l'avais prévu, et voici de quoi vous rassurer.

Il me tendait un rouleau enveloppé dans un papier que j'ouvris et sur lequel je jetai les

yeux : c'était une déclaration de l'Espagnol, attestant que j'avais agi sur sa demande formelle et contraint par la menace.

— Cette signature est-elle vraiment celle de don Perez ? demandai-je, de plus en plus surpris.

— Oui, monsieur, répondit-il.

— Et ce rouleau ?

— Renferme les honoraires du major.

Je le rejetai sur le guéridon.

— C'est trop pour une action innocente et trop peu pour une action coupable, remarquai-je sérieusement. Don Perez et le baron n'ont qu'à chercher un autre médecin.

— Ainsi, vous ne voulez point faire votre métier ? s'écria ce dernier.

— Mon métier, général, consiste à guérir les infirmités lorsque je le puis, non à en doner.

— Eh bien ! allez au diable ! reprit-il avec

emportement; on se passera de vous. Je voulais éviter à don Perez les dangers d'un éborgnement contre les règles; mais puisque vous refusez de lui rendre ce service, il se le rendra lui-même.

— Moi? dit l'Espagnol.

— Auriez-vous peur, par hasard? demanda le baron, qui le regarda en face.

— Général! s'écria Perez avec un mouvement terrible.

— Ah! je vois ce que c'est, reprit le vieux soldat d'un ton de mépris; vous voulez profiter de ce refus pour vous tirer d'affaire. Vous avez pensé que je ne pourrais vous forcer à tenir parole; et comme, chez vous, le courage égale la loyauté, vous espérez vous dispenser de payer une dette d'honneur...

— Vous mentez ! cria don Perez.

Et, courant au guéridon, il saisit un instrument dans ma trousse et se le plongea dans l'œil gauche !

Le mouvement avait été si rapide, si inattendu, que j'eus à peine le temps de m'élancer vers lui en jetant un cri. Il me rendit froidement la lancette et dit :

— C'est fait, monsieur.

— Se serait-il vraiment éborgné ? s'écria le général, immobile d'étonnement.

— Ne le voyez-vous pas ? répliquai-je en montrant la traînée de sang qui inondait le visage de don Perez.

— Mais peut-être l'œil est-il seulement blessé ?

— Perdu ! monsieur, perdu ! repris-je en examinant le coup, qui avait été porté au milieu même de la prunelle.

Le baron courut à la porte d'entrée, qu'il ouvrit vivement.

— Où est la señora Beata? demanda-t-il.

— Ici, répondit une voix.

— Qu'elle vienne!

Don Perez comprit sans doute l'intention du général, car il fit quelques pas vers la porte opposée; mais les forces lui manquèrent, et il se laissa tomber sur un fauteuil. Je courus à lui. Dans ce moment, la señora parut sur le seuil.

Elle s'y arrêta en plongeant un regard rapide dans le vaste salon, où l'obscurité l'empêcha de distinguer Perez.

— Venez, s'écria le général en lui prenant la main pour la forcer à entrer.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle d'un accent hautain; pourquoi m'avoir éveillée, puis m'avoir fait attendre? que me veut-on?

Le baron l'entraîna vers le guéridon.

— Connaissez-vous ces lettres, madame? demanda-t-il.

La señora tressaillit ; une rougeur rapide couvrit son front, puis elle devint pâle ; mais sa tête resta droite et son regard fièrement arrêté sur le général.

— Je les connais, dit-elle résolument.

— Et vous osez les regarder ?

— Pourquoi ne l'oserais-je point?

— Pourquoi ! répéta le baron tremblant de fureur ; mais parce que ce sont les lettres d'une infâme, señora Beata, et que cette infâme, c'est vous !

— Le seul infâme, reprit-elle froidement, est celui qui force une jeune fille sans défense à lui donner sa main contre son désir.

— Ainsi, vous convenez de tout, reprit le général Guillaume les dents serrées; vous ne vous défendez même pas ; vous n'avez ni honte ni regret, vous semblez vous glorifier

de votre trahison !... Et vous n'avez pas peur, madame, que je vous écrase sous mes pieds !... Mais vous ne savez donc pas que je les ai lues, ces lettres toutes remplies de votre horreur pour le *vieux mari borgne* et de votre amour pour l'amant jeune et beau ? Vous n'avez donc pas compris que je voulais me venger de vous et de lui ?

— De don Perez ? répéta l'Espagnole, à qui cette idée sembla ôter son assurance.

— J'aurais pu le tuer, reprit le général, j'en avais le droit, et un Espagnol en eût usé ; mais nous autres, nous ne savons pas assassiner. Je voulais d'ailleurs une vengeance qui durât plus longtemps. Je l'ai fait venir ici, je lui ai montré ces cartes, et je l'ai obligé à jouer contre moi...

— Sa vie ? interrompit Beata palpitante.

— Non, son œil, et j'ai gagné. Regarde !

Il saisit la lampe qu'il approcha brusque-

ment de don Perez. Beata n'avait point encore aperçu son amant ; elle poussa un premier cri de surprise, puis un second d'horreur.

— Ah ! vous ne vous attendiez pas à ceci, reprit le général avec un éclat de rire de démon ; vous le voyez, j'ai traité Perez en ami, j'en ai fait un autre moi-même ; maintenant, du moins, les chances seront égales entre le borgne français et le borgne espagnol.

Beata ne répondit point, mais elle s'élança vers Perez, qui la reçut dans ses bras et la couvrit de baisers.

A cette vue, le baron changea de visage. Sa joie triomphante s'éteignit devant cet audacieux amour qui bravait même sa présence. Mordu au cœur, il poussa une sorte de rugissement, courut au bureau placé entre les deux fenêtres, et y saisit une

paire de pistolets qu'il arma. Je m'élançai vers lui, les mains étendues.

— Laissez-moi, major, cria-t-il, fou de colère.

— Vous ne voudriez point commettre un assassinat, général, répondis-je.

— Je veux tuer ce misérable!

— Songez qu'il vous a accordé la satisfaction demandée, m'écriai-je. Ne soyez pas moins loyal, et rappelez-vous qu'il est maintenant ici sous la sauvegarde de votre honneur.

Le baron sembla hésiter, puis abaissa ses pistolets.

— Qu'il parte donc, balbutia-t-il en se contenant à peine, mais sur-le champ; qu'il aille rejoindre ses anciens compagnons les bandits.

— J'y vais, murmura Perez à qui Beata avait ouvert une porte, et qui disparut.

Le général rejeta ses armes sur la table; mais l'effort qu'il venait de faire avait attisé sa colère; il la reporta tout entière sur la señora.

— A nous maintenant! dit-il, les lèvres frémissantes; approchez, madame, et répondez-moi!

Craignant l'explication qui allait avoir lieu, je voulus m'entremettre; mais il m'interrompit au premier mot.

— Il faut qu'elle parle! s'écria-t-il avec éclat; je veux tout savoir, tout entendre. Venez, señora, approchez, vous dis-je, et surtout prenez un air moins hardi, car ma patience est à bout. Ces lettres qui sont là étaient adressées à don Perez; qu'avez-vous fait des réponses? où sont-elles?

— Brûlées, dit laconiquement Beata.

— Mensonge! cria le général.

Elle le regarda d'un air dédaigneux et garda le silence.

— Mensonge! répéta-t-il; je veux les voir! Je veux que vous me confessiez votre honte tout entière, que vous me disiez où cet amour a commencé, depuis combien de temps il dure. Répondez, mais répondez donc, madame! Montrez que vous m'entendez, que vous souffrez. Elle se tait... Ton cœur est donc fait de bronze? Tu ne sais ni rougir ni pleurer? A genoux, malheureuse, à genoux!

Il l'avait saisie avec violence par la main, et la fit tomber rudement à ses pieds.

— Parle, maintenant! s'écria-t-il hors de lui; qu'as-tu à me dire?

Elle leva son visage pâle, et, arrêtant sur lui ses regards comme deux glaives :

— Je n'ai qu'une chose à vous dire, répliqua-t-elle, c'est que vous vous êtes vengé

de don Perez comme un bourreau, et que vous vous vengez de moi comme un lâche.

Le général poussa un cri de rage et leva sur l'Espagnole ses deux poings fermés ; mais il se rejeta aussitôt en arrière.

— Emmenez-moi, major, bégaya-t-il comme épouvanté de sa propre colère.

Je l'entraînai par le bras, et nous descendîmes rapidement l'escalier du château. Ce fut seulement en arrivant dans la cour que le vieux soldat recouvra la parole.

— Un bourreau et un lâche! répéta-t-il; ce sont deux mots qu'on ne peut venger qu'avec du sang.

— S'ils étaient prononcés par un homme, répondis-je; mais qui voudrait y prendre garde dans la bouche d'une femme irritée?

— Vous n'avez donc point vu de quel air elle les a prononcés? reprit-il; c'est elle, la coupable, qui semble menacer. Elle me mé-

prise, elle me hait; elle souhaite ma mort, elle la médite déjà peut-être!...

— Que dites-vous, général!

— Oh! vous ne la connaissez point comme moi! L'âme de cette femme est un enfer!... vous ignorez tout ce qui s'est passé, vous pensez peut-être que j'ai justifié sa trahison par mes exigences ou mes duretés. Mais non, major; j'ai été pour elle plus qu'un père, plus qu'un ami, plus qu'un amant; je me suis couché à ses pieds comme un chien soumis qui accepte les coups et se trouve heureux pourvu qu'on le caresse quelquefois en passant. J'ai obéi à tous ses désirs, respecté ses préjugés, adoré ses caprices, et, pendant que je me faisais ainsi son esclave, la misérable me sacrifiait à un autre; elle raillait ma faiblesse, et faisait de chacune de mes infirmités un triomphe et un jouet pour son amant

A ces mots, il s'arrêta suffoqué et se couvrit le visage des deux mains; il pleurait.

Cette douleur me troubla. L'amour éveillé chez ce moine devenu soldat, et qui avait passé des rigueurs du cloître à celles de la guerre, offrait évidemment toute la violence des impressions de la jeunesse sans en avoir la grâce. C'était un de ces tardifs entraînements dont on rit, parce qu'ils naissent hors de saison, mais dans lesquels ces demi-vieillards épanchent les passions comprimées pendant une existence entière. Le baron, à qui le désespoir avait ouvert le cœur, me confia successivement tous les détails de ce qui avait eu lieu; il me parla de son mariage, de ses vains efforts pour se faire aimer de Beata, de ses soupçons et de sa découverte. J'employai toute mon éloquence à l'apaiser d'abord, puis à le consoler.

— Mais que faire enfin? s'écria-t-il après

avoir écouté mes raisons. Quel parti prendre avec cette femme?

— La position est effectivement douloureuse et difficile, répondis je : cependant, puisque le général demande mon avis...

— Ah! parlez, major.

— Je crois qu'il n'y a, en pareille circonstance, qu'une séparation...

Le baron changea de visage.

— Quitter Beata! reprit-il; c'est impossible, monsieur... Non, je rendrais ainsi ma honte publique... Il y a des malheurs qu'il faut savoir souffrir et cacher. Ce serait d'ailleurs rendre service à la señora et récompenser sa trahison; mon absence laisserait le champ libre à son amour, tandis que ma présence sera du moins un obstacle...

— Que la señora voudra peut-être renverser.

— Comment?

— Le général exprimait tout à l'heure des craintes...

— Tout à l'heure, reprit-il avec embarras, je me suis laissé emporter et j'ai exagéré... Je serai sur mes gardes, d'ailleurs; et, qui sait?... don Perez parti, tout peut changer... A force de soins et d'indulgence, je ramènerai Beata. J'aurai eu sans doute des torts de mon côté; je me surveillerai davantage; je tâcherai de les réparer!

Je regardai le baron avec une surprise mêlée de pitié. La seule pensée de quitter cette femme lui avait fait oublier tout le reste; il ne la craignait plus, il ne lui en voulait plus; il s'accusait pour la justifier! L'amour du vieillard était plus fort chez lui que la raison de l'homme et que le ressentiment du mari!

Il devina sans doute ma pensée, car il rougit et ajouta brusquement :

— C'est d'ailleurs une affaire à régler en-

tre moi et la señora ; il me reste seulement à m'excuser d'avoir dérangé le major et à lui fournir les moyens de regagner son auberge. Voici justement qu'on lui amène une monture.

Le maréchal-des-logis venait en effet de nous rejoindre avec les chevaux. Je m'approchai de celui qui m'était destiné et je pris congé du général. Il m'attira un instant à l'écart :

— Je crois inutile de rappeler au major Lallemant, me dit-il d'un ton grave, que tout ce qu'il a vu et entendu ici, cette nuit, est un secret confié à sa délicatesse ; la moindre indiscrétion de sa part serait une trahison et une injure.

— Je promets de me taire, général.

Il me fit de la tête un signe de remercîment, me serra la main, et je repartis pour Calaspara, d'où je repris la route de Jaën.

Quelques jours après mon arrivée dans cette ville, je sus que le château de Lucar avait été livré, de nuit, par trahison, à une bande de *guerillas* qui avaient égorgé le général Guillaume avec ses hussards, et emmené la señora Beata. La dépêche qui apportait cette nouvelle ajoutait que, d'après les renseignements recueillis, cette bande était conduite par un chef inconnu, mais jeune, de haute taille, et ayant l'œil gauche couvert d'un bandeau.

IV.

Comme le docteur achevait ces mots, un des marins du bateau à vapeur parut au haut de l'escalier, avertissant les voyageurs qui devaient descendre à Saumur de se préparer.

— Quoi! déjà arrivé? s'écria l'ancien major en regardant à travers les étroits sabords.

— Justement comme vous finissez votre histoire, observa le baron.

— Et vous n'avez pu rien savoir depuis au sujet de la señora Beata ni de don Perez ? demanda René, qui ne pouvait se résoudre à en demeurer ainsi à moitié du roman.

— Rien , répondit le major qui se leva ; mes questions et mes recherches, à cet égard , ont été inutiles.

— De sorte que vous ignorez ce que tous deux sont devenus?

— Je l'ignore.

— Ne le croyez point, interrompit tranquillement M. Robert, le major en sait plus qu'il ne veut en avouer.

Le Provençal le regarda d'un air étonné.

— Il a revu la veuve du général Guillaume et son amant, reprit M. Robert.

— Moi ? s'écria le docteur, je puis jurer...

— Et il a même couru, à cette occasion, quelque danger.

— Comment ?

— C'est le second chapitre curieux de sa vie.

— Je veux être fusillé si je sais ce que vous voulez dire! s'écria le docteur.

M. Robert le regarda fixement.

— Allons, dit-il, d'un ton railleur, la dissimulation est inutile, major; je connais votre histoire aussi bien que vous-même; je pourrais même au besoin en faire un article pour la *Revue de Paris*.

Le docteur tressaillit.

— Et la preuve, c'est que je vais l'achever.

— Parbleu! je serais curieux de voir... balbutia le médecin déconcerté.

— Écoutez-moi donc, reprit M. Robert avec la même tranquillité; j'abrégerai le plus qu'il me sera possible.

— Voyons, voyons, s'écria René.

— Vous saurez d'abord que le major est

retourné en Espagne, il y a quelques années.

— Parbleu! en 1824, interrompit le baron; c'est moi qui vous ai dit qu'il s'y était rendu pour obtenir le paiement d'une créance, et qu'on l'y avait arrêté comme agent révolutionnaire.

— Mais sans m'apprendre la cause de cette erreur, observa M. Robert.

— Et vous la connaissez, vous? s'écria le docteur, en proie, depuis quelques instants, à un embarras mêlé d'étonnement qui avait quelque chose de risible.

— Écoutez-moi et vous en jugerez.

— Voyons.

M. Robert se tourna vers le baron et Duménil.

— Je dois vous dire, avant tout, reprit-il, que lorsque le docteur partit pour l'Espagne, en 1824, il avait tellement perdu de vue son aventure de Calaspara que les noms mêmes

de la señora Beata et de don Perez n'eussent pu lui rappeler l'histoire qu'il vient de vous raconter.

Le médecin se mordit les lèvres.

— Il ne pensa donc nullement à s'informer de ce qu'ils étaient devenus, continua M. Robert, mais uniquement à profiter de son voyage pour visiter les villes espagnoles qu'il n'avait pu voir autrefois.

Il se trouvait depuis quelques jours à Madrid, et il avait commencé à le parcourir, lorsqu'il fut instruit qu'un combat de taureaux devait avoir lieu. Il se rendit à l'heure convenue au lieu indiqué, et prit place parmi les spectateurs.

— Je déclare, à la face du ciel, que je n'ai jamais vu de combat de taureaux à Madrid ! s'écria le docteur vivement.

— C'est un oubli, dit tranquillement M. Robert, mais vous finirez par vous le

rappeler.... comme l'épisode du général Guillaume!... Laissez-moi seulement achever mon récit en quelques mots.

Le Provençal baissa la tête d'un air dépité.

— Le docteur venait donc de prendre place sur les gradins, reprit M. Robert, lorsqu'il se fit un mouvement dans la foule. Un grand nombre de spectateurs s'étaient levés, et tous les yeux se tournaient vers une des entrées où venait de paraître un homme à demi enveloppé dans un manteau et donnant le bras à une femme vêtue de noir.

— C'est lui, répétaient toutes les voix.

— Saluez ; place, place au capitaine.

Le docteur se pencha vers son voisin qui s'était levé un des premiers, et qui agitait en l'air son chapeau, pour lui demander qui était ce capitaine!

Le voisin lui jeta un regard de toute sa hauteur.

— C'est le *grand borgne*, monsieur, répliqua-t-il fièrement, le plus brave de nos chefs de *guerillas*.

— Il a donc perdu un œil?

— Pour son honneur et celui de son pays. C'est là ce qui rappelle ses services, ce qui fait sa gloire; c'est cet œil crevé que nous saluons, monsieur.

Et, agitant de nouveau son chapeau, il s'écria :

— Vive le *grand borgne!* vive le capitaine de la foi!

L'acclamation fut répétée de gradins en gradins, tandis que l'homme au manteau et la femme vêtue de noir continuaient à descendre. Ils arrivèrent enfin à la première galerie, et passèrent devant le docteur. Celui-ci recula avec un cri; le souvenir de l'aventure de Calaspara venait de se réveiller subite-

ment en lui : il avait reconnu la señora Beata et son amant.

Des informations recueillies le lendemain lui apprirent que don Perez, marié à la veuve du général Guillaume et possesseur de son immense fortune, jouissait, de plus, à la cour, d'un grand crédit.

La résolution du docteur fut aussitôt prise : toutes ses démarches pour terminer l'affaire qui l'amenait à Madrid avaient jusqu'alors été inutiles; il adressa sur-le-champ la lettre suivante à don Perez :

« Capitaine,

» L'Espagne entière vous regarde comme son Horatius Coclès, persuadée que votre œil a été perdu pour sa défense; elle a fait de votre infirmité un titre de gloire; mais il y a ici, à Madrid, un homme qui sait la vérité et qui possède encore l'acte signé de vous et

constatant que cet œil a été perdu sur un coup de cartes.

» Loin de songer à vous trahir, cet homme n'a d'autre désir que de quitter au plus tôt l'Espagne, où le retient malgré lui une affaire dont il vous envoie ci-joint le détail; faites donc qu'elle soit terminée sur-le-champ, et son prompt départ vous assurera de sa discrétion.

» LALLEMANT.

» *Ex-chirurgien-major au* 8e. »

Cette lettre avait été remise le soir au capitaine; la réponse ne se fit point attendre : le lendemain, dès le point du jour, un peloton de cavaliers était devant l'auberge du major, qui fut saisi, enfermé dans une litière et reconduit à la frontière de France.

Don Perez avait mieux aimé employer son influence à le faire expulser comme agent révolutionnaire qu'à terminer son procès.

Jusqu'alors le docteur avait écouté avec un mélange de surprise, de curiosité et de contrainte; mais, arrivé à cette conclusion, il frappa la table du poing et éclata de rire.

—Allons! s'écria-t-il, on ne saurait coudre plus adroitement un conte à une histoire; le proverbe italien a trouvé sa place: *Se non è vero, è ben trovato.*

Et comme M. Robert voulut répondre, il le prit à part, causa quelque temps avec lui à voix basse, parut tomber d'accord de quelque chose, puis ils se séparèrent.

Mais les soupçons de Duménil avaient été éveillés, et il profita de l'absence du major, qui monta peu après sur le pont, pour les communiquer à M. Robert.

— Le docteur vient de nous raconter quelque feuilleton dont il aura changé les noms pour s'en faire le héros, dit-il, d'un air moitié incrédule, moitié interrogateur.

— Qui vous le fait penser? demanda M. Robert avec un étonnement plein de naturel.

— Mais il m'a semblé que vous doutiez vous-même ?

— Quoi ! parce que j'ai complété son récit ?

— Ainsi, vous parliez sérieusement ?

— D'autant plus sérieusement, que je venais de voir l'un des personnages auxquels le major faisait allusion.

— Que dites-vous ?

— Plus bas, je vous en prie!

En prononçant ces mots, M. Robert avait pressé le bras du jeune homme qui se retourna avec surprise, puis, suivant la direction de son regard, recula stupéfait.

L'étranger placé à la table voisine, et que le baron avait déclaré Espagnol, fixait sur eux, d'un air menaçant, le seul œil qui lui restât.

René fut frappé d'un trait de lumière.

— Est-ce possible, murmura-t-il, ce borgne serait...

— Plus bas, vous dis-je!

— Don Perez?.....

— Silence!

Duménil jeta sur l'Espagnol un regard effaré. Celui-ci s'était levé; il prit son manteau posé sur un tabouret, passa devant le groupe de voyageurs avec un geste courroucé et monta l'escalier.

— C'est lui, c'est bien lui, répéta René qui se pencha pour le voir monter: don Perez... Mais comment se trouve-t-il ici?

— Ne savez-vous point que les favoris de Ferdinand VII sont aujourd'hui proscrits?

— Ainsi l'ancien *guerillas* s'est réfugié en France.

— Tandis que la señora Beata est restée en Espagne pour sauver ses biens de la confiscation.

— Regardez, il accoste le major... il lui parle.

— C'est ma foi vrai.

— Le major a l'air stupéfait... Don Perez se fâche... Il faut monter.

— C'est inutile, interrompit M. Robert; voilà que le capitaine du bateau avertit l'Espagnol de débarquer.

— Il se décide enfin... Ah! je veux savoir ce qu'il a dit au docteur.

— Tout à l'heure... quand il descendra...

— Mais...

— Écoutez le baron qui nous appelle; il veut nous parler.

Duménil se laissa entraîner malgré lui vers M. de Beaulieu qui voulait leur présenter encore un compagnon de voyage. Or, ce nouveau venu n'était autre que le monsieur au frac vert dont nous avons déjà parlé, et qui avait fini par se décider à descendre avec

son chien. C'était un homme d'environ cinquante ans, grand, bien fait et dont les traits avaient cette distinction particulière qui indique la race. Du reste, à part ce *grand* air, dont il ne savait même point tirer parti, le nouveau voyageur n'avait rien qui pût le faire remarquer; son œil était sans intelligence, sa bouche sensuelle, sa parole vulgaire. Le chien qui le suivait par aissa it l'occ plus que tout le reste, et il interrompit trois fois le baron pour l'appeler.

—Ici, Loyauté, ici, s'écria-t-il au moment où M. de Beaulieu recommençait sa quatrième phrase de présentation.

— Au diable votre chien! s'écria le baron impatienté; laissez-le aller où il lui plaira.

— Pour qu'il se noie ou se fasse broyer par la machine? reprit le chasseur; non, pardieu! je préférerais perdre vingt-cinq louis. A bas, Loyauté; couchez-vous là, drô-

lesse ; couchez-vous là , que je puisse causer avec ces messieurs.

Ces mots, accompagnés de deux ou trois coups de pieds persuasifs , décidèrent la chienne à s'étendre sous un banc, en appuyant la tête sur ses pates.

M. de Beaulieu profita de ce moment pour faire sa présentation. René apprit alors que leur nouveau compagnon s'appelait le comte de Lanoy, et qu'il avait une réputation, même à Paris, parmi les adeptes du *sport*. Sa conversation ne laissa d'ailleurs aucun doute sur ses inclinations ni sur ses habitudes. Il parla de courses, de chasses, de danseuses, puis recommença, en entremêlant le tout de quelques réflexions sur les cigares du Levant et sur la meilleure manière de frapper le champagne. René, qui l'avait écouté quelque temps avec patience, finit par céder à l'ennui et au dégoût; il laissa le

baron continuer la conversation et voulut rejoindre le docteur Lallemant, afin de savoir de lui ce que l'Espagnol avait pu lui dire ; mais le docteur était engagé dans une conversation animée avec des dames, auxquelles il racontait sans doute quelque nouveau chapitre de ses mémoires militaires ; René dut se résigner à attendre.

Il s'approcha, en conséquence, d'une fenêtre et se mit à regarder les rives de la Loire qui passaient devant le vitrage comme les tableaux rapides d'une lanterne magique. M. Robert vint le rejoindre.

— Eh bien ! vous en avez assez de notre *gentleman riders ?* demanda-t-il au jeune homme en souriant.

— Et vous ? demanda René.

— Moi, je suis accoutumé à toutes les variétés de notre espèce, répliqua M. Robert tranquillement ; je vois assez bonne société à

Paris pour être blasé sur les ridicules.

— De sorte que ceux du comte ne vous choquent point?

— Nullement ; c'est de la marchandise courante ; vous voyez en lui un échantillon de nos familles historiques.

— Que dites-vous ?

— Voilà ce que sont devenus les descendants de notre grande noblesse ! des espèces de gardes-chasse-jockeys , dont l'unique occupation est de fumer, de boire , de louer des filles ou d'entretenir des chevaux. Je vous parle de la partie active et virile ; il y en a une autre composée de poitrinaires titrés qui promènent leur ennui du balcon de l'Opéra aux bains de Dieppe , qui haïssent tout ce qui est grand, méprisent tout ce qui est beau , ricanent de tout ce qui est bon et se croient des don Juan parce qu'ils s'efforcent d'avoir ses vices.

— De sorte que M. le comte de Lanoy appartient encore à la moins mauvaise moitié?

— Oui, reprit M. Robert sérieusement, et c'est un triste spectacle. Les noms illustres ont en eux-mêmes une signification particulière communiquée par ceux qui les ont d'abord portés, et qui oblige plus impérieusement à certaines vertus ceux qui en héritent. Qu'un homme soit lâche ou stupide, qu'une femme soit sans cœur, c'est chose ordinaire en soi; mais si cette femme s'appelle La Vallière, cet homme Mortemart ou Montmorency, le nom rend le vice plus sensible, plus odieux.

— Ah! vous avez raison, dit René; et cependant quoi de plus ordinaire? Qui sait, par exemple, si ce comte qui parle là de ses chiens, de ses chevaux, et chez qui les instincts matériels semblent seuls développés,

n'a point eu pour ancêtre quelque esprit sublime, pour mère quelque femme à l'âme ardente et dévouée ?

— M. Robert regarda Duménil.

— Ceci est une question adressée sous forme de réflexion philosophique ? dit-il en souriant.

— Une question ? répéta René.

— Vous voudriez savoir de moi l'histoire de la mère du comte de Lanoy.

— Je vous jure que j'ignorais !...

— Allons, ne vous en défendez pas ; d'autant que cette histoire est connue de tout le monde.

— Excepté de moi.

— Alors je vous la répéterai, ne fût-ce que pour m'exempter de vous dire celle du comte lui-même.

— Quoi ! le comte aussi ?...

— Oh ! ne me demandez rien de ce qui le

concerne, j'en ai déjà trop dit. Je ne vous ai promis que le récit du mariage de sa mère, mademoiselle Jeanne de Solange.

— Voyons alors, dit René, que tant de révélations et d'évènements successifs étourdissaient.

— Volontiers, reprit M. Robert ; mais il faut d'abord que vous vous transportiez par la pensée à l'époque qui précéda notre révolution, vers l'année 1775 : c'est alors que commence notre roman.

— Soit.

— Vous y êtes ?

— J'y suis.

— Alors je commence.

V.

On était donc, comme je viens de vous le dire, aux derniers mois de l'année 1775. Deux hommes étaient assis l'un vis-à-vis de l'autre auprès d'un bureau chargé d'*in-folios* ouverts, de parchemins timbrés et de sacs à procès.

Le costume du premier annonçait l'un des plus brillants gentilshommes de la cour de Louis XVI, tandis que le second portait l'habit de drap noir et le jabot en organdi, qui

désignait alors l'homme de loi d'une manière presque certaine.

— Ainsi, maître Durocher, reprit le jeune seigneur comme s'il eût voulu résumer les renseignements que le notaire venait de lui fournir, vous m'assurez que la fortune de madame de Solange ne monte pas à moins de cent mille livres de revenus ; qu'elle est liquide de toute dette et susceptible d'augmentations ?

— Je puis l'affirmer, répondit le notaire.

— Fort bien ; mais vous n'êtes point seulement un habile praticien, maître ; tout ce que vous m'avez appris jusqu'à ce jour des personnes que je voulais connaître, l'expérience l'a justifié ; voulez-vous me donner une nouvelle preuve de vos lumières ?

— M. de Lanoy peut compter en toute occasion sur mon dévouement, répondit le notaire sérieusement.

— Eh bien! dites-moi ce que vous savez de madame de Solange et ce que vous en pensez ?

Durocher sourit.

— Je pense, M. le comte, dit-il, que c'est le plus grand homme d'État de l'époque et que tous les autres ne sont, auprès d'elle, que des femmes de ménage.

Le comte regarda Durocher avec étonnement.

— Vive Dieu! qu'a-t-elle donc fait de si miraculeux? demanda-t-il.

— Elle donne des bals où vous dansez, et elle est reçue chez M. de Choiseul! répondit le notaire; cela peut vous paraître peu de chose, M. le comte; mais, pour arriver là, il lui a fallu plus de volonté et de suite qu'à nos ministres pour faire la guerre d'Amérique.

— Ah! je comprends; on m'a dit, en effet, que son père n'était point noble.

— Son père était porte-balle, M. le comte, puis prêteur sur gages. Il mourut en laissant deux millions. Une bourgeoise ordinaire se fût contentée d'en jouir; mais madame de Solange voulait être de la cour. Concevez-vous? être de la cour quand votre père a vendu des chaussettes de laine! Il fallait d'abord un mariage qui fît oublier son origine. Elle eût pu trouver un duc ou un marquis ruiné par le jeu; il y en a toujours quelques-uns dont la noblesse est en vente pour les filles d'enrichis; mais, en épousant, il eût fallu payer des dettes, subir des insolences, et la fille du porte-balle voulait avant tout un mari docile.

— Et elle le trouva?

— Elle découvrit un pauvre gentilhomme qui consentit à lui donner son nom sans sti-

puler aucun avantage au contrat : c'était M. le marquis de Solange. Le malheureux l'épousa seulement pour avoir un habit de noces. Elle avait eu raison de penser qu'un tel mari la laisserait maîtresse de tout; mais elle s'était trompée en espérant l'utiliser. M. de Solange avait pris une femme comme la plupart des gentilshommes prennent un emploi : pour ne rien faire. Nature timide, il n'avait jamais reculé son horizon au delà d'un bonheur vulgaire; c'était un de ces hommes qui vivent pour ainsi dire au clair de lune de toutes les pensées et de toutes les passions. Aussi, une fois assuré de ses quatre repas, se croisa-t-il philosophiquement les bras. Madame de Solange tenta en vain d'exciter son ambition, de le pousser, de le produire; elle avait beau souffler son âme dans ce corps endormi, y faire entrer sa volonté, penser, parler, marcher pour lui, rien ne pouvait

réveiller sa paresseuse nature. Pendant dix ans, elle a continué cette rude tâche ; elle a porté M. de Solange dans ses bras, comme un enfant, sur toutes les routes du crédit, elle l'a conduit à toutes les portes du pouvoir, et toujours le corps sans âme est retombé de son haut : c'était la roche de Sisyphe?

— Elle a enfin renoncé pourtant ?...

— Oui, mais alors elle s'est vue forcée de défaire tout ce qu'elle avait fait. Pour pousser le marquis, elle lui avait créé une importance artificielle ; elle s'était étudiée à lui donner l'air du chef de la famille et n'avait agi, pour ainsi dire, que sous son enveloppe. Une fois son impuissance reconnue, il fallait lui retirer, une à une, toutes les forces qu'elle lui avait prêtées ; il s'agissait enfin, après avoir passé dix ans à faire prendre un fantôme pour un homme, de rejeter ce fan-

tôme dans le néant et de se mettre à sa place sans avoir l'air de rien déranger.

— Et madame de Solange a réussi?

— Elle a réussi. Son mari est rentré insensiblement dans l'ombre. Les habitudes indépendantes qu'elle lui avait données pour le faire valoir, elle les lui a reprises jour par jour. On a vu cette individualité s'éteindre comme on l'avait vue se former. Elle a réaccoutumé le monde à ne voir qu'elle, à ne connaître qu'elle. Elle seule est riche, elle seule est influente, elle seule existe. Le nom de son mari même lui appartient; c'est elle qui le porte; lui, on l'appelle *le mari de madame de Solange.*

— Et il a consenti à cette annulation ?

— Non pas sans lutte. Comme on touchait à ses habitudes, il a d'abord résisté; mais que pouvait une aussi frêle intelligence contre la terrible volonté de cette femme?

Aujourd'hui le mari de madame de Solange est un vieillard presque en enfance, que l'on soigne à part dans un appartement retiré et que la voix de sa femme fait trembler. Nul ne lui obéit, et les étrangers mêmes n'y prennent point garde. Il est chez la marquise comme un portrait de famille accroché au mur. Il ne parle à personne et personne ne lui parle. Sa fille seule, sortie du couvent depuis quelques mois, lui témoigne une affection dont il semble heureux; mais cette consolation lui sera bientôt enlevée, car madame de Solange n'a point renoncé à ses projets ambitieux et sait par expérience que les efforts d'une femme seule ne peuvent conduire bien loin. Aussi ne tardera-t-elle pas à marier demoiselle Jeanne, et ce qu'elle n'a pu faire par son mari, elle l'essaiera par son gendre.

— Et j'espère qu'elle y réussira, maître Durocher, dit le gentilhomme, car ce gendre est trouvé.

— Je m'en doutais, dit tranquillement le notaire.

— Et vous le connaissez.

Durocher leva la tête avec une sorte d'étonnement.

— M. le comte a bien mauvaise opinion de mon intelligence aujourd'hui, dit-il en souriant.

De Lanoy lui frappa sur l'épaule.

— Eh bien oui, Durocher, dit-il, on m'avait proposé ce mariage, et tout ce que je viens d'apprendre me décide. Vous savez dans quel état le désordre et les procès de ma mère m'ont laissé; il faut qu'une riche alliance rétablisse ma fortune et me permette de prendre une maison digne de mon rang. Quant à la naissance de madame de Solange,

ce sont de ces choses au-dessus desquelles doit se mettre un esprit éclairé. Que la noblesse ait ses priviléges, c'est de droit, et personne, je pense, n'y peut trouver à redire; mais je partage, du reste, l'avis de notre grand poète :

« Les mortels sont égaux, etc. »

Dans notre siècle il faut de la philosophie, mon cher Durocher. La dot de la petite me servira d'ailleurs à acheter une charge importante; avec mon nom je puis arriver à tout.

— Ainsi, monsieur le comte ne s'effraie point de l'ambition de madame de Solange?

— Loin de là, mon cher, je m'en réjouis! Ne pouvant arriver que par moi, elle n'épargnera rien pour me pousser en avant. Sa fortune, ses relations, son adresse, tout sera employé à mon profit. En galanterie comme en politique, nul ne peut remplacer une

vieille femme. Elle hasarde mille démarches que l'on ne pourrait faire soi-même, rend mille services qu'une plus jeune refuserait par inexpérience ou par scrupule. N'appartenant plus à aucun sexe, elle peut être la confidente de tous deux. Elle remarque ce qui vous échappe, intrigue, rampe et ment pour vous !

— M. le comte peut avoir raison, dit le notaire ; avoir une vieille dans ses intérêts, c'est prendre le diable à son service ; on peut bien s'en trouver tant qu'on ne lui vend point son âme.

— C'est à quoi je prendrai garde, Durocher, dit le comte ; je veux bien que madame de Solange me mène, mais comme la poudre mène le boulet, c'est-à-dire à condition que je serai en avant ; c'est, du reste, chose facile et que je crois entendre.

— En effet, dit l'homme de loi avec un

sourire où perçait l'ironie, j'ai toujours vu monsieur le comte habile à se faire des serviteurs, sans s'astreindre à leur payer de gages; aussi lui seul me semble-t-il capable de lutter contre madame de Solange; peut-être même n'aura-t-il point à s'en plaindre; quand les forces sont égales, on est juste par nécessité.

— Je l'entends ainsi, dit le gentilhomme en se levant; préparez, mon cher Durocher, un projet de contrat qui puisse être avantageux aux deux parties. J'apporte de mon côté un nom, une position à la cour; j'ai droit à des compensations, vous y songerez. Cette note que je vous laisse vous fera connaître, à peu près, ce que je désire. Arrangez cela en termes de basoche et de manière à ne point trop effaroucher madame de Solange. Votre projet de contrat rédigé, le duc de Lussac, qui s'est entremis dans cette af-

faire, le lui portera, et si les clauses lui conviennent, je me ferai présenter à la petite, que l'on dit fort passable.

— Vous ne l'avez point encore vue?

— Non, je veux savoir avant tout si nous pouvons nous entendre ; un mariage est chose grave, et l'on ne doit point s'engager à la légère. Tout votre avenir peut dépendre d'un bon ou d'un mauvais contrat ; quant à la femme, on a toujours le temps de la connaître. Voyez donc, Durocher, à prendre mes intérêts et à les bien assurer.

— J'y mettrai mes soins.

— Tâchez que tout soit prêt pour demain.

— Je doute que je le puisse, monsieur le comte : il y aura des recherches à faire, des titres à consulter....

— N'avez-vous point l'aide de Jérôme Bouvart, votre clerc, que vous dites aussi habile que vous?

— C'était la vérité, M. le comte, mais depuis quelques mois Jérôme n'est plus le même.

— Comment! Se dérangerait-il?

— Je ne sais; il est devenu pâle et muet comme un trappiste, et son esprit semble toujours en voyage.

— Le drôle est amoureux, dit M. de Lanoy en essuyant sa poudre devant un petit miroir accroché au mur.

— Je l'ai pensé tant que j'ai vu ses fréquentes visites à sa cousine chez les dames de la Visitation; mais depuis deux mois il y retourne à peine.

— N'importe, Durocher, reprit le comte; il faut que vous fassiez diligence; je veux finir cette affaire, maître; je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion.

— M. le comte ne soupçonne point mon intelligence et il connaît mon zèle.

— Fort bien. Vous serez content de moi.

A ces mots, M. de Lanoy salua de la main avec cette familiarité impertinente qui constituait, à cette époque, les bonnes manières, s'avança vers la porte, que le notaire lui ouvrit respectueusement, et disparut, en fredonnant, dans l'escalier tortueux.

VI.

Le siècle de Louis XIV apparaît seul , au premier abord, dans Versailles : palais , jardins , places , rues , boulevards , tout semble marqué du même cachet de despotique splendeur. Partout éclate cette volonté inflexible du grand roi ramenant toute chose à la ligne droite et soumettant la création à la même étiquette que sa cour. Pour trouver la France des siècles suivants, il faut chercher

dans les lieux écartés où se cachent les hôtels à frontons sculptés en guirlande; les petites maisons à portes dérobées, au-dessus desquelles s'entrelacent des amours; les jardins à longues tonnelles et à charmilles obscures que garde une statue de femme. C'est là que la société de Louis XV, fatiguée de l'éclat symétrique du règne précédent, vint cacher ses vices entre cour et jardin, non par pudeur, mais par sensualité, car le dix-huitième siècle fut, avant tout, une époque de jouissance, n'appuyant sur rien, se jouant de tout et préparant sa propre ruine avec la voluptueuse frivolité de Sardanapale arrangeant son bûcher.

Or, c'est dans un de ces hôtels de l'*ère Pompadour* que je dois maintenant vous transporter. Bâti quelques soixante ans auparavant au fond de la ruelle Montbauron, le pavillon de madame de Solange avait toute

la richesse mesquine et toutes les grâces affectées de l'époque. On y arrivait par une cour étroite sur laquelle s'ouvrait une porte latérale servant d'entrée. La façade, que l'on ne pouvait apercevoir du dehors, donnait sur une terrasse bordée de caisses d'orangers, et sur un parterre presque uniquement garni de tulipes et d'hyacinthes. Le reste du jardin était divisé en étroites plates-bandes, encadrées de sauge, de lavande ou de romarin. Au milieu s'élevait un cadran solaire de marbre blanc, et, çà et là, quelques statues montraient leurs têtes par-dessus les buissons taillés en gobelets. Deux allées de tilleuls, placées aux deux pignons, conduisaient à un vaste berceau de vigne et de chèvrefeuille sous lequel madame de Solange recevait quelquefois ses visites, en été.

Au moment où commence notre histoire, un vieillard et une jeune fille s'y trouvaient

seuls assis. Le vieillard portait un costume de ville d'une élégance presque coquette. Ses cheveux, soigneusement crêpés, étaient recouverts d'un léger nuage de poudre; une tabatière d'émail sortait à demi d'une des poches de sa veste brodée; ses bas de soie bien tirés étaient retenus par une boucle d'or ciselé, et deux roses d'un grand prix étincelaient à chacune de ses mains.

Mais ce luxe ne servait qu'a rendre sa décrépitude plus visible. Son visage avait, non point cette teinte chaude et tannée dernière fraîcheur du vieillard, mais une pâleur blafarde qui ôtait à ses rides leurs ombres et leur donnait un aspect maladif; ses lèvres, toujours entr'ouvertes, étaient agitées d'un tremblement nerveux, et ses yeux, d'un bleu tendre, avaient quelque chose de timide et de vague.

Quant à la jeune fille, elle semblait dans

toute la splendeur d'une première jeunesse L'air modeste et provoquant à la fois, elle eût pu servir de modèle à une vierge peinte par Watteau. Son costume participait de cette double expression : on y sentait un reste d'habitudes de couvent déjà mêlé d'une demi-science mondaine.

Elle tenait à la main une tragédie de Voltaire , et la lisait à haute voix. Tout à coup elle s'interrompit ; le vieillard venait de s'assoupir. La jeune fille posa le livre sur sa chaise et s'approcha doucement ; mais ce mouvement lui fit rouvrir les yeux.

— Ah! je vous ai réveillé, mon père! s'écria-t-elle avec regret.

— Reste, dit-il d'une voix frêle ; assieds-toi là, Jeanne... plus près , plus près encore.

Elle s'accroupit aux pieds du vieillard

dans l'attitude gracieuse d'une enfant qui demande des caresses.

Il posa une main sur son épaule, releva de l'autre son front et la regarda longtemps avec une sorte d'enchantement naïf.

La jeune fille sourit d'abord sous ce regard ; mais je ne sais quel souvenir traversa subitement sa pensée, ses yeux se mouillèrent et elle baissa la tête.

— Qu'y a-t-il, Jeanne? demanda le vieillard, à qui ce mouvement n'avait point échappé.

— Rien, rien, mon père, répondit-elle rapidement.

— Tu me trompes. Hier encore j'ai vu que tu avais pleuré; je voulais t'en demander la cause, et ce matin j'ai oublié... Oh! ma tête! ma tête!...

Il porta les deux mains à son front avec l'expression plaintive d'un enfant. Jeanne

voulut l'entourer de ses bras ; mais il se dégagea doucement, jeta autour de lui un regard précautionneux, et baissant la voix :

— Madame de Solange te rend malheureuse, peut-être ? dit-il avec une sorte d'effroi.

— Qui vous fait penser cela ? interrompit la jeune fille.

Il lui imposa silence de la main.

— Bien, bien, je sais que tu ne me l'avoueras point. A quoi bon ! Je ne pourrais te protéger, moi ; mais prends garde, Jeanne ; ne résiste pas à ta mère. Tout ce qui résiste, vois-tu, elle le brise !

— Je le sais, murmura Jeanne, dont les yeux se détournèrent vers son père.

Celui-ci l'attira plus près de lui.

— T'a-t-elle refusé quelque plaisir ? demanda-t-il.

— Nullement, mon père.

— Tu désires peut-être quelque parure ?

— Aucune.

— Pourquoi le cacher ? on pourrait te l'acheter. Ta pension est faible et ne doit point te suffire.

— Je ne la voudrais plus forte que lorsque je vois de pauvres familles.

— Et tu en connais maintenant que tu aimerais à secourir.

— Hélas ! mon père, ceux qui souffrent ne manquent jamais.

M. de Solange regarda autour de lui, et, tirant de la poche de sa veste une petite bourse de cuir de daim :

— Tiens, dit-il.

— De l'or ! s'écria Jeanne étonnée.

— Oui, mais cache-le de peur que ta mère ne le voie!

— Pourquoi cela ? Ne le tenez-vous point d'elle ?

— Non.

— De qui donc, alors ?

— Tout est pour toi, dit le vieillard en rougissant.

— Mais vous ne me répondez point, mon père, reprit Jeanne vivement. Cette bourse...

Et comme si un souvenir l'illuminait subitement :

— Cette bourse a été dérobée à ma mère il y a quelques jours ! s'écria-t-elle.

— Tais-toi, dit le vieillard épouvanté.

— Quoi ! ce serait...

— Tais-toi !

Elle regarda son père stupéfaite. Celui-ci jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer qu'ils étaient seuls.

— Tout lui appartient, reprit-il à voix bass ; je suis chez elle comme à l'hospice ; je n'ai rien à moi... Quand j'ai vu cet or, j'ai pensé qu'il pourrait te rendre heureuse.

— Oh ! mon père, mon père ! s'écria Jeanne, émue à la fois de honte, de pitié et d'attendrissement.

— Dis que tu es heureuse, Jeanne ! reprit celui-ci en l'attirant à lui. Pauvre fille ! J'aurais voulu pouvoir dérober pour toi le trésor du roi de France ! Si j'avais le paradis, vois-tu, Jeanne, je te le donnerais tout entier sans y garder même une place... Mais embrasse donc ton père ! remercie-le donc ! C'est la première fois que je puis te faire un présent.

Il y avait dans les paroles du vieillard une tendresse à demi égarée qui émut Jeanne jusqu'au fond du cœur. Dépouillée de sa volonté par une longue oppression, cette pauvre âme en était revenue à tous les instincts de l'enfance.

Jeanne jeta ses bras autour du cou de son père et baisa ses cheveux blancs.

— Cache, cache la bourse, reprit le vieillard joyeusement. Ah! ils me croient la tête faible!... Mais je vois tout, je comprends tout. Aussi, sois tranquille, ma Jeanneton, je sais comment faire, maintenant. On ne se défie point de moi; tes pauvres ne manqueront plus de rien. Mais cache la bourse, surtout, cache-la bien.

— Elle ne nous appartient pas, observa la jeune fille doucement, et il faudra la rendre.

— La rendre! à qui?

— A ma mère.

— Que dis-tu? s'écria le marquis épouvanté; tu lui diras donc que je l'ai prise?

— Non, mon père.

— Elle le devinera, on te forcera à l'avouer; tu me dénonceras, malheureuse!

— Mon père!

— Oh! ne fais pas cela, Jeanne, je t'en

conjure ; ta mère se vengerait sur moi. Tu ne voudrais point me rendre malheureux. Tu es la seule qui m'aime ici. Oh ! ne rends pas la bourse; je l'ai prise pour toi, Jeanne. Par miséricorde, ne dis rien à ta mère.

Il avait les mains jointes et pleurait. La jeune fille éperdue se jeta dans ses bras en s'efforçant de le rassurer par ses promesses et ses baisers, mais il semblait toujours inquiet.

— Tu ne sauras point cacher cet or, reprit-il, et tout se découvrira. Rends-le-moi, c'est le plus sûr ; rends-le-moi ; je le garderai.

Jeanne lui remit la bourse, qu'il ramassa vivement.

— Surtout, pas un mot à ta mère, reprit-il, en posant un doigt sur ses lèvres. Si elle t'interroge, aime-moi assez pour mentir ;

ton confesseur te le pardonnera, et, s'il le faut, je prendrai sur moi le péché.

Dans ce moment, un domestique en livrée parut au bout de l'allée. Il venait annoncer à M. de Solange que le souper était servi.

Celui-ci se leva, fit un signe à Jeanne pour lui recommander la discrétion, et, s'appuyant sur le bras du valet, il regagna d'un pas chancelant l'appartement qu'il occupait dans l'hôtel.

La jeune fille le suivit des yeux avec une expression de pitié caressante, jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière les tilleuls. Alors ses idées parurent prendre un autre cours, et elle tomba dans une profonde rêverie.

Le jour, qui commençait à baisser, ne jetait plus sur la tonnelle que des lueurs incertaines; la cloche du souper avait sonné, et, suivant l'usage établi dans la plupart des

maisons nobles, Jeanne n'y devait point paraître. Certaine ainsi que son absence ne pouvait être remarquée par sa mère, ni par les gens de service occupés ailleurs, la jeune fille chercha le coin le plus reculé de la tonnelle, s'y assit et tira de son sein une lettre qu'elle y tenait cachée.

La seule vue de ce papier sembla réveiller en elle une subite émotion, car la rougeur couvrit ses joues, et elle promena autour d'elle un regard inquiet; mais, sûre de ne pouvoir être aperçue, elle l'ouvrit lentement et se mit à le relire tout bas.

Cette lecture avait sans doute pour elle un vif intérêt, car elle ne tarda point à l'absorber tout entière. Une lueur d'indicible joie illuminait ses traits par instants, puis s'éteignait tout à coup sous un nuage de doute ou de crainte. Deux ou trois fois elle s'interrompit, demeurant immobile, les yeux

fixes et comme écrasée sous un sentiment de désespoir.

Enfin, elle avait achevé sa lecture et se préparait à la recommencer lorsqu'un bruit de pas se fit entendre : elle cacha vivement dans son sein la lettre qu'elle tenait, et presque au même instant madame de Solange parut à l'entrée de la tonnelle.

Madame de Solange était une femme de haute taille, richement vêtue, à la démarche lente mais ferme. Rien chez elle ne rappelait son origine. Ses traits avaient une régularité pour ainsi dire hautaine, et leurs rides se cachaient sous une sorte de *blondeur* aristocratique. Ce qui manquait dans tout son être, ce n'était point la distinction : c'était la vie. Sa robe de velours ne pouvait déguiser sa maigreur, et la lividité de son visage perçait le fard dont elle l'avait couvert. C'était seulement dans le regard que l'on re-

trouvait l'indice d'une énergie éprouvée; toute la vitalité s'y était réfugiée, et son œil gris brillait d'un éclat que l'on avait peine à supporter.

Jeanne, qui avait failli être surprise, resta tremblante et la tête baissée à son aspect; madame de Solange ne parut point y prendre garde.

— Je vous cherchais, dit-elle à la jeune fille d'une voix dont l'harmonie avait quelque chose de métallique. Êtes-vous seule?

— Seule, madame, répondit Jeanne.

Madame de Solange s'assit sur le banc que sa fille venait de quitter et lui fit signe de prendre un des siéges rustiques qui se trouvaient sous la tonnelle.

J'ai à vous parler, Jeanne, reprit-elle d'un ton plus confidentiel que de coutume. Approchez-vous et écoutez-moi avec attention.

La jeune fille obéit.

— Depuis bientôt trois mois que vous avez quitté le couvent, reprit madame de Solange, j'ai évité de vous présenter à la société qui fréquente l'hôtel. Vous avez vécu dans la retraite comme il convient à une fille de votre condition, qui ne doit paraître dans le monde qu'en se mariant ; mais ce moment est enfin venu.

— Que dites-vous, madame ! s'écria Jeanne, qui leva brusquement la tête en tressaillant.

— Je dis que je viens d'arranger un mariage tel que je pouvais le désirer.

— Pour moi ? interrompit la jeune fille.

— Pour vous, reprit madame de Solange. Qu'y a-t-il dans cette nouvelle qui puisse vous étonner ? N'avez-vous jamais pensé qu'il en devrait être ainsi tôt ou tard?

— Madame..., balbutia Jeanne éperdue.

— Allons, remettez-vous, dit froidement madame de Solange ; il s'agit ici, non point

de s'émouvoir, mais de causer. Le mariage aura lieu dans un mois, et dès demain je vous emmènerai pour choisir le trousseau.

Cette nouvelle était si inattendue que Jeanne resta un instant comme foudroyée. Elle regarda sa mère, pâle, les mains jointes et sans pouvoir parler.

— C'est impossible, dit-elle enfin d'une voix entrecoupée; dans un mois, madame, c'est impossible.

— Pourquoi donc? demanda la marquise.

— Je ne savais point... Je n'étais point préparée. Oh! je vous en conjure...

— Enfin?... interrompit madame de Solange avec impatience.

— Je ne veux pas me marier, ma mère! s'écria la jeune fille qui se laissa glisser à genoux.

La marquise recula vivement.

— Relevez-vous, dit-elle. Pourquoi cet

effroi, ces larmes; et que dois-je conclure de pareilles folies? Les dames de la Visitation auraient-elles abusé de leur influence pour vous inspirer un fanatique désir de fuir le monde?

— Non, madame.

— Qu'est-ce donc alors? Éprouvez-vous quelque répugnance pour le mariage?

— Je ne dis point cela, madame.

— C'est donc seulement pour le mari que je vous propose; mais je ne vous l'ai point nommé, vous ne l'avez jamais vu. S'il est jeune, spirituel, galant et de grande naissance, le refuserez-vous également?

— Ah! quel qu'il soit! s'écria Jeanne, emportée par son émotion.

Madame de Solange leva brusquement la tête:

— Alors, vous en aimez un autre, dit-elle?

Jeanne se couvrit le visage. Il y eut une pause.

— Ainsi, vous l'avouez? reprit la marquise d'une voix dont le tremblement annonçait une colère retenue; eh bien, mademoiselle, voyons votre choix! Pour être préférable au comte de Lanoy, il faut que l'homme distingué par vous réunisse à un haut degré les avantages de la beauté, de l'intelligence et de la fortune. Nommez-le! nommez-le sur-le-champ! Mais pourquoi ce silence? Hésiter, c'est me faire croire à quelque préférence indigne. Ce nom est-il si honteux, que vous n'osiez le prononcer? Parlez, mademoiselle! mais parlez donc!

— Ne m'interrogez point, madame, balbutia Jeanne, étouffée de sanglots.

La marquise fit un brusque mouvement.

— C'est-à-dire que vous rougissez d'avouer votre choix, reprit-elle. Vous-même, alors,

en faites justice! Qu'il n'en soit plus question; vous épouserez M. de Lanoy.

— Ma mère! par pitié! s'écria Jeanne.

Mais madame de Solange lui saisit brusquement le bras, et avec un emportement qu'elle avait jusqu'alors difficilement contenu :

— Assez! dit-elle, vous obéirez!... Point de prières, point de larmes! Je le veux! Je ne vous demande plus la confidence de vos folles préférences. Gardez vos rêves, vous le pouvez; mais ce mariage réalise un espoir que je poursuis depuis vingt années; il vous assure le crédit et le rang que nous avons le droit d'ambitionner : il se fera, mademoiselle. Fussé-je à mon heure d'agonie, je remettrais à recevoir l'absolution de mes péchés pour signer votre contrat.

L'énergie avec laquelle ces mots étaient prononcés saisit la jeune fille; elle leva vers

sa mère des yeux noyés de larmes; mais le regard fixe de celle-ci s'appuyait sur elle avec une volonté si implacable, qu'elle en fut comme écrasée et qu'elle se laissa retomber sur le siége qu'elle avait quitté.

Madame de Solange s'aperçut de ce subit abattement; elle avait déjà repris possession d'elle-même.

— Vous réfléchirez, dit-elle d'un ton de froideur imposante. On a dû vous apprendre au couvent qu'à nous appartenait le droit de disposer de votre sort, à vous le devoir de vous soumettre; mais il ne suffit point d'obéir, il faut que vous le fassiez avec la bonne grâce qui convient à votre éducation et à votre rang. J'ose espérer que vous ne l'oublierez point. Allez !

Jeanne se leva tremblante, salua et quitta la tonnelle.

Madame de Solange demeura longtemps à

la même place, les yeux immobiles, le front soucieux. L'entretien qu'elle venait d'avoir avec Jeanne était loin de l'avoir laissée sans inquiétude. Il était évident que la jeune fille ressentait un amour, impossible à approuver sans doute, puisqu'elle n'avait osé en avouer l'objet, mais dont les suites pouvaient être dangereuses. Bien qu'elle n'eût étudié sa fille que depuis quelques mois, la marquise avait vu clair dans le fond de cette âme, qui s'ignorait encore elle-même. Jeanne avait cette docilité de l'enfant qui a grandi sans s'en apercevoir; mais le péril de ses affections pouvait lui révéler le secret de sa force, et alors la révolte était à craindre, car il y avait dans la fille quelque chose de l'énergie de la mère. Les grâces de la jeunesse et les timidités de l'ignorance cachaient en vain cette énergie : madame de Solange l'avait devinée sous son

enveloppe, comme l'œil d'un soldat devine le glaive dans son fourreau de satin. Aussi comprit-elle sur-le-champ que le seul moyen d'éviter la résistance était de tout brusquer; elle espérait qu'ainsi surprise, la jeune fille n'essaierait point des forces qu'elle ignorait, et que, convaincue de son impuissance, elle se jetterait dans la résignation.

C'était par suite de cette pensée que la marquise avait renoncé à pousser plus loin sa découverte et brusquement interrompu l'explication commencée. Elle savait qu'occuper un cœur de son affection, même pour la combattre, c'est l'y engager plus avant; qu'en arrachant à Jeanne une confidence, elle s'associait pour ainsi dire à sa passion, et qu'une fois cette dernière avouée, la jeune fille s'y abandonnerait avec plus de liberté. Elle résolut donc de ne lui faire aucune

question, mais de tout découvrir, s'il était possible, décidée à ne rien négliger pour rompre une inclination qui mettait ses espérances en péril.

VII.

Six heures venaient de sonner et tout semblait encore dormir dans l'hôtel de Solange. Une porte vitrée du rez-de-chaussée était seule ouverte, et les premiers rayons de l'aube l'illuminaient d'une molle lueur. Le marquis était assis près du seuil, respirant cette brise piquante d'octobre que tempérait la première chaleur du soleil levant. Son sommeil était court, comme celui de tous les vieil-

lards, et il se levait avant l'aurore pour jouir de cette heure de solitude. Soumis tout le jour au règlement établi par madame de Solange, ne pouvant lire, se promener, prendre ses repas qu'aux moments indiqués, toujours suivi d'un valet qui semblait un gardien plutôt qu'un serviteur, il se trouvait alors délivré de ces liens dégradants dans lesquels on avait étouffé sa pauvre âme. Le génie tyrannique qui réglait ses destinées dormait encore, et, débarrassé de l'oppression qui tenait habituellement sa pensée captive, il pouvait reprendre possession de l'espace et du jour, retrouver en lui-même la force de désirer, de penser, car Dieu n'avait point refusé toute lumière à cette intelligence. Doucement ménagée, elle eût pu briller comme ces étoiles qui, sans faire remarquer leurs rayons, aident pourtant à la clarté du ciel; mais on lui avait demandé

plus qu'il ne lui était permis de donner. Il n'eût fallu à ces facultés modestes que le labeur de chaque jour ; attelage vulgaire, c'était assez pour elle de traîner le soc dans le sillon commun ; madame de Solange avait voulu les transformer en coursiers de guerre ; elle les avait lancées dans la mêlée, poursuivant leur lenteur d'un impitoyable aiguillon, jusqu'à ce qu'elles eussent succombé brisées par d'impuissants efforts. Alors, dépouillé de son autorité et rappelé à toutes les soumissions de l'enfance, le vieillard avait cédé, après une courte lutte, et les dernières lueurs de son esprit s'étaient éteintes dans les humiliations.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était assis à la même place, fixant sur le jardin un vague regard, lorsqu'une porte s'ouvrit doucement à l'autre extrémité de l'hôtel. Jeanne y parut, la tête couverte d'une coiffe du ma-

tin et enveloppée dans une pelisse. Elle promena les yeux de tout côté, fit quelques pas, puis s'arrêta ; elle semblait tremblante. Cependant, après s'être assurée que le jardin était désert, elle se glissa légèrement derrière une touffe de lilas et gagna la tonnelle.

Arrivée là, elle s'assura de nouveau qu'elle était seule, et s'avança vers la grille qui interrompait le mur à cet endroit et permettait d'apercevoir la campagne. Une vieille statue y était adossée, et les lignes tracées sur le marbre par les passants prouvaient suffisamment qu'on pouvait l'atteindre du dehors.

La jeune fille en fit le tour, glissa la main sous le socle à une place qui semblait lui être connue, et en retira une lettre. Au même instant une exclamation retentit à quelques pas; elle détourna la tête; madame de Solange était debout à l'entrée de l'allée de tilleuls.

La jeune fille n'eut que le temps de s'élancer vers l'autre allée et de courir à la porte du jardin ; mais on l'avait renfermée. Éperdue , elle cherchait autour d'elle, lorsque son nom prononcé par une voix connue lui fit lever les yeux; elle aperçut son père , poussa un cri de joie et se précipita dans son appartement.

Tout cela s'était passé si rapidement que la marquise , qui revenait sur ses pas , ne trouva plus la jeune fille, en arrivant devant l'hôtel ; mais un regard jeté sur la porte vitrée du marquis lui fit tout comprendre. Elle s'arrêta indécise.

Depuis plusieurs années que M. de Solange vivait relégué dans cette partie de l'hôtel , elle en avait à peine deux ou trois fois franchi le seuil. L'aspect de ce vieillard en enfance lui rappelait trop d'espérances avortées et aussi peut-être trop d'inexorables

torts pour qu'elle ne cherchât point à l'éviter. L'appartement qu'il occupait était pour elle comme ces prisons domestiques dans lesquelles on nourrit un monstre ou un fou, et dont on n'approche que lorsque la mort les a rendues vides. Cependant l'occasion de tout découvrir était trop favorable pour la laisser échapper. Après un moment d'hésitation, elle surmonta sa répugnance, s'avança vers la porte et l'ouvrit résolument.

Le marquis était assis au fond de la chambre, serrant une des mains de Jeanne, pâle et haletante. Tous deux tressaillirent à l'aspect de madame de Solange, et le vieillard cacha vivement un papier qu'il tenait ; mais la marquise avait remarqué son mouvement ; elle s'avança vers Jeanne qui avait baissé les yeux, et de cette voix dont la douceur avait je ne sais quelle inflexibilité sonore :

— Votre gouvernante vous cherche , dit-elle.

La jeune fille, étonnée, leva les yeux.

— Allez, reprit la marquise.

Jeanne regarda son père avec inquiétude. Elle parut balancer un instant ; sa main serra celle du marquis, comme pour lui demander l'ordre de rester ; mais celui-ci, qui avait rencontré l'œil de la marquise , détourna la tête. Obéissant enfin à un geste impérieux de sa mère, la jeune fille sortit lentement.

Madame de Solange reconduisit sa fille jusqu'à la porte , qu'elle referma derrière elle; puis , laissant tomber les rideaux, qui avaient été relevés et permettaient de tout voir du dehors , elle revint vivement vers le vieillard :

— Jeanne vous a remis une lettre, dit-elle brusquement.

— Un siége! un siége pour madame! bal-

butia le marquis qui promena les yeux autour de lui, comme s'il eût cherché un valet.

— Veuillez m'écouter, monsieur, interrompit madame de Solange avec impatience.

— Une belle étoffe! reprit le vieillard en ayant l'air d'admirer la robe de la marquise.

Celle-ci fit un pas en arrière et le regarda fixement.

— Ah! j'entends! dit-elle, après un court silence, M. le marquis espère échapper à mes questions en feignant de ne les point saisir; c'est un moyen dont il a toujours eu l'habitude; mais il prend une peine inutile, je sais tout.

Le vieillard tressaillit sans paraître comprendre.

— L'hiver vient, madame, continua-t-il; il n'y a plus d'oiseaux dans les tilleuls, plus de violettes...

— Assez, s'écria la marquise; regardez-moi, monsieur, et veuillez m'écouter! Je sais tout, vous dis-je! Jeanne est entrée ici tout à l'heure avec une lettre; je l'ai vue! Sûre que je l'exigerais, elle vous l'a remise pour me la dérober, et vous la tenez encore.

Le marquis cacha vivement ses deux mains dans les larges poches de son habit brodé.

— Je veux cette lettre, reprit madame de Solange avec autorité; il me la faut sur-le-champ!

— Plus de violettes, madame! plus de violettes! murmura le vieillard d'un accent à demi-égaré.

La marquise fit un brusque mouvement, mais elle le réprima aussitôt, et, s'approchant d'un air presque riant :

— Allons, dit-elle en changeant subitement de ton, pourquoi refuser de me répondre, monsieur? Je ne suis point venue

seulement pour cette lettre, et j'ai besoin de causer avec vous.

Le vieillard jeta à la marquise un regard craintif.

— Je venais vous parler de Jeanne, reprit madame de Solange; la voilà grande et le temps me semble venu de songer à son établissement.

Le marquis garda le silence.

— J'ai cherché longtemps, continua la marquise, mais je crois enfin avoir trouvé le mari qui lui convient.

— Un mari pour Jeanne? répéta M. de Solange en relevant la tête.

— Jeune, aimable, et tenant un des premiers rangs à la cour, ajouta la marquise; M. le comte de Lanoy.

— Le fils de l'ancien gouverneur du Périgord?

— Lui-même, monsieur. Auriez-vous connu son père?

— Si je l'ai connu! s'écria le vieillard; un ancien compagnon d'enfance! Grande noblesse, madame! Les de Lanoy comptent autant de quartiers que les Montmorency. Il faut que Jeanne épouse le comte!

— A la bonne heure! dit la marquise; je vois avec plaisir, monsieur, que nous commençons à nous comprendre. Mais, en échange de la bonne nouvelle que je vous apporte, vous ne refuserez point, je pense, de me donner ce papier...

Le marquis tressaillit et fit rentrer dans sa poche la main qu'il en avait laissé sortir à demi; ses regards, dans lesquels s'était allumé un éclair d'intelligence, semblèrent s'éteindre.

— Un beau jour, madame, un beau jour, dit-il d'une voix enfantine en montrant le

soleil qui étincelait à travers les rideaux.

— Il est vrai, répondit tranquillement la marquise, et vous devriez en profiter pour une promenade.

— Moi! s'écria le vieillard étonné.

— Je puis mettre le carrosse à votre disposition.

— Une promenade en carrosse! répéta M. de Solange avec émerveillement.

— Dans la forêt, si vous le voulez, il y a chasse aujourd'hui.

— Et je pourrai la voir! voir les chiens, les piqueurs, les gentilshommes!

— Pourquoi non?

— Ah! je le veux, je le veux, madame, tout de suite!

— Aussitôt que vous m'aurez remis la lettre.

— Ah! la lettre? répéta le vieillard d'un

ton chagrin et comme si ce mot fût venu couper court à sa joie.

— N'avez-vous point aussi exprimé à Baptiste le désir d'assister aux messes du roi? demanda la marquise ; il vous y conduira, monsieur... dimanche prochain ; la cour y sera tout entière.

— J'y verrai Marie-Antoinette?

— Et vous entendrez un office en musique.

— Avec un sermon, madame; il y aura sans doute un sermon? On en prêchait de si beaux autrefois en Lorraine, quand j'étais jeune. Il y avait surtout un capucin, dont j'ai oublié le nom... Croyez-vous que l'aumônier du roi prêche aussi bien que lui, madame?

— Mieux encore, monsieur, dit madame de Solange qui se prêtait à l'expansion pleine d'enfantillage du marquis. Mais, complai-

sance pour complaisance ; vous me donnerez le papier que Jeanne vous a remis.

Le vieillard retourna la lettre dans sa poche.

— Je ne peux pas, murmura-t-il ; elle me l'a donnée à garder, si elle savait que je ne l'ai plus...

— Je ne lui en parlerai point.

— Mais elle me la redemandera.

— Je vous la rendrai.

— Bien sûr ? demanda le vieillard qui jeta à madame de Solange un regard incertain.

— Je vous le promets, marquis, dit celle-ci en souriant. Mais vite, si vous tenez à votre promenade dans la forêt. La chasse ne tardera point à rentrer.

Le marquis resta un instant indécis. Le désir de recouvrer quelques heures d'une liberté perdue depuis dix années et de quit-

ter sa prison pour respirer l'air libre des bois luttait en lui contre la parole donnée. On eût dit d'un enfant tenté, dont la passion combattait un reste de volonté. Sa main, qui n'avait point cessé de tenir le papier remis par Jeanne, se montrait, puis se cachait de nouveau. Enfin elle se tendit à moitié vers la marquise, qui saisit vivement la lettre, brisa le cachet, et lut rapidement ce qui suit :

« C'est dans quelques jours que le contrat
» qui vous lie au comte de Lanoy doit être
» signé ! Vous le savez, car je vous en ai aver-
» tie. Vous savez aussi que je tiens prêts les
» moyens de fuite. Vous pourrez donc, jus-
» qu'au dernier instant, choisir entre moi et
» celui que votre mère vous destine ; mais,
» le choix fait en faveur de celui-ci, ne son-
» gez plus à celui qui vous écrit ; tout sera
» fini pour lui.

» Ne vous faites point de reproches, Jean-
» ne, cela devait être ainsi ; ce n'est point
» votre faute si je vous ai aimée, moi qui n'a-
» vais le droit que de vous adorer de loin,
» comme les saintes du ciel. Plus sage, je
» serais aujourd'hui moins malheureux !
» Mais tant que j'ai pu vous voir je n'ai pensé
» à nulle autre chose. Près de vous, je sen-
» tais mon âme refleurir comme la campa-
» gne au printemps ; un tourbillon de joie
» semblait vous environner !

» Quoi qu'il arrive, soyez bénie pour le
» bonheur que vous m'avez donné. Que vous
» m'oubliiez pour le monde ou que vous ou-
» bliiez le monde pour moi, je vous aimerai
» uniquement et partout.

» Adieu donc, Jeanne ! adieu, pour quel-
» ques heures ou pour toujours. »

Lorsque madame de Solange eut achevé cette lecture, elle se tourna brusquement

vers le marquis, qui avait suivi tous ses mouvements avec inquiétude.

— Qui a écrit cette lettre, monsieur? demanda-t elle, pâle et les lèvres serrées.

— Je l'ignore, répondit le vieillard.

— Je le saurai, moi, murmura-t-elle en faisant un pas pour sortir.

Le marquis se leva.

— La lettre, madame! s'écria-t-il.

— Je la garde, monsieur.

— Que dites-vous?...

— Je la garde, vous dis-je.

— C'est impossible! s'écria le vieillard éperdu; Jeanne va revenir et me la redemander. Vous avez promis de me la rendre, madame; il me la faut! je la veux!

Il s'était mis devant la porte.

— Place, monsieur, cria madame de Solange les yeux enflammés.

— La lettre! la lettre! répéta le vieillard.

— Place! vous dis-je.

— Non, non! la lettre!

Il s'efforçait de retenir madame de Solange; mais celle-ci l'écarta d'un geste violent, et s'élança hors de l'appartement.

Le billet que madame de Solange venait de lire, en confirmant l'amour caché de Jeanne, la laissait dans la même ignorance relativement à l'objet de cet amour, car elle ne renfermait aucune indication, aucun détail qui pût en faire connaître l'auteur. D'un autre côté, les raisons qui avaient autrefois détourné la marquise d'interroger la jeune fille existaient plus puissantes que jamais. Une explication ne pouvait qu'exalter le désespoir de celle-ci, et la pousser à quelque résolution extrême. Madame de Solange trembla à la pensée de voir le caprice romanesque d'une enfant compromettre des projets si longtemps poursuivis.

Le temps, loin d'avoir assoupi sa fièvre d'ambition, l'avait redoublée; c'était désormais une préoccupation unique, dans laquelle allaient se fondre toutes ses volontés. Elle avait vu disparaître, l'un après l'autre, les horizons de la vie, pour tenir les yeux fixés sur ce seul point toujours fuyant; et plus elle avait épuisé d'efforts pour y atteindre, plus le désir avait grandi en elle. Elle avait été d'ailleurs témoin des subites élévations du règne précédent, et tant de fortunes inattendues avaient entretenu son espoir. Impérissable domination d'une passion inassouvie! Quand les jours qui lui restaient à vivre pouvaient être comptés, elle ne songeait encore qu'à acquérir le rang qu'elle avait rêvé quarante ans plus tôt. Fortune, santé, famille, espoir d'un monde meilleur, elle eût encore tout donné pour être de la cour et mourir sur le tabouret, comme Louis XI

sur son trône, le front fardé et dans toute l'étiquette d'une réception royale !

Or, ce triomphe d'orgueil, le mariage de Jeanne avec le comte pouvait le lui donner. De Jeanne allait dépendre la réalisation de toutes ses chimères ou leur anéantissement.

Cette pensée donnait à la marquise une sorte de rage désespérée. Elle eût voulu tenir dans ses mains le cœur de la jeune fille pour le maîtriser et le soumettre, fallût-il pour cela le briser !

Mais, d'un autre côté, la violence pouvait exciter la révolte, et elle avait tout à craindre d'une résistance déclarée !

Elle hésitait donc encore sur ce qu'elle devait faire, lorsqu'on vint lui annoncer que M. de Lanoy attendait au salon.

Le comte était accompagné du duc de Lussac qui avait été, comme nous l'avons déjà vu, son présentateur chez madame de

Solange, et s'était entremis pour le mariage projeté. Il venait aider *son protégé* à discuter les conditions du contrat.

Le duc était alors dans tout l'éclat de son succès à la cour et au plus haut degré de la puissance que lui donnait sa parenté avec la princesse de Lamballe. Nul ne possédait autant que lui cette légèreté moqueuse, alors à la mode chez la reine, et on le citait comme le gentilhomme de France le plus spirituel et le plus brave. Serviable, du reste, il distribuait à tout venant, sur la recommandation de son valet de chambre, les brevets et les pensions qu'il arrachait au ministre M. de Choiseul.

Au moment où madame de Solange entra au salon, il était assis sur une bergère dans tout le débraillé d'un gentilhomme qui se sent chez des inférieurs. A la vue de la marquise, il se leva avec effort.

— Eh ! les voilà ! s'écria-t-il. Complimentez-nous donc de notre exactitude, chère marquise. Pour vous, j'ai manqué trois rendez-vous. Il y a manœuvres de cavalerie ce matin au Grand-Camp, et je voulais vous y mener.

— Mille grâces, dit madame de Solange, je ne sais si je pourrai.

— Pourquoi donc? Il le faut ! Voyons, marquise, nous allons terminer l'affaire du contrat en un instant.

— J'attends maître Durocher.

— Voici un clerc que j'ai pris en passant et qui vous apporte le projet d'acte.

Madame de Solange aperçut alors debout, près de la porte, un jeune homme dont les traits ne lui semblèrent point inconnus. Il était vêtu de noir comme ceux de sa profession, mais elle fut frappée de sa tournure hardie et de l'espèce de triste fierté qui se

révélait dans tout son air. Il se tenait immobile à quelques pas du seuil, une main cachée dans sa poitrine. Au mouvement que fit la marquise, il salua.

— Vous apportez le modèle du contrat? demanda madame de Solange.

Le jeune homme présenta, sans répondre, les papiers qu'il tenait à la main. L'expression de tous ses traits était si profondément douloureuse, que la marquise fut un instant sans pouvoir en détacher ses regards.

Cependant le comte et M. de Lussac s'étaient retirés à quelques pas dans l'embrasure d'une croisée. Elle prit les papiers que lui présentait le jeune homme et les déroula pour les parcourir; mais à peine y eut-elle porté les yeux qu'elle tressaillit. Le clerc releva la tête.

— Cet acte n'est point de maître Durocher, dit-elle vivement.

— Je l'ai écrit sous sa dictée, répondit le clerc.

— Vous !

— Moi, madame.

— Qu'y a-t il, marquise? demanda le duc en se rapprochant.

— Rien..., rien, M. le duc, balbutia madame de Solange d'un accent altéré.

Le duc reprit sa conversation interrompue et madame de Solange s'assit. Elle venait de reconnaître dans l'écriture du clerc celle du billet adressé à Jeanne.

Elle resta un moment comme anéantie de stupeur ; elle doutait encore, mais un nouvel examen ne lui laissa aucune incertitude.

Elle leva alors les yeux de nouveau sur le jeune homme et chercha où elle l'avait déjà rencontré.

Le couvent des dames de la Visitation lui revint tout à coup en souvenir ; c'était là

qu'elle l'avait vu. Elle comprit à l'instant comment il avait pu connaître Jeanne et s'en faire aimer, car sa lettre ne laissait aucune incertitude à ce sujet. Elle ne se demanda point quel hasard avait ainsi comblé la distance qui les séparait, ni par quelle fatalité un pauvre clerc avait pu plaire à sa fille ; renvoyant à éclaircir plus tard tous ces détails et laissant une vaine indignation, elle se mit à rechercher, avec cette promptitude des intelligences ambitieuses, le moyen de conjurer le péril. A tout prix il fallait écarter ce jeune homme, dont la passion hardie pouvait entraîner Jeanne à quelque résolution extrême.

Mais comment y réussir ?

Les yeux fixés sur l'acte qu'elle feignait de lire, madame de Solange se perdait en réflexions, formant mille projets aussitôt rejetés. Pendant ce temps, Jérôme s'était

approché d'une fenêtre donnant sur le parterre, et, appuyé sur l'espagnolette, plongeait jusqu'au fond des charmilles un regard avide, tandis que le duc et M. de Lanoy, assis à quelques pas, continuaient de causer en élevant de plus en plus la voix, sans s'en apercevoir.

Un bruyant éclat de rire du comte interrompit tout à coup l'anxieuse préoccupation de la marquise et la força, pour ainsi dire, à entendre.

— De sorte, reprenait M. de Lanoy, que le colonel n'a rien su ?

— Il n'est sorti de la Bastille qu'après les relevailles de sa femme, et ils vivent ensemble comme Philémon et Baucis. Du reste, c'est toujours le moyen le plus sûr, mon cher comte. Qu'un mari y regarde de trop près, qu'un créancier menace de poursuivre quel-

que homme bien né, vite une lettre de cachet, cela coupe court à tout. L'Évangile devait avoir en vue les lettres de cachet, lorsqu'il recommanda d'éviter le scandale. C'est l'institution la plus chrétienne de la monarchie; aussi, j'en use pour moi et mes amis. J'ai toujours dans une poche, avec ma tabatière, une douzaine de blancs seings, au moyen desquels on peut envoyer le premier fâcheux vivre dans la retraite aux frais de sa majesté; et si jamais vous en désirez deux ou trois, ne fût-ce que par précaution...

— Un seul, monsieur le duc, dit madame de Solange en s'avançant vivement.

— Quoi! marquise, vous aussi?

— Un blanc seing, et je vous en aurai une éternelle reconnaissance.

— Pour si peu ?... j'en fais cas comme d'une prise de tabac! Voyez! ajouta-t-il en cherchant dans sa poche un petit portefeuil-

le en moire brodée, duquel il retira plusieurs papiers. Prenez, marquise, et à discrétion.

Madame de Solange en prit un, remercia et sortit.

Peu après un domestique vint avertir Jérôme Bouvart que madame le demandait. Il la trouva dans sa bibliothèque, une lettre à la main.

— Vous avez la confiance de maître Durocher, dit-elle; je puis vous accorder la mienne en toute sûreté.

Le clerc s'inclina.

— Il faut que vous partiez sur-le-champ pour Paris.

Jérôme parut surpris.

— Je ferai avertir votre patron, reprit madame de Solange; portez cette lettre et attendez la réponse; elle peut empêcher la signature du contrat.

— J'irai, madame, dit vivement le clerc.

— Surtout, pas un mot de la mission que je vous confie !

— Je vous le jure.

— Et point de retard.

— Je pars à l'instant.

— Allez ; je vous attendrai.

Le jeune homme salua et sortit.

Madame de Solange courut à la fenêtre pour s'assurer de la route qu'il suivait, et le vit prendre l'avenue de Paris. Un éclair de joie illumina tous ses traits.

— Va, murmura-t-elle ; maintenant je ne te crains plus !

Et, redescendant au salon où MM. de Lanoy et de Lussac l'attendaient toujours :

— Tout est bien, dit-elle en présentant le contrat à ce dernier, je le ferai signer aujourd'hui même par M. le marquis.

VIII.

Mais pendant que tout conspirait ainsi contre l'amour de Jeanne, son malheur même lui acquérait un secours inattendu.

La crainte de rencontrer madame de Solange l'avait empêchée quelque temps de retourner vers son père; son inquiétude l'emporta enfin sur tout le reste, elle se glissa jusqu'à la porte du marquis, et, après

s'être assurée qu'il était seul, entra furtivement.

Celui-ci parcourait la chambre avec agitation en prononçant des mots sans suite. A la vue de Jeanne, il s'arrêta court et lui tendit les bras.

— La lettre! la lettre! balbutia-t-il.

— Ma mère l'a lue? demanda Jeanne tremblante.

— Et emportée!

La jeune fille poussa un cri.

— Ce n'est point ma faute, Jeanne, reprit le vieillard en étendant les mains; elle m'a parlé de la messe du roi..., de promenade dans la forêt... Puis elle avait promis de la rendre; tu ne devais pas le savoir. Oh! Jeanne! Jeanne! tu ne m'en veux pas?

Celle-ci s'était laissé tomber sur un fauteuil en se couvrant le visage.

— Au nom du ciel, ne pleure pas! dit le vieillard près de pleurer lui-même.

— Ah! mon père, vous m'avez perdue! s'écria la jeune fille suffoquée de sanglots.

— Perdue! répéta M. de Solange? Que contenait donc cette lettre? Jeanne, ne t'effraie pas ainsi, je t'en conjure; mon Dieu! pourquoi aussi me la donner à garder? Je suis sans force, sans volonté, moi. Tu n'as jamais remarqué son regard immobile et perçant! Quand il se fixe sur moi, vois-tu, je sens ma tête qui tourne, mes membres qui tremblent : j'ai peur!

Ces mots étaient prononcés d'une voix si profondément altérée, qu'au milieu même de sa désolation Jeanne en fut touchée. Elle saisit les mains de son père avec une pitié douloureuse et les baisa tendrement. Cette caresse toucha le vieillard; son front s'éclaircit.

— Tu me pardonnes, Jeanne, n'est-ce pas? dit-il en appuyant ses lèvres tremblantes sur la joue de sa fille. Oh! sois tranquille ! tout cela finira bientôt ; bientôt, tu ne seras plus son esclave et tu pourras faire ce qui te plaît.

— Moi, mon père?

— Ne vas-tu pas épouser le comte de Lanoy ?

— Ah ! jamais! s'écria la jeune fille avec désespoir.

Le marquis releva la tête.

— Jamais! répéta-t-il étonné; que veux-tu dire, Jeanne?

— Oh ! mon père ? je suis bien malheureuse ! sanglota celle-ci en se jetant dans ses bras.

— Toi, malheureuse, Jeanne? Au nom du ciel, qu'y a-t-il donc? Regarde-moi. Pourquoi pleurer?

Et, comme si un trait de lumière l'éclairait tout à coup:

— Oh! s'écria-t-il, ce n'est pas le comte que tu aimes!

La jeune fille se cacha, honteuse et éplorée, dans le sein du vieillard.

— Oui, je comprends, reprit-il. Il y en a un autre... que ta mère repousse, n'est-ce pas?... Ta mère ne songe qu'à t'élever pour monter après toi! pauvre enfant!... Et tu l'aimes donc bien?

— Ah! mon père murmura Jeanne en se pressant sur son cœur.

Il soupira.

— Hélas! hélas! que faire? dit-il d'un ton abattu. Elle a choisi le comte, Jeanne; elle veut que tu l'épouses; et on ne peut lui résister à elle.

— Oh! je le sais! reprit la jeune fille avec

des sanglots ; mais plutôt que d'épouser le comte, mon père, je mourrai !

— Toi !

— Oui, reprit-elle avec une énergie désolée, car tout me sera plus facile que de supporter une pareille union. Songez, mon père : promettre à Dieu de vivre pour quelqu'un, alors que toute votre âme est ailleurs ! se condamner à mentir jusqu'à la mort ! c'est impossible ! Et lui, que deviendra-t-il si je l'abandonne ! Vous ne savez pas combien il est bon ! Nous parlions de vous si souvent, et il vous aimait seulement parce que je vous aimais ! Oh ! j'aurais pu être si heureuse avec lui, mon père !

La jeune fille parlait d'une voix entrecoupée, et sa douloureuse exaltation avait gagné le vieillard.

— Eh bien ! s'écria-t-il tout à coup, partons ensemble !

— Partir?

— Oui, Jeanne; c'est le seul moyen d'échapper à sa tyrannie. On veut te faire souffrir comme moi; fuyons.

— Y pensez-vous?

— Qui nous en empêche? Ne suis-je pas ton père? Avec moi, tu peux aller partout sans honte. Je vous suivrai, Jeanne; nous irons vivre bien loin, dans quelque coin de campagne où je serai libre de me promener sous les arbres sans un gardien. Si nous sommes pauvres, je travaillerai.

— Vous mon père?

— Oui, oui; mes forces reviendront, enfant. Ici, sa présence m'empoisonne l'air; je sens autour de moi sa volonté comme un réseau de fer qui m'oppresse... voilà pourquoi je suis faible, vieux et sans raison. Mais la liberté me rajeunira... Avertis-le, Jeanne; dis-lui qu'il prépare tout et nous

fuirons avant que ta mère se doute de rien !

— Hélas ! il est trop tard, murmura la jeune fille ; la lettre lui aura tout appris.

— La lettre ? reprit le marquis en changeant de visage. Oh ! oui, tu as raison... La lettre !... Et c'est moi qui l'ai livrée ! C'était un dépôt ; je l'ai vendu pour de vaines promesses.

— Mon père !

— Vendu, Jeanne ! Oh ! je suis un lâche !

Le vieillard heurtait son front contre le fauteuil ; Jeanne l'entoura de ses bras.

— Ne dites point cela, mon père ! s'écria-t-elle ; ne vous accusez pas ; n'ayez point de douleur pour moi ! Dieu a tout fait, et il n'a point voulu me donner la joie que je lui demandais. Lui seul est le maître et règle l'avenir ! Puisqu'il m'est refusé de vivre pour Jérôme dans ce monde, eh bien !

j'irai prier pour lui dans un couvent. Embrassez-moi, embrassez-moi, mon père, car bientôt vous ne me verrez plus !

— Non, Jeanne, s'écria le marquis, en la serrant contre sa poitrine, cela ne sera point ! Toi dans un cloître, ma belle, ma douce Jeanne ! Et que ferais-tu, sous le voile, de tes chères bouffées de joie ? qui rendrais-tu heureux de ton affection ? Ah ! tu ne sais point tout ce que l'on peut souffrir au fond d'un couvent !

— Non, mais je sais, mon père, tout ce que l'on souffre dans certaines unions...

— Comme dans la mienne, n'est-ce pas ? dit le vieillard en pâlissant. Tu as raison ; je n'y avais pas songé. Si tu allais souffrir autant que moi !

Et cette pensée le fit frissonner.

— Jeanne ! tu ne te marieras point contre ton gré, s'écria-t-il avec force. Toutes les

unions sans amour doivent se ressembler. Tu ne te marieras point ; je m'y opposerai. Je suis ton père ; ce titre-là, du moins, ils n'ont pu me l'ôter. Ils ne peuvent disposer de ta main malgré moi. Tu n'épouseras point le comte.

— Je vènais pourtant présenter le contrat à votre signature, dit une voix calme et sonore.

Madame de Solange venait d'entrer et se tenait à quelques pas, des papiers à la main.

La jeune fille se serra contre son père avec effroi. Celui-ci tressaillit, mais sans baisser les yeux. La marquise s'approcha.

— Je crois inutile de rappeler tous les avantages de l'alliance convenue, dit-elle froidement. Les paroles sont données, les conventions écrites, et rien au monde ne pourrait me faire revenir sur ma décision.

J'ai donc lieu de croire que M. le marquis ne s'opposera point à l'exécution d'un projet qu'il avait approuvé lui-même.

— Mon consentement suivra celui de Jeanne, répondit M. de Solange d'un ton d'hésitation.

— Votre consentement suivra le mien, monsieur, reprit la marquise avec impatience. Ma volonté n'est point de celles qui cèdent aux caprices ou aux larmes; je ne discute point : je veux ! Signez !

Sa voix avait une domination inflexible et menaçante dont Jeanne fut saisie ; mais le vieillard resta impassible. Il était arrivé à une de ces heures où l'âme du plus timide, poussée à bout, a besoin de la révolte pour se soulager d'une trop longue oppression. Sans répondre à l'ordre de la marquise, il prit vivement le contrat qu'elle

lui tendait, le froissa avec mépris et le jeta à terre.

— Vous voyez bien que je ne signerai pas, madame ! dit-il d'un ton résolu.

La marquise pâlit. Elle regarda le vieillard, puis l'acte, qu'il avait repoussé d'un pied dédaigneux.

— Prenez garde à ce que vous faites, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante ; votre état a des priviléges, et j'aime à croire que vous n'avez point conscience de votre action ; mais veuillez réfléchir.

— J'ai réfléchi, dit le marquis, et je refuse. Tant qu'il n'a été question que de mon bonheur, j'ai pu céder ; mais Jeanne, madame, est plus que moi-même, c'est la seule part de ma vie que vous n'ayez point flétrie. Ce mariage ne se fera point contre sa volonté.

— Je ferai ce mariage malgré vous !

— Je vous en défie, madame. Mon titre de père me donne une autorité que je maintiendrai. Rien ici ne peut avoir lieu sans mon consentement ; je suis le maître, le maître, entendez-vous ! Ah ! parce que ma tête s'est affaiblie dans l'isolement que vous m'avez fait, parce que je vous ai laissée longtemps me fouler aux pieds, vous croyez peut-être que j'ai oublié mes droits ! mais pour me garder soumis il ne fallait pas toucher à cette enfant. Elle est venue pleurer dans mes bras en parlant de mort, de couvent, et ses pleurs m'ont rendu la force ! Jusqu'ici j'ai souffert à l'écart, en silence ; j'ai mieux aimé la douleur que le combat ; mais le courage que je n'ai pas eu pour moi, je l'aurai pour elle. Sur le salut de votre âme, ne touchez point à Jeanne, car je suis son soutien, son tuteur, et je saurai la défendre !

En parlant ainsi, il serrait la jeune fille contre sa poitrine, tout tremblant d'émotion. Ses cheveux blancs semblaient s'agiter sur son front élargi. Sa taille s'était redressée ; on eût dit qu'une force surhumaine était descendue dans ce corps brisé et qu'une âme longtemps cachée venait d'y faire une subite explosion.

Madame de Solange resta immobile et muette. Cette révolte d'un homme si longtemps soumis à ses volontés était pour elle un prodige dont elle fut un instant comme intimidée ; mais elle revint vite de sa stupeur.

— A la bonne eure! dit-elle d'un accent implacable et les yeux étincelants ; c'est une lutte entre nous que vous appelez ? Je l'accepte! Jusqu'à présent j'avais cru pouvoir ménager un vieillard en enfance ; j'avais

laissé, par bonté, à un fantôme l'apparence du chef de la famille ; mais il devient rebelle et dangereux : je saurai lui arracher cette apparence de droit dont il veut abuser ! Vous vous dites le tuteur de cette enfant, monsieur ? Dans quelques jours vous en aurez un vous-même !

— Ah ! madame, s'écria Jeanne en s'élançant les mains jointes vers la marquise.

Celle-ci la repoussa.

— Laissez-moi, dit-elle, vous avez voulu combattre, nous combattrons ! Que cet esprit si prompt à proclamer vos droits tâche de les défendre. Nous verrons comment il soutiendra l'humiliant examen de ses juges. Je ne vous demande plus votre signature, monsieur, je n'en aurai bientôt plus besoin ; un contrat se passe de la signature d'un interdit.

A mesure que madame de Solange parlait, l'exaltation du vieillard semblait s'évanouir; le feu de ses regards s'était éteint, son front avait pâli, ses bras étaient retombés immobiles; on eût dit que cette âme, poussée un instant hors d'elle-même, reconnaissait la voix de son maître et rentrait insensiblement dans sa craintive obéissance. Mais, au dernier mot prononcé par la marquise, il poussa une exclamation d'épouvante.

— Interdit! balbutia-t-il, moi! Je ne veux pas de juges! Moi, répondre comme un criminel! Non, non! Je ne me défendrai pas! Vous ne ferez pas cela... par honneur... par pitié... Interdit!... J'aime mieux mourir, madame, laissez-moi mourir!

Des larmes étouffèrent sa voix; il chercha son fauteuil à tâtons et s'y laissa tomber en chancelant.

— Mon père ! o mon père ! s'écria Jeanne en le recevant à demi dans ses bras.

— Pas interdit ! pas de juges ! balbutia le vieillard.

Et il s'évanouit.

IX.

Huit jours s'étaient écoulés et tout semblait rentré dans le calme à l'hôtel de Solange ; seulement ce calme avait quelque chose de lugubre. Depuis la scène que nous venons de rapporter, le bruit de la folie du marquis s'était sourdement répandu, sans qu'on pût la vérifier, car tous les services qui eussent conduit les valets près de son appartement avaient été interrompus par ordre de la mar-

quise, et toutes les rumeurs susceptibles d'y parvenir sévèrement défendues. La vie semblait s'être brusquement retirée de cette partie de l'hôtel, et, à voir ces portes closes, ces contrevents soigneusement fermés, à travers lesquels glissait la lueur d'une lampe, on eût dit une de ces chambres funèbres consacrées au cercueil d'un mort.

Les défenses de la marquise s'étaient étendues jusqu'à Jeanne ; toutes les prières de celle-ci pour qu'on lui permît de voir son père avaient été inutiles.

Ainsi privée du seul appui et de la seule consolation qu'elle pût invoquer, la jeune fille avait passé ces huit journées dans les larmes. A la douleur que lui causait la séquestration du vieillard, dont elle s'accusait d'être cause, venaient se joindre toutes les angoisses d'un amour sans espoir. Où était Jérôme, et que contenait sa lettre tombée au

pouvoir de la marquise? Avait-elle pu le faire connaître? Ne l'exposait-elle point à quelque odieuse persécution? Que pensait-il du silence de Jeanne? Il l'accusait peut-être d'indifférence ou d'oubli; il prenait quelque résolution fatale! Et nul moyen de l'avertir! La jeune fille appelait en vain à son secours toutes les imaginations de la douleur et de l'amour : la surveillance muette de sa mère l'entourait comme un réseau. Son esprit allait se heurter de tous côtés à l'impossible.

Alors venaient des désespoirs sans fin. Vaincue par la souffrance, elle allait jusqu'à regretter cet amour qui avait été si longtemps pour elle comme un soleil intérieur; elle demandait à Dieu cette nuit des cœurs froids et des méchants, puisque ceux-là seuls n'étaient point brisés. Puis succédaient de profonds abattements : cessant de se débattre, elle se laissait aller jusqu'au fond de l'abîme,

ne demandant à Dieu que de pouvoir mourir.

Madame de Solange avait suivi toutes les agitations de cette âme bourrelée, d'un œil curieux, comme le médecin qui étudie la crise dont il veut profiter. L'exécution de la menace qu'elle avait faite au marquis entraînait avec elle trop de scandale et de danger pour qu'elle s'y arrêtât. Appeler des tiers à son aide, c'était s'exposer à les avoir pour maîtres ou pour ennemis. Elle préféra tout faire sans bruit, briser la résistance du père et de la fille en s'armant contre chacun d'eux de leur commune affection, obtenir enfin que Jeanne renonçât au bonheur, sans violence et pour ainsi dire par compromis. Mais elle comprit que pour l'amener là, il fallait d'abord la désintéresser de la vie en lui ôtant toute espérance, afin de profiter de l'espèce d'abandon de soi-même qui accompagne les grandes souffrances. Elle savait, en effet,

combien l'abnégation est facile au désespoir, et avec quelle promptitude le premier élan de la douleur nous jette dans le dévouement. Les circonstances la servirent à souhait pour l'exécution de son projet.

Un matin l'on vint avertir Jeanne que sa mère la demandait. La marquise, qui se trouvait dans sa bibliothèque avec maître Durocher, fit signe à la jeune fille de passer dans sa chambre et de l'attendre. Celle-ci obéit; mais la vue du notaire l'avait saisie; elle pensa qu'il avait été appelé pour son mariage, dont madame de Solange ne lui disait rien depuis huit jours, et que son sort se décidait peut-être dans cet entretien. Poussée par une inquiétude curieuse, elle s'approcha doucement de la portière de tapisserie qui séparait la chambre de la bibliothèque, et prêta l'oreille. Elle ne put d'abord saisir que quelques paroles confuses, et elle allait

se retirer lorsqu'elle s'aperçut que maître Durocher s'était levé ; la marquise le reconduisait, et tous deux se rapprochèrent.

— Il est donc bien entendu, disait madame de Solange, que vous allez presser la rentrée des cinquante mille livres destinées à M. de Lanoy.

— Je ferai mes efforts, répondit maître Durocher.

— Et vous m'avertirez du résultat de vos démarches ?

— Je vous le promets.

Tous deux étaient arrivés près de la portière ; la marquise s'arrêta.

— A propos, dit-elle en souriant, et cet amas de vieux titres qui m'ont été envoyés dernièrement de province?

— Il faudrait les examiner, répondit le notaire; mais le temps me manque.

— Que ne confiez-vous cette besogne à vos clercs? vous en avez d'habiles.

— J'en avais un, répondit Durocher en secouant la tête; je vous l'ai même envoyé plusieurs fois.

— Envoyez-le moi de nouveau.

— Plût à Dieu que je le pusse, madame la marquise! mais Jérôme Bouvart n'est plus chez moi.

— Comment cela?

— Je l'ai perdu par suite d'un fol amour.

— Dont vous connaissez l'objet? interrompit vivement madame de Solange.

— Non, madame la marquise, mais dont j'ai constaté les tristes résultats. Depuis près de deux mois Jérôme était chaque jour plus sombre et il lui échappait parfois des paroles lugubres...

— Enfin?

— Enfin, il y a huit jours qu'il a subitement disparu.

— Et vous ignorez ce qu'il est devenu ?

— J'ai peur de le savoir, au contraire. Soupçonnant quelque acte de désespoir, j'ai pris des informations, et j'ai appris des bateliers qu'un garçon de l'âge et de la tournure de Jérôme avait été aperçu le soir sur le pont de la Tournelle.

— Se peut-il ?

— Ils l'ont vu se promener près du parapet, d'un air égaré, jusqu'à la nuit.

— Et alors ?

— Alors, madame la marquise, ils croient avoir entendu la chute d'un corps dans la rivière.

Un cri déchirant et étouffé interrompit maître Durocher ; il se détourna étonné et regarda madame de Solange ; mais celle-ci

avait feint de ne rien entendre : elle ouvrit la porte de la bibliothèque.

— J'attendrai que vous ayez remplacé ce jeune homme, dit-elle avec un calme souriant. Au revoir, maître, et portez-vous bien.

Le notaire sortit.

A peine eut-il tourné le corridor, que madame de Solange courut à sa chambre, et, soulevant la portière, elle aperçut Jeanne étendue sans mouvement sur le parquet.

La douleur qui saisit la jeune fille au sortir de son évanouissement amena une fièvre délirante dont la marquise elle-même fut effrayée. Cette âme, fermée à toutes les affections, n'avait pu soupçonner la force du coup qu'elle portait à Jeanne ; elle en demeura saisie, non de remords, mais d'épouvante. Avec Jeanne périssaient les dernières espérances d'élévation qui flattaient son orgueil. La vie de Jeanne lui devint plus précieuse

que la sienne même, et cette vanité à l'agonie montra toutes les angoisses de la tendresse. L'ambitieuse pleura des larmes de mère.

Assise au chevet de sa fille, elle épiait ses mouvements, écoutait son souffle, interrogeait les teintes les plus fugitives de son front brûlant. Tous les secours de l'art furent appelés, tous les soins prodigués. Enfin la nature vainquit la douleur même : Jeanne se rétablit.

Pendant que l'état de la jeune fille avait inspiré quelque inquiétude, madame de Solange avait soigneusement évité tout ce qui eût pu lui rappeler le mariage projeté ; mais dès que ses craintes furent dissipées, elle songea à presser l'accomplissement de son projet.

Semblable à un accusé que l'on arrache à la mort pour le conserver aux tortures du bourreau, Jeanne ne revenait à la santé que

pour subir de nouvelles persécutions. Le retour du comte de Lanoy, que ses affaires avaient appelé en Bourgogne, était prochain et devait la trouver prête à obéir. Madame de Solange eut recours à toute l'énergie de sa volonté pour soumettre cette âme affaiblie.

Hélas! la maladie et le désespoir y avaient laissé peu d'éléments de résistance, et désormais, sans intérêt au monde, elle ressemblait à une barque qui a perdu son point d'attache et flotte impuissante à toutes les vagues. Cependant, bien qu'elle partageât l'erreur de M. Durocher, et qu'elle crût à la mort de Jerôme, dont la disparition était l'ouvrage de sa mère, son souvenir lui restait, et elle voulait demeurer fidèle à ce doux fantôme. Mais la marquise savait le moyen de vaincre ses derniers scrupules; elle avait déjà réussi à lui ôter la force en lui ôtant l'espoir; il ne

restait plus qu'à lui présenter la soumission comme un sacrifice nécessaire.

Depuis sa convalescence, la jeune fille avait plusieurs fois demandé à voir son père. Cette faveur lui fut enfin accordée.

Ce fut Baptiste qui introduisit Jeanne chez le marquis. Les volets y étaient soigneusement fermés et une lampe de nuit y répandait seule sa douteuse clarté. Mais lorsque les yeux de la jeune fille se furent accoutumés à la demi-obscurité qui y régnait, elle ne put retenir un cri de surprise à l'aspect sombre et dévasté de l'appartement. Les rideaux, les meubles et les tableaux avaient été enlevés. Une tapisserie, dont les personnages livides semblaient vaciller à la vague lueur de la lampe, garnissait seule la muraille et leur donnait un aspect encore plus sombre. Le bruit des pas de la jeune fille, amorti par un double tapis, n'avait point

sans doute été entendu du vieillard, car il resta immobile. Jeanne s'approcha de son lit sans rideaux et put le contempler avec un douloureux saisissement.

Il était étendu, la tête nue, les yeux fermés et les mains jointes; ses cheveux sans poudre tombaient épars sur ses joues creuses, de longues veines bleuâtres traversaient son front pâle, et ses lèvres desséchées laissaient échapper un souffle entrecoupé.

La jeune fille joignit les mains et se laissa glisser à genoux près du lit. Ce mouvement parut tirer le marquis de sa torpeur. Il rouvrit les yeux, souleva la tête et aperçut Jeanne. Celle-ci saisit une de ses mains, qu'elle couvrit de pleurs et de baisers.

— C'est moi, mon père, dit-elle; ne me reconnaissez-vous point?

Le vieillard la regarda fixement; puis, dégageant la main qu'elle tenait:

—Interdit! murmura-t-il. Plus de soleil... plus de bruit... plus rien!...

— Mon père! s'écria Jeanne épouvantée en se redressant.

Il y avait dans ce cri un effroi si tendre qu'il pénétra jusqu'au cœur du marquis. Il regarda fixement la jeune fille, et un éclair traversa ses yeux.

— Jeanne, dit-il en tendant les bras...

— Oui, mon père, oui, votre Jeanne bien-aimée, reprit la jeune fille; regardez-moi. Oh! que vous êtes pâle, mon Dieu!

— Ils m'ont interdit, répéta le vieillard.

— Ne le croyez pas, mon père.

— Regarde plutôt, murmura-t-il en promenant les yeux autour de lui... Ils m'ont tout ôté, jusqu'à la chambre où je vivais depuis dix années.

— Cette chambre, vous y êtes! mon père.

— J'y suis, dis-tu, folle! Où sont alors mon grand fauteuil, ma bibliothèque, les portraits de ma famille, la pendule d'écaille que j'aimais à entendre sonner la nuit! Non, non! Ils ont mis cette grande tapisserie pour me tromper; mais ceci est une tombe, vois-tu. Fais attention en sortant, et tu liras mon nom au-dessus. Ils m'ont descendu au cercueil tout vivant, Jeanne, parce que j'étais interdit.

— Oh! mon père, mon père! revenez à vous!

— Regarde plutôt, ajouta le marquis en montrant avec une honte presque féminine ses cheveux défaits et son linge souillé, ils m'ont refusé jusqu'aux soins de chaque jour; je ne suis plus pour eux qu'un cadavre.

Et comme si une pensée d'orgueil traversait son affliction :

— Mais il n'importe, continua-t-il d'un ton de triomphe, j'ai refusé de signer, Jeanne. Ah! ah! ah! elle croyait me faire céder comme autrefois, mais pour toi j'aurais résisté à Dieu. Ne crains pas, va, Jeanneton; qu'elle vienne encore, eût-elle la mort avec elle, je répondrai comme avant : Je refuse! je refuse! je refuse!

— Mon père, s'écria Jeanne éperdue, oh! mon père, c'est moi qui suis cause de tout! Si j'avais obéi, vous seriez encore libre et heureux. Mais vous ne pouvez rester ici, mon père; il faut que vous quittiez ce cachot; vous en avez le droit. Venez!

— Tais-toi, dit le vieillard, dont la préoccupation n'était déjà plus la même; tais-toi; c'est l'heure où il va paraître.

— Qui cela, mon père?

— Plus bas, plus bas ! Il y a un Dieu même pour les interdits, vois-tu. Ils ont cru m'ôter la vue du soleil; mais il me visite malgré eux chaque jour.

— Que dites-vous ?

— Regarde de ce côté, sous cette croisée : un rayon s'y glissera bientôt... Il ne brille qu'un instant, mais il revient tous les jours et je compte les heures en l'attendant. Grâce à lui je sais qu'il y a encore un soleil sur la terre. Mais surtout n'en dis rien à ta mère, Jeanne, n'en parle à personne; ils m'ôteraient mon rayon.

— O mon père ! dit la jeune fille attendrie, vous souffrez donc bien de votre captivité!

— Si je souffre ! ah ! tu ne sais pas ce que c'est que cette nuit et ce silence éternels ! Il y a des instants où je doute de ma vie et où ce lit me paraît un cercueil. Oter ses habi-

tudes à un vieillard, vois-tu, c'est comme si l'on voulait changer son cœur de place. Je me cherche moi-même au milieu de cette dévastation. Ils m'ont enlevé tout ce que mon œil connaissait, tout ce qui me rappelait quelque chose. En vidant cette chambre, ils ont vidé ma mémoire; je ne me souviens plus, je ne désire plus, je cherche le monde autour de moi sans le trouver.

— Se peut-il, ô mon Dieu !

— Oh! si je pouvais sortir, reprit le vieillard d'un ton plaintif; une heure... une minute!... Jeanne, ne peux-tu me délivrer sans qu'ils le sachent ? Le temps seulement de voir le ciel, d'entendre les oiseaux, de sentir un peu d'air dans mes cheveux. Jeanne, faudra-t-il donc mourir au fond de ce sépulcre?

Il avait les mains jointes et sanglotait

comme un enfant. La jeune fille éperdue se jeta dans ses bras.

— Non, mon père ! s'écria-t-elle suffoquée de larmes, on vous rendra la liberté, vous verrez le jour.

— Quand cela ?

— Sur-le-champ, mon père !

Elle s'était élancée vers la sonnette, dont elle tira vivement le cordon. La porte s'ouvrit, et madame de Solange parut.

— Que mon père soit libre, madame, s'écria la jeune fille en courant vers elle ; je consens à épouser M. de Lanoy.

. . . .

Huit jours après, les cloches de Saint-Louis sonnaient à pleines volées et une longue file de carrosses assiégeait la porte de l'église. On y célébrait le mariage du comte avec mademoiselle de Solange.

Près de l'autel se tenait le marquis, en ha-

bits de fête, regardant la foule parée, respirant l'odeur de l'encens et écoutant le chant des orgues d'un air ravi.

L'union prononcée, au moment où le prêtre se retirait, Jeanne se leva chancelante et comme égarée ; mais ses yeux, en se promenant autour d'elle, rencontrèrent le vieillard ; elle s'élança vers lui par un mouvement pour ainsi dire désespéré, et, se jetant dans ses bras :

— Réjouissez-vous, mon père, s'écria-t-elle ; désormais vous serez heureux.

De retour à l'hôtel, les nouveaux époux trouvèrent le notaire qui apportait à signer des quittances et actes additionnels. A cette vue les deux familles se séparèrent, par l'instinct de leurs intérêts opposés ; les politesses réciproques cessèrent pour faire place à une gravité contrainte, et l'on s'assit, com-

me des ennemis en présence qui vont discuter les conditions d'un traité.

Maître Durocher commença à lire les différentes pièces de ce ton endormeur dont sa longue expérience lui avait donné l'habitude. Il savait que peu de patiences pouvaient tenir à la monotonie d'une pareille lecture, et que l'ennui, en rendant les auditeurs moins attentifs, épargnait de dangereux débats. Mais ni la fatigante lenteur du débit ni l'obscurité de la rédaction ne purent lasser la marquise : elle fit éclaircir plusieurs passages et exigea le retranchement de quelques articles dont elle parut craindre les conséquences. Le comte consentit à tout avec cette nonchalance impertinente qui semble mépriser les détails. Quant à Jeanne, muette, insensible et une main dans celle de son père, elle avait écouté sans entendre et approuva sans avoir compris.

La lecture venait de finir, et le jeune homme dont maître Durocher s'était fait accompagner recueillait les signatures des deux familles ; le notaire se trouva près de madame de Solange.

— Vous avez enfin un nouveau clerc, observa celle-ci, sans songer à ce qu'elle disait et seulement pour échapper à l'embarras du silence.

— Oui, madame, répondit Durocher ; mais je ne désespère point de retrouver l'ancien.

— Comment ! dit la marquise en tressaillant.

— Le cadavre du jeune homme que les bateliers ont entendu tomber dans la Seine a été retrouvé.

— Eh bien ?

— Ce n'était pas celui de Jérôme.

Jeanne, qui écoutait palpitante, se leva en poussant un cri.

— Tout le monde a signé, maître Durocher, dit la marquise vivement.

Et pendant que le notaire réunissait les actes, elle saisit la main de Jeanne, et, la forçant à s'asseoir :

— Remettez-vous, madame de Lanoy, dit-elle, votre mari vous regarde!

. . . .

Le marquis de Solange mourut peu après, et avec lui eût disparu le dernier intérêt que Jeanne conservait dans le monde, si elle ne fût devenue mère. La marquise et le comte, qui poursuivaient de concert leurs plans ambitieux, troublaient rarement sa solitude; la jeune femme chercha dans ses nouveaux devoirs et dans la piété des consolations qu'elle eût en vain demandées ailleurs.

Cependant les évènements ne tardèrent pas à déjouer tous les projets de madame de Solange; il ne fut bientôt plus question pour la noblesse de conquérir une plus haute position, mais de conserver celle qu'elle occupait; la révolution commençait! le comte, qui avait renoncé aux idées philosophiques dès qu'il avait craint de les voir appliquer, fut un des premiers à invoquer l'appui de l'étranger pour arrêter le mouvement régénérateur. Chargé par les princes d'une mission secrète, il partit pour l'Allemagne, laissant Jeanne seule avec la marquise que les déceptions avaient enfin vaincue, et dont les facultés affaiblies s'éteignaient chaque jour.

La jeune femme, au contraire, ne reçut aucune atteinte de ces agitations publiques auxquelles elle demeurait étrangère. Telle on l'avait vue quitter l'autel, après son ma-

riage, belle, dévouée, douloureuse, telle on pouvait la voir encore. L'éternelle jeunesse de son âme avait passé sur ses traits : on eût dit une fleur cueillie dans sa première fraîcheur et conservée, par quelque magique puissance, aussi suave et aussi pure.

Elle revenait un jour du quartier Saint-Marceau, où l'avait appelée une de ces bonnes œuvres qu'elle accomplissait avec toutes les grâces du cœur ; son carrosse allait traverser la place de l'Hôtel-de-Ville, lorsqu'il fut subitement arrêté par une foule immense qui s'avançait en poussant des cris de triomphe ; madame de Lanoy se pencha vers la glace et demanda à son cocher ce qu'il y avait.

— C'est le peuple qui vient de prendre la Bastille, madame, répondit le laquais tremblant.

Dans ce moment une troupe d'ouvriers s'approcha du carrosse, et l'un d'eux ouvrit brusquement la portière. A l'aspect de Jeanne si belle et si triste, il recula involontairement et se découvrit.

— Que voulez-vous? demanda la comtesse d'une voix douce.

— Pardon, madame, balbutia l'ouvrier, mais un des prisonniers que nous avons délivrés vient de s'évanouir.

— Qu'il vienne! s'écria vivement Jeanne; il y a place ici pour lui.

Ceux qui portaient le mourant s'approchèrent alors et le déposèrent dans le carrosse. La comtesse avait rejeté l'écharpe de soie dont elle était entourée, et aida elle-même à le placer à ses côtés; mais dans ce mouvement le tapis qui enveloppait le prisonnier s'entrouvrit et permit de le voir. Jeanne ne put retenir un gémissement à l'as-

pect de ce visage qui n'avait conservé rien d'humain.

Le mourant parut l'entendre, car ses paupières se soulevèrent, ses yeux se rouvrirent lentement et restèrent fixés sur madame de Lanoy.

— Vous souffrez bien? demanda celle-ci d'une voix que les larmes rendaient tremblante.

Les traits du prisonnier s'animèrent; il agita ses lèvres, et, faisant un effort :

— Jeanne ! murmura-t-il d'un accent confus.

— Vous savez mon nom, dit madame de Lanoy surprise.

— Jeanne! répéta le prisonnier en étendant les mains vers la comtesse.

— Qui êtes-vous? s'écria celle-ci éperdue et les regards fixés sur le prisonnier dans une angoisse de doute impossible à exprimer.

— Jérôme! balbutia le mourant.

Madame de Lanoy poussa un cri horrible et tomba à genoux devant le prisonnier. Celui-ci se redressa sur son séant, et, laissant aller ses deux bras sur les épaules de la comtesse :

— Jeanne! reprit-il, je t'ai revue! Dieu est bon!

A ces mots il retomba en arrière. La comtesse se pencha sur lui, éperdue; mais, épuisé par de trop longues souffrances, il n'avait pu résister à cette dernière émotion... La joie l'avait tué.

Ce coup inattendu abattit le courage de madame de Lanoy, et la jeta dans une sorte de morne désespoir dont l'amour maternel lui-même ne put la tirer. Lorsque la tourmente révolutionnaire grandit, elle refusa de quitter Paris, où son nom devait d'autant plus sûrement la compromettre, que l'on savait le

comte en Vendée et les armes à la main ; aussi fut-elle arrêtée avec la marquise, alors tombée en enfance. Traduites toutes deux devant le tribunal révolutionnaire, elles furent condamnées à mort et exécutées la veille du neuf thermidor.

Quant à l'enfant, maître Durocher, qui l'avait recueilli, réussit à empêcher la confiscation de ses biens.

— Et M. le comte ? demanda Duménil, qui voulait connaître le sort de tous ses personnages, que lui arriva-t-il et qu'est-il devenu ?

— Je l'ai longtemps ignoré, répliqua M. Robert, et je l'ignorerais probablement encore sans un fragment de *mémoires* que j'ai lu, par hasard, il y a quelques jours, et que je dois avoir là dans mes papiers...

— Ah! voyons! s'écria René.

M. Robert ouvrit la valise noire qu'il avait toujours près de lui, et, après y avoir cher-

ché quelque temps, en tira un journal mutilé.

— Je vous préviens que c'est un chapitre isolé, dit-il; cela fait partie, je crois, des *Mémoires d'un bourgeois de Paris*...

— J'écoute, interrompit Duménil impatient.

M. Robert déploya la feuille imprimée et lut à demi-voix ce qui suit :

X.

Parmi toutes les singularités qui signalent la destinée prodigieuse de Napoléon, il ne faut point oublier l'acceptation contemporaine et à peu près unanime de son génie. La mort d'un homme célèbre n'a habituellement d'autre résultat que de laisser le champ libre à la haine et à l'envie; mais la fortune, qui avait déjà accompli tant de miracles pour le grand capitaine, lui a épargné

cette épreuve ordinaire. Le jour où ses yeux se sont fermés, toutes les voix accusatrices ont fait silence ; on eût dit que ses adversaires eux-mêmes n'attendaient pour l'admirer que le moment où ils pourraient cesser de le craindre. Quels que fussent les nuages qui eussent obscurci cette gloire, nul ne l'a contestée; loin de là, chacun l'a chantée et grandie; chacun en a voulu sa part comme d'un héritage national. Le rocher de Sainte-Hélène a été subitement transformé en un piédestal devant lequel la France s'est agenouillée, et ce sol qui couvrait la tombe de l'empereur est devenu, pour tous, ce qu'était la vraie croix pour le chrétien, une relique sainte dont on s'est disputé les débris.

Mais, il faut le dire aussi, il fut un temps où ce nom, qui est entouré aujourd'hui de

tant de respect et d'admiration, soulevait plus d'une imprécation de haine.

C'était vers 1800 : le conquérant de l'Italie et de l'Égypte était arrivé au consulat en compagnie de Cambacérès et de Lebrun, qui, selon la plaisante expression de Mercier, n'étaient là *que comme deux chandeliers destinés à faire décoration autour du Saint-Sacrement.* La réaction contre-révolutionnaire devenait chaque jour plus visible et chacun pouvait prévoir déjà le grand changement qui se préparait, car *le maître était trouvé.* Or, beaucoup de gens avaient pris goût à la république; les uns par principe, les autres parce que c'était un moyen de conserver la place vide en attendant le retour des Bourbons; le plus grand nombre enfin par cela seul que la république s'en allait et qu'il est naturel aux hommes d'aimer ce qui va leur être enlevé.

J'étais beaucoup de ces derniers, mais aussi un peu des premiers, car les grands excès de la démocratie n'avaient pu m'en dégoûter tout-à-fait. Enfin, mon instinct de bourgeois et de marchand s'effrayait d'une autorité militaire qui devait aimer la guerre, comme un moyen de se maintenir, et la prolonger forcément lorsque notre commerce en souffrance sollicitait si vivement la paix.

La rupture de nos relations avec l'Angleterre avait, en effet, compromis assez sérieusement les intérêts de notre maison pour nous réduire à l'emploi de moyens extrêmes et dangereux. Quelle qu'eût été notre répugnance, il avait fallu demander à la contrebande ce qu'un négoce licite ne pouvait plus nous accorder. Nous n'avions pas manqué d'arguments sans réplique pour justifier à nos propres yeux cette infraction aux lois; mais je ne sais quel malaise de notre cons-

cience continuait à protester contre notre logique ; nous avions raison peut-être , mais nous avions honte.

Les marchandises prohibées nous venaient de La Rochelle , où je me rendais assez fréquemment pour cet objet. Un ancien pilote, nommé Pierre Lescot, nous y servait d'agent interlope. Il avait épousé une filleule de ma mère , et l'attachement de la femme pour notre famille nous assurait de la fidélité du mari.

Mais, malgré tous nos motifs de sécurité , mon frère et moi nous regrettions les allures franches et légales de notre ancien commerce ; tous nos vœux ne tendaient donc qu'à une paix solide avec l'Angleterre, et l'humeur du premier consul n'était guère propre à nous la faire espérer. Aussi lui étions-nous bien décidément opposés. J'avais même, à ce propos, de perpétuels débats

avec un de nos voisins, admirateur déclaré du général Bonaparte.

Le citoyen Dufresne, qui habitait près de nous un petit logement de garçon, et dont nous avions fait la connaissance par hasard, était un homme d'un esprit distingué, mais railleur, et dont la vie avait quelque chose d'inexplicable. Bien qu'il dût être évidemment étranger aux grands salons de Paris par sa position et ses habitudes, il en connaissait tous les évènements. C'était lui qui me tenait au courant des scandales qui occupaient cette *haute* société composée de fournisseurs enrichis, de comtesses équivoques et de caporaux parvenus. Il lui échappait même parfois, dans l'abandon de nos entretiens, des révélations plus graves que l'évènement ne manquait jamais de justifier. Nous nous étonnâmes d'abord, mais je crus enfin deviner cette énigme. Le consulat

avait hérité des mœurs du directoire comme de son autorité et la plupart des grandes dames s'étaient successivement jetées dans la vie sensuelle et agitée mise à la mode par quelques-unes des plus hardies. Les triomphes de madame T... empêchent nos belles de dormir, disait spirituellement M. de Talleyrand. Après les intrigues faciles étaient venues les intrigues plus compliquées. La curiosité des femmes à la mode ne connaissait plus de bornes. Quelques-unes avaient été vues, déguisées en grisettes, aux bals champêtres de la banlieue. On parlait de simples étudiants, d'ouvriers même, enlevés en carrosse et conduits, les yeux bandés, à certains pavillons de Passy ou de Mousseaux. Paris avait retrouvé ses marquises, ses petites maisons et ses petits soupers : nous étions retombés en pleine régence. Or, il n'était pas impossible que le ci-

toyen Dufresne, qui était jeune, agréable, bien fait, fût devenu le Renaud d'une de ces aventureuses Armides. Je lui fis part de mes soupçons à cet égard, et son sourire confus le confirma. Ainsi s'expliquait son initiation aux mystères d'un monde qu'il ne fréquentait point. Comme Numa Pompilius, il avait trouvé une Égérie qui lui livrait les secrets des dieux.

Un jour que j'étais debout devant la fenêtre de notre bureau, regardant les passants, sous prétexte de tailler une plume, le citoyen Dufresne entra en fredonnant un air d'*Élisca*, opéra de Grétry, que l'on venait de jouer.

— Grande nouvelle! s'écria-t-il dès qu'il m'aperçut.

— Qu'est-ce donc? demandai-je.

— L'Opéra nous donnera décidément ce soir l'*oratorio* d'Haydn.

— *La Création?* Pardieu ! j'irai.

— Prenez garde! dit Dufresne en riant; vous vous exposez à voir *votre ennemi!* Le premier consul y sera.

— Encore!

— Lui faites-vous aussi un crime d'aimer la musique?

— Non, mais je me demande à quoi cela peut lui servir.

— Peut-être à rencontrer certaine dame qui ne partage point vos préventions.

— L'Égyptien occupé de pareilles futilités! C'est une calomnie!

— Pourquoi cela?

— Parce que je suis de l'avis de Sieyès : *Napoléon est un homme qui n'a point de vices inutiles.*

— Eh bien! Sieyès a dit une sottise sententieuse de plus, et la preuve c'est que le

jeune général a été vu hier en tête-à-tête dans une calèche de remise. C'est notre voisin de vis-à-vis qui l'a fournie.

Comment! le premier consul dans une voiture d'emprunt?

—Voudriez-vous qu'il fît ses mystérieuses promenades dans son équipage! Pour n'être point reconnu, il faut bien avoir recours aux voitures de remise, et comme celles du voisin sont conduites par d'excellents cochers, elles ont la vogue.

— Mais comment savez-vous tout cela? m'écriai-je.

—Mon Dieu! dit Dufresne avec un air de légèreté, je n'ai qu'à ouvrir ma fenêtre et à regarder.

—Au fait, je me rappelle maintenant avoir vu nos merveilleux entrer souvent chez le voisin.

— A telle enseigne qu'en voici un sous la

porte cochère, continua Dufresne en regardant à travers les vitres.

— Un muscadin *genre suprême*, ou *demi-suprême?* demandai-je.

— Jugez vous-même : habit vert-pré, culotte tabac d'Espagne, oreilles de chien givrées de poudre, et des boucles d'oreilles de diamants.

— Ah! je le reconnais, dis-je en m'approchant de la fenêtre; depuis quelques jours, je le vois sans cesse entrer et sortir. Mais revenons au premier consul. Il ne craint donc plus les obus ni les fusils à vent pour courir ainsi (1)?

— Il a tort, dit Dufresne sérieusement, car on conspire toujours.

(1) On accusait les jacobins d'avoir fabriqué un obus qui devait être jeté dans la voiture du premier consul pour le tuer, et les royalistes d'avoir fabriqué un fusil à vent dans le même but.

— Il le faut bien, pour que la police ait de la besogne.

— C'est-à-dire que vous croyez à l'innocence de Topino-Lebrun et d'Aréna?

— Non, je crois que le premier est élève de David, et que le second a eu la main trop prompte le 18 brumaire.

— Toujours le même !

— C'est un reproche que l'on ne fera pas à votre héros ; philosophe à Paris, catholique en Italie, mahométan en Égypte....

— Et grand homme partout ! acheva Dufresne ; excepté chez vous, pourtant, incorrigible marchand que vous êtes ; mais l'avenir vous convertira.

Je secouai la tête et il partit.

Je venais de me remettre à mon travail lorsqu'on frappa : je criai d'entrer en continuant d'écrire ; la porte s'ouvrit.

— Le citoyen Durand ? demanda une voix grasseyante.

Je levai les yeux : c'était l'*aérien* à l'habit vert-pré.

Je répondis que j'étais *un des* Durand. Il jeta un rapide regard autour de lui.

— Fort bien, monsieur, reprit-il en voyant que nous étions seuls ; je viens solliciter un service. Vous êtes, m'a-t-on dit, en relation d'affaires avec La Rochelle ?

— Comme avec toutes les villes de l'Ouest.

— Il s'agirait d'une traite de cinquante louis sur cette ville dont j'aurais besoin sur-le-champ.

Je répondis que la chose était facile. Il tira aussitôt l'argent d'une bourse de velours brodée de perles, selon la mode la plus nouvelle. Pendant qu'il le comptait, mes yeux s'arrêtèrent sur ses boucles d'oreilles de

diamants, dont le travail élégant et précieux m'étonna.

— Voilà, dit-il, en frappant de sa canne à bec d'ivoire la pile d'écus.

J'écrivis la lettre de change, qu'il prit en me remerciant, et je lui ouvris la porte du petit escalier pour lui abréger le chemin; mais comme il allait passer le seuil, il recula avec un geste de surprise effrayée, rentra vivement, et, courant à la porte par laquelle il était entré, disparut comme une ombre.

Dans le même moment j'aperçus au bas du petit escalier Dufresne conversant avec deux amis. L'un d'eux avait évidemment causé la fuite de mon inconnu; mais lequel? Je me promis de le savoir du voisin à la première occasion.

Le soir venu, je voulus me rendre à l'Opéra. On était au 5 nivôse an IX (24 décembre 1800), le froid avait repris, et un vent glacé

agitait les lanternes, qui éclairaient à peine. J'arrivai au théâtre que la foule assiégeait déjà ; mais, après une assez longue attente, j'appris qu'on ne distribuait plus de billets, la salle était pleine !

Je revenais d'assez mauvaise humeur, lorsque je me heurtai, au détour de la rue, contre un jeune homme qui venait à ma rencontre, son chapeau sur les yeux. Notre premier mouvement, à tous deux, fut de lever la tête en criant : Maladroit ! le second de nous tendre la main. C'était le citoyen Riaut. Il m'entraîna d'autorité et me força à entrer au café le plus proche, où je trouvai plusieurs de nos amis communs qui l'attendaient en causant de la *Création*.

Haydn était alors dans la plénitude de son succès, et c'était, après Bonaparte, l'homme dont on parlait le plus à Paris. Il venait de quitter l'Angleterre, où il n'avait pu se ré-

soudre à vivre, malgré les honneurs dont on l'avait comblé.

« J'ai trouvé de tout à Londres, disait le » grand compositeur, sauf des oreilles pour » m'entendre. Les grands seigneurs de la » cour me répétaient bien tous les matins, » avec ce flegme qui les empêche d'ouvrir » la bouche pour parler : — Vous êtes un » grand homme, monsieur. — Mais tous les » soirs ils s'endormaient à ma musique, et » il m'a fallu, pour les réveiller, composer » une symphonie de grosse caisse, de cym- » bales et de bonnets chinois. »

C'était depuis son retour à Vienne qu'il avait fait paraître son *oratorio* de la *Création*, que l'on citait comme un chef-d'œuvre; aussi tout le monde voulait l'entendre. Plusieurs des amis que je rencontrai s'étaient présentés comme moi inutilement aux portes de l'Opéra.

—Mettons en commun nos regrets et notre désappointement, dit Riaut; demain, pour nous dédommager, nous aurons les articles de journaux et les récits de nos amis. Attendez-vous seulement à voir l'œuvre portée aux nues par tous ceux qui auront pu se procurer une place. Ils crieront que c'est admirable, pour avoir occasion d'ajouter : — Nous y étions.

— N'importe! je ne puis me consoler d'avoir perdu cette première représentation.

— D'autant moins qu'elle sera brillante, observa un jeune officier qui était des nôtres. Toutes les femmes à la mode y paraîtront.

— Et tous les *aériens*. On m'a assuré que le citoyen Foucault devait s'y montrer vêtu d'un costume nouveau de son invention : un habit rose garni de peau de cygne, avec des manchettes de dentelle d'argent.

— Et il osera paraître ainsi déguisé?

— S'il l'osera ! Je gage que son entrée produira plus d'effet que celle du premier consul !

— Le premier consul n'y sera pas, ajouta le jeune officier.

— Que dites-vous ? le premier consul ne va pas ce soir à l'Opéra ? s'écria quelqu'un derrière nous.

Je me détournai : c'était mon merveilleux à l'habit vert-pré. Je fis un mouvement de surprise, mais il ne parut point y prendre garde.

— Et qui a pu le faire changer d'avis, monsieur ? continua-t-il vivement en s'adressant au jeune militaire.

— Je l'ignore, répondit celui-ci, qui parut étonné de cette brusque interrogation ; le général Bonaparte ne m'a point pris pour confesseur.

— Pardon, mais j'avais cru vous entendre

dire qu'il ne paraîtrait point à l'Opéra.

— Parce que j'ai rencontré, en venant ici, un de ses aides-de-camp qui me l'a assuré.

Les lèvres de l'étranger se serrèrent, et il se rassit avec un geste de colère à peine retenu.

— Du reste, continua l'officier, la citoyenne Bonaparte voulait l'y conduire, et peut être aura-t elle fini par le décider.

— Et la preuve, c'est que voici sa voiture, s'écria Riaut.

L'équipage du premier consul passait en effet devant le café, où un embarras de fiacres l'avait forcé de prendre le pas ; il repartit bientôt avec la rapidité de l'éclair.

L'inconnu, qui s'était levé d'un bond et avec une exclamation de contentement, jeta un écu sur le comptoir et se disposa à sortir; mais presque au même instant une lueur passa sur les vitrages du café et un bruit

pareil à celui d'une mine qui éclate ébranla la salle.

— Qu'est-ce que cela? m'écriai-je en m'élançant vers la porte.

— Ne le voyez-vous pas, dit l'inconnu, qui venait de l'ouvrir, c'est le prélude de la *création*, c'est le *chaos !*

Et il s'élança dans la rue avec un éclat de rire. Je le perdis de vue.

Cependant des cris retentissaient au loin; une fumée épaisse s'élevait dans la direction de l'Opéra, et nous aperçûmes bientôt des gens qui fuyaient effrayés. *La machine infernale* venait de faire explosion.

Ce fut seulement le lendemain que l'on connut les détails; je les appris du citoyen Dufresne, qui, selon son habitude, était au fait des moindres circonstances.

Le premier consul avait d'abord refusé de se rendre à l'Opéra ; ainsi que l'aide-de-camp

l'avait rapporté, il était ce soir-là fatigué, rêveur, et tous les efforts de Joséphine et de ses amis n'avaient pu dissiper son engourdissement. Il n'avait pris part à la conversation que pour parler du danger qu'il avait couru quelques années auparavant en traversant le Tagliamento avec une centaine d'hommes armés de perches et de flambeaux. Sa voiture, soulevée par les eaux, avait failli être emportée par le courant, et il avait cru un instant sa perte inévitable. Ce souvenir lui était revenu sans qu'il en pût dire la cause, et l'absorbait tout entier. Il fallut, pour l'arracher au canapé sur lequel il était étendu, que madame Bonaparte lui apportât elle-même son épée et le fît monter en voiture avec Lannes et Bessières. Le cocher, qui voulait rattraper le temps perdu en hésitations, partit comme un trait. Près d'arriver à l'Opéra, il aperçut une petite charrette placée au milieu

de la rue et qui embarrassait le chemin, mais, impatienté des retards qu'il avait déjà éprouvés, il passa sans s'arrêter. Ce fut, comme on sait, ce qui le sauva. Le premier consul, qui s'était endormi, rêvait encore qu'il se noyait dans le Tagliamento, lorsque tout à coup la voiture fut soulevée et entourée de flammes.

— Nous sommes minés ! s'écria-t-il en se réveillant.

C'était, en effet, la charrette qui faisait explosion ; mais l'équipage avait passé si rapidement, qu'aucun de ceux qu'il renfermait ne fut atteint. Lannes s'élança à la portière pour crier à César d'arrêter.

— Non ! interrompit Bonaparte. A l'Opéra ! Il faut montrer que nous ne sommes pas morts.

Il parut en effet dans sa loge, le visage aussi calme que si rien n'était arrivé.

D'après ce qui s'était passé au café, j'avais

tout lieu de regarder mon inconnu aux boucles d'oreilles de diamants comme un des complices de l'attentat qui venait d'échouer ; mais il ne me fut plus permis, quelques jours après, d'avoir le moindre doute. Je vis arriver un matin, chez le loueur de voitures qui demeurait en face, toute l'armée de la police. La maison fut entourée, la rue gardée, et l'on commença une visite domiciliaire. Comme on l'achevait, Dufresne rentra.

— Eh bien ! savez-vous ce qui se passe ? lui demandai-je.

— Oui, me répondit-il tranquillement ; on vient de découvrir que la machine infernale a été fabriquée vis-à-vis. Vous savez que César, le cocher du premier consul, est devenu le héros du jour ; tous les conducteurs de fiacres et de cabriolets se sont réunis pour lui offrir un banquet à douze francs par tête. Or, dans la chaleur des toasts et des épanche-

ments, un de nos automédons à prix fixe s'est avisé de dire à César qu'il savait d'où la charrette infernale était sortie, et il a désigné la remise de notre voisin. On vient en conséquence de faire des recherches.

— Et l'on a trouvé des preuves?

— On a trouvé tout ce qui avait servi à construire la machine, et jusqu'à des traces de poudre. Le voisin avait cru louer son hangar à des contrebandiers bretons. Du reste, il a donné leur signalement.

— Et vous savez ?...

— Je sais que votre merveilleux à habit vert-pré et à culotte tabac d'Espagne était un des assassins.

— Ah! je l'aurais parié, m'écriai-je.

Et je racontai alors tout ce qui s'était passé : la visite de l'étranger, sa fuite et notre rencontre au café. Dufresne écouta attentivement.

— Et vous lui avez donné une traite pour La Rochelle ? dit-il lorsque j'eus achevé. Sur quel banquier ?

Je le lui nommai, et la conversation en resta là. Il m'annonça seulement, en me quittant, qu'il devait passer quelques jours à la campagne.

Je fus, en effet, une semaine entière sans le voir. Sur ces entrefaites, les demandes de nos clients étant devenues plus pressantes, et les envois annoncés par Pierre Lescot n'arrivant pas, je résolus d'avancer le voyage que je devais faire à La Rochelle, afin de m'entendre avec l'ancien pilote et d'établir des relations mieux suivies.

Le jour même de mon arrivée à La Rochelle, je fis avertir Pierre ; mais il était absent : ce fut sa femme qui me vint trouver.

Deux années l'avaient tellement changée

que j'eus peine à la reconnaître. Au lieu de cette Thérèse que j'avais vue fraîche, rieuse, coquettement parée, je trouvai une femme amaigrie et négligée, qui semblait ne plus se soucier des autres ni d'elle-même.

Ma vue pourtant sembla l'arracher à cette torpeur ; elle cacha sa figure dans son tablier et se mit à pleurer. Je tâchai de la consoler, et lorsque ses larmes furent taries, je l'interrogeai doucement. Les aveux que je lui arrachai m'apprirent bien vite la cause de son chagrin. Pierre Lescot, qui avait toujours été rude et impérieux, était devenu, depuis quelque temps, d'une humeur encore plus difficile. Sombre, inquiet, mécontent, il s'irritait à la moindre question et semblait se défier de tout le monde. Il renfermait Thérèse tous les soirs, et celle-ci entendait alors souvent, dans la maison, des bruits étranges ; on cognait, on parlait, on

travaillait sans qu'elle pût dire dans quel but. Tous les jours, elle voyait venir à l'auberge des étrangers qui avaient de longues conversations avec le pilote ; et celui-ci, qui passait souvent la nuit en mer, sous prétexte de pêche ou de contrebande, revenait toujours sans poisson et sans marchandises. Ces confidences m'inquiétèrent d'autant plus que La Rochelle était, à cette époque, un rendez-vous de royalistes déguisés et d'espions payés par l'Angleterre.

Lescot devait être de retour vers le milieu du jour. Je promis à Thérèse de me rendre à l'auberge pour lui parler et pour savoir, s'il était possible, le motif du changement qui s'était opéré en lui.

Après quelques visites indispensables, je me dirigeai donc vers le port ; mais, en arrivant près des murs, je m'entendis appeler

à haute voix, c'était Pierre Lescot lui-même qui m'avait aperçu de loin.

— J'allais à votre hôtel, bourgeois, me dit-il en portant la main à son chapeau goudronné.

— Et moi à ton auberge, répondis-je.

— Quand la femme m'a dit que vous étiez ici, j'ai cru d'abord qu'elle voulait rire.

— Il fallait bien venir, répliquai-je en baissant la voix, puisque tu ne nous envoyais rien.

Il promena un regard autour de lui pour s'assurer que nous étions seuls.

— La côte est trop bien gardée, dit-il; on ne peut sortir sans être vu, surtout depuis qu'ils ont envoyé là ce brick que l'enfer confonde!

— Le *Triton*?

— Oui. Il croise jour et nuit dans la passe,

visitant nos bateaux lorsqu'ils sortent ou lorsqu'ils rentrent.

— Parce que vos bateaux cachent souvent des royalistes et des espions.

Pierre détourna les yeux.

— Possible! dit-il brusquement; mais ils n'en ont pas moins coupé le cou à la contrebande avec leur surveillance. Heureusement que le *Triton* a reçu l'ordre de porter des dépêches à la flotte : il vient de lever l'ancre.

— Mais après demain il sera de retour ?

— Peut-être! murmura Lescot en hochant la tête.

Je le regardai; il rougit.

— En tous cas, reprit-il, nous pourrons donner un bon coup de filet pendant son absence.

— Tu es donc en mesure ?

— Il y a près d'ici une péniche qui ne de-

manderait pas mieux que de retourner à Plymouth sur son lest.

— Quel est son chargement ?

— Le bourgeois voudrait-il le savoir ?

— Sans doute !

— J'ai chez moi des échantillons.

— Allons chez toi.

Nous rebroussâmes chemin en nous dirigeant vers les *murs* ; on nommait ainsi à cette époque (car je ne sais si le temps n'a point amené quelque changement) une muraille d'enceinte, haute d'environ cinquante pieds, destinée à fortifier la ville du côté de la mer, et flanquée d'une tour pointue dite *la Lanterne*, qui avait primitivement servi de phare. Détournée, depuis, de cette destination et convertie en cachot de l'aspect le plus formidable, elle était alors habitée par quelques prisonniers de guerre.

De l'intérieur du port, l'accès des murs

était facile ; après avoir monté une trentaine de marches, on se trouvait sur une esplanade de niveau avec le haut de la vieille muraille. Là , on dominait l'étroit chenal ou goulet fermé jadis par la digue de Richelieu, dont les débris , encore visibles à marée basse, interdisent l'entrée du port aux vaisseaux de ligne. Plus loin , se déployait la mer, bornée à l'ouest par les îles d'Aix, de Ré , d'Oleron, qui déployaient à l'horizon leurs lignes plates et prolongées.

Nous venions d'arriver au pied de l'escalier conduisant à l'esplanade lorsque le bruit d'une canonnade éloignée nous arriva.

— C'est sans doute le fort Chedebay qui aboie contre le pavillon noir et rouge, dit Pierre Lescot.

Le bruit recommença : je montai rapidement l'escalier et j'arrivai à l'esplanade, qui était couverte d'ouvriers et de matelots ;

tous semblaient regarder à l'horizon avec anxiété ; mes yeux prirent la même direction, mais je n'aperçus que deux points noirs et confus.

— C'est lui ! s'écria tout à coup un matelot blessé qui se tenait à genoux et l'œil collé à une lunette d'approche posée sur le parapet : c'est le *Triton* avec une corvette anglaise sur le vent.

— Malédiction ! répliqua un second marin, et d'où diable est-elle sortie ? On ne voyait rien, tout à l'heure, à l'horizon.

— Elle l'attendait derrière une des îles.

— Elle savait donc que le brick devait appareiller ce soir ?

— Est-ce que l'Anglais ne sait pas tout ce qui se passe dans nos ports ! Et les traîtres donc !

— Attention ! s'écrièrent toutes les voix.

La canonnade, un instant interrompue, venait de reprendre.

— Eh bien! père la *Remorque?* demanda-t-on au matelot qui regardait avec la lunette d'approche.

— Le *Triton* rend coup pour coup, répondit-il.

— Il est toujours sous le vent?

— Oui; mais le voilà qui lâche ses bordées. Visez bien, mes gars! Oh! pourquoi suis-je débarqué hier?

— Que voyez-vous, père?

— Attends que la fumée soit partie. Ah! les perroquets de la corvette sont à bas!

— Hourra! hourra! pour le *Triton!*

— Oh! et dire qu'ils m'ont laissé à l'hôpital! murmura la *Remorque*. Encore une bordée! Bon!

— Qu'est-ce que c'est, père?

— Un des navires est démâté! s'écria un

spectateur qui se tenait debout sur le parapet.

— L'Anglais? demandèrent quelques ouvriers.

— Non... le *Triton!* dit la *Remorque* d'une voix sourde.

Il y eut un moment de stupeur; les deux vaisseaux avaient disparu de nouveau dans un voile de fumée; le vieux marin essuya les verres de la lunette d'approche, puis la replaça sur le mur d'appui d'une main tremblante. Une rafale emporta enfin le nuage qui cachait le combat.

— Il y a aussi une frégate, maintenant, s'écria la *Remorque*. Ils vont mettre le brick entre deux feux.

— On n'entend plus le canon, pourtant.

— C'est vrai.

— Le brick s'est rendu, peut-être?

— Non, non, s'écria le vieux matelot d'une

voix haletante ; mais les canots ennemis l'entourent ; ils veulent le prendre à l'abordage. Pourquoi donc restent-ils ainsi bord à bord ?

Tous les yeux étaient fixés avec anxiété sur le brick français entouré de barques ennemies, et l'on attendait avec angoisse. Tout à coup une vive clarté illumina l'horizon ; une explosion terrible retentit le long du rocher, et une colonne de fumée ardente jaillit dans les airs. Nous poussâmes tous ensemble un cri ; puis il y eut un long silence. Le vieux matelot était resté à genoux, la tête sur sa poitrine et les deux poings fermés.

— Sauté ! s'écria-t-il avec rage ; et je n'y étais pas !

Ses camarades l'entourèrent. Quant à moi, je quittai l'esplanade en courant et sans vouloir retourner les yeux vers la mer, où il me semblait entendre des cris et des gémissements. Je marchai quelque temps devant

moi, ne sachant où j'allais, sans pouvoir parler ni retenir des exclamations entrecoupées. Cette clarté sinistre était toujours sous mes yeux, et le bruit de cette explosion retentissait à mon oreille. J'étouffais d'émotion. Enfin pourtant Pierre Lescot, qui ne m'avait point quitté, m'avertit que nous étions devant son auberge. J'y entrai machinalement. Le pilote me conduisit à un petit cabinet, séparé de la salle principale par une cloison à moitié vitrée, et me présenta une chaise sur laquelle je me laissai tomber. Je regardai mon conducteur : il était pâle et un léger tremblement agitait ses lèvres.

— Vous aviez bien deviné que le *Triton* ne reviendrait pas, dis-je en le regardant fixement.

Il tressaillit.

— Je n'ai point dit cela! s'écria-t-il.

Je secouai la tête sans répondre; Lescot

garda un instant le silence; puis, frappant du pied, il s'écria :

— Thérèse a parlé !

— Il y a donc quelque chose à dire? observai-je.

Il leva son poing fermé avec un sourd blasphème.

— Après tout, reprit-il brusquement, je n'ai de compte à rendre à personne!..

— Dieu le veuille! répliquai-je; mais, en tout cas, nous avons fait ensemble nos dernières affaires.

— N'avez-vous pas peur qu'on vous compromette ? reprit-il brutalement. Laissez donc, on n'est point tellement donné au diable qu'on ne puisse se racheter.

— Faites-le alors, Pierre, pour l'amour de Thérèse et de vous-même.

Il garda un instant le silence.

— Oui, reprit-il enfin, comme s'il se par-

lait, on pourrait s'entendre, et si j'étais sûr d'obtenir de bonnes conditions... j'ai assez de secrets à vendre !

Un coup violent frappé à la cloison l'interrompit. Nous levâmes la tête; deux figures basanées étaient collées aux vitres du cabinet. Pierre Lescot devint pâle.

— Eh bien ! ne comptes-tu pas nous servir aujourd'hui? cria une voix impérieuse.

— Tout de suite, balbutia le pilote.

Et se tournant vers moi :

— Ils m'ont entendu, dit-il avec terreur.

— Que t'importe?

— Allons, Pierre? reprit la même voix.

— Il faut que j'aille à eux, dit-il, demain je serai chez vous de bonne heure.

Je me levai pour sortir. En traversant la salle, j'aperçus une demi-douzaine de buveurs, parmi lesquels se trouvaient les deux figures sinistres; ils appelèrent de nouveau

Pierre, qui me quitta, et je me hâtai de regagner l'hôtel.

Le lendemain j'espérais voir paraître le pilote dès le matin, selon sa promesse; mais j'attendis en vain jusqu'à midi. Enfin, un des domestiques de l'hôtel vint m'annoncer que Pierre Lescot avait été assassiné dans la nuit!

Je courus à la taverne, où je trouvai Thérèse dans l'épouvante et dans les larmes. Elle ne savait rien de ce qui s'était passé, sinon que les gens que j'avais aperçus étaient sortis avec Pierre, et que son cadavre venait d'être trouvé, à peu de distance, au fond d'une ruelle obscure et déserte.

Je me rappelai alors ce qui s'était passé la veille, et je ne doutai pas que la crainte des aveux du pilote n'eût poussé les misérables dont il était l'instrument à le frapper.

Je revins à l'hôtel. Tout ce que j'avais vu m'avait fait réfléchir; je fus pris subitement, sur la question de contrebande, d'un de ces effrois salutaires qui éclairent les consciences et leur montrent évidemment le devoir.

En trouvant ainsi la contrebande et la trahison exercées, pour ainsi dire, de compte à demi par le même agent, je sentis tous mes scrupules s'éveiller: il me sembla qu'en participant aux bénéfices de l'une de ces industries je participais également à l'infamie de l'autre; j'eus honte de l'association à laquelle nous exposait notre commerce clandestin, et quoi qu'il pût en advenir, je résolus d'y renoncer.

J'écrivis en conséquence à mon frère, en l'avertissant que j'attendrais sa réponse à La Rochelle; mais une affaire imprévue me força à partir dès le lendemain pour Marennes et pour Saintes. Retenu dans ces

deux villes, contre toute prévision, je ne pus revenir à La Rochelle qu'après une absence de dix jours.

Mon premier soin, en arrivant, fut de courir à la poste, où je trouvai la réponse de mon frère. Il avait compris mes répugnances et m'autorisait à clore toutes nos relations avec nos correspondants de Plymouth. Mais j'avais besoin, à ce sujet, de quelques renseignements pour lesquels Pierre Lescot m'eût été nécessaire. Espérant les obtenir de sa veuve, je me rendis à son cabaret.

Lorsque j'y arrivai, une grande foule était rassemblée près du seuil, et j'eus peine à arriver jusqu'à la maison, où j'appris que Thérèse habitait, depuis la veille, chez une de ses parentes.

— Et qu'attendent donc tous ces gens? demandai-je.

— Le commissaire, qui doit venir pour la perquisition, me répondit une voisine. Est-ce qu'on ne vous a pas dit que Pierre Lescot avait été assassiné?

— Pardonnez-moi; il y a environ quinze jours.

— Eh bien! depuis ce temps sa veuve n'a pas eu un moment de repos. Il y a un revenant dans la maison.

— Un revenant?

— Oui, un revenant qui mange tout ce qu'il trouve!

— Et qui boit tout ce qu'on lui laisse!

— Et qui écrit avec son sang!

— Quelle folie! m'écriai-je.

— Folie! répéta-t-on de tous côtés. Puisqu'on l'a vu!... Demandez plutôt au père la *Remorque*.

— Qui est-ce qui parle de moi? interrompit, en se retournant, un homme à jaquette

bleue que je reconnus pour le matelot blessé de l'esplanade.

— Approchez, père ; voici un citoyen qui appelle le revenant une folie.

Le vieux matelot haussa les épaules.

— L'opinion du bourgeois m'est parfaitement inférieure, dit-il d'un ton d'insouciance dédaigneuse.

— Est-il vrai que vous l'ayez vu ? demandai-je.

— Apparemment, puisque je le dis.

— Mais où cela ? quand ? comment ?

— Ah ! un moment ; je ne suis pas au catéchisme...

— Racontez-lui tout, père la *Remorque*, dirent plusieurs voisines qui avaient envie d'entendre encore une fois le récit.

Le matelot fit quelques difficultés, mais enfin il parut céder.

—Pour lors, donc, reprit-il, le *Triton* avait

eu son affaire... et Lescot aussi. Je venais ici tous les jours avec les camarades, parce que nous connaissons la veuve et que c'est une brave femme; seulement nous étions étonnés de la voir si triste depuis la mort du défunt. Un soir, comme j'étais resté le dernier et que je lui disais, par manière de consolation, qu'elle avait plus gagné que perdu à la chose, voilà qu'elle se met à regarder autour d'elle, en tremblant de tout son corps, et à me dire qu'elle ne voulait plus demeurer à l'auberge, parce qu'il y avait un spectre qui revenait tous les soirs! Moi de rire, comme de raison, et elle de se mettre à pleurer en disant qu'elle avait des preuves. Alors, elle me raconta comme quoi elle s'était aperçue, après la mort de Pierre, que tout ce qu'elle déposait dans l'office disparaissait pendant la nuit, bien qu'elle habitât seule la maison. Inquiète et intriguée, elle résolut de n'y plus

rien laisser ; mais le lendemain, elle trouva à la porte de sa chambre un billet qui lui ordonnait avec menaces et *au nom du défunt* de garnir l'office de provisions comme par le passé. Le billet était écrit avec du sang...

— Et vous l'avez vu ? m'écriai-je en interrompant le vieux marin.

— Moi et bien d'autres, répondit la *Remorque*, car il est maintenant entre les mains du commissaire.

— N'a-t-on pas essayé de savoir qui avait pu l'écrire ?...

— Voilà précisément l'idée qui me vint, bourgeois. Le soir même où la veuve me fit sa confidence, je lui proposai d'attendre le revenant. Il s'agissait, avant tout, de ne point l'effaroucher. Je renvoyai donc Thérèse, puis, armé d'une paire de pistolets d'abordage, je me blottis dans l'armoire de la pendule, que vous voyez là, l'œil à la hauteur de ce

petit carreau. Jusqu'à minuit il n'y eut rien de nouveau. Je n'entendais que le craquement des meubles et je ne voyais que les vacillements de la lune sur le plancher. Enfin une heure sonna. Je commençais à croire que j'avais fait le quart pour le roi de Prusse, et mes yeux se fermèrent. Je ne puis dire combien de temps je demeurai ainsi, à moitié endormi ; mais je fus enfin réveillé par un léger bruit. Je regardai vers l'office ; je ne pus rien distinguer, mais bientôt le bruit se renouvela ; c'était comme le grincement de dents d'un chien affamé qui ronge quelque chose. Je voulus ouvrir la porte de l'horloge ; la targette craqua sous mes doigts sans s'ouvrir ; au même moment, un rayon de lune éclaira, et j'aperçus là, devant moi, près de l'office, un grand spectre blanc qui ne fit que passer. Je m'élançai hors de l'armoire et je courus à la porte pour lui couper

la retraite ; mais la porte était fermée. Je rallumai alors la lampe, et, après avoir cherché partout inutilement, je revins à l'office, où je trouvai des miettes de pain et des os fraîchement rongés.

Comme la *Remorque* achevait ce singulier récit, un mouvement se fit dans la foule, et j'aperçus le commissaire qui arrivait avec une douzaine de gendarmes. Il était accompagné d'un jeune homme qui semblait l'entretenir vivement. Tout à coup ce dernier leva la tête et je le reconnus : c'était le citoyen Dufresne lui-même !

En m'apercevant, il recula ; mais, se remettant aussitôt, il s'avança à ma rencontre les mains tendues :

— Le voisin Durand ! s'écria-t-il avec une surprise riante ; pardieu ! je ne m'attendais point à cette bonne fortune.

— Ni moi, répliquai-je. Et que faites-vous ici?

— Moi? mon Dieu! je me promène; mais vous-même? vous étiez venu voir la maison hantée?

— On vous en a donc parlé aussi?

— Il n'y a plus d'autre conversation à La Rochelle. Je me suis laissé entraîner par le citoyen commissaire, que je connais; il veut bien m'admettre à la perquisition.

— C'est une faveur qu'il devrait bien vous accorder pour deux, répliquai-je à demi-voix.

Dufresne parut embarrassé.

— Une visite domiciliaire n'a rien de bien curieux, dit-il avec indifférence.

— Vous y assistez pourtant.

— Par complaisance.

— Ne pourrait-on m'y admettre au même titre?

—Mon Dieu! dit-il d'un ton contrarié, je ne sais si le commissaire trouverait convenable...

— Pourquoi non? interrompit celui-ci, qui s'était approché : dès que le citoyen est de vos amis!...

Je remerciai et nous entrâmes.

Pendant ce temps, la foule avait été éloignée par les gendarmes, qui refermèrent la porte, et la perquisition commença. Elle se fit plus sérieusement que je ne l'avais supposé. Les faits racontés par le vieux matelot étaient réels, ainsi que me l'apprit Dufresne, et cachaient évidemment quelque mystère. On examina scrupuleusement les murs, les planchers, les cloisons, sans rien découvrir. Enfin, Dufresne, qui suivait les recherches avec attention, fit remarquer dans la boiserie une planche plus large et plus neuve que les autres. Les gendarmes essayèrent de la

soulever avec leurs sabres; mais, après quelques efforts, elle s'échappa brusquement, tourna sur des charnières cachées dans l'épaisseur du bois et montra une étroite ouverture conduisant, par une échelle, à un étage souterrain. Dufresne poussa une exclamation de triomphe.

— Je l'aurais parié! s'écria-t-il. Maintenant, allumez une lanterne, armez vos fusils, et attention.

Ces conseils, donnés comme des ordres, furent suivis. Le brigadier se hasarda le premier dans l'étroit passage, le sabre à la main. Il y eut un moment d'attente anxieuse. Enfin, Dufresne, qui l'avait suivi jusqu'au milieu de l'échelle, nous cria qu'il n'y avait rien à craindre. Nous descendîmes donc l'un après l'autre, et nous arrivâmes dans une sorte de cave obscure où se trouvaient quelques bou-

cauts exhalant l'odeur des denrées coloniales et des ballots de marchandises prohibées.

— Voilà l'énigme expliquée ! s'écria le commissaire; nous sommes tombés dans un dépôt de contrebande !

— Mais le revenant ! observa Dufresne.

— Est tout simplement quelque fraudeur qui connaissait le chemin et s'en sera servi pour pénétrer chez la veuve.

— Alors cette cave doit avoir une entrée communiquant avec le dehors ?

— Cherchez derrière ces tonneaux.

Les tonneaux furent dérangés, et l'on aperçut, en effet, un porte basse donnant sur un hangar. Il était rempli de foin, au travers duquel les gendarmes ouvrirent une percée qui nous conduisit à une petite cour extérieure.

De plus longues recherches semblaient inutiles. Le commissaire et son greffier re-

montèrent à l'auberge pour rédiger leur procès-verbal ; je les suivis, tandis que Dufresne rentrait dans le hangar avec quelques-uns des gendarmes.

Nous entendîmes bientôt de grands cris s'élever, et le brigadier accourut tout troublé. Un de ses soldats, qui sondait le foin avec sa baïonnette, l'avait retirée sanglante, et, en fouillant, on avait trouvé un homme hâve, maigre et presque mort, qui ne pouvait être que le revenant tant cherché.

Nous retournâmes à la petite cour, où le mourant avait été transporté. Il était enveloppé d'un de ces longs capots de toile dont se servent les mariniers de la côte ; mais ses mains, qui pendaient inanimées, était blanches et garnies de bagues. Je m'approchai au moment où l'on venait de dégager sa tête du capuchon qui l'enveloppait. Ranimé par l'air, il rouvrit les yeux. Je demeurai incer-

tain et troublé; j'avais vu ces traits, ce regard, sans pouvoir dire en quel temps ni dans quel lieu ! Mais tout à coup un frisson d'agonie parcourut les membres du blessé; il poussa un soupir profond, et sa tête se retourna de côté... J'aperçus les boucles d'oreilles de diamants qui m'avaient naguère frappé!

— L'homme à l'habit vert, murmurai-je.

Dufresne tressaillit.

— En êtes-vous bien sûr? dit-il à voix basse.

— Sûr! répétai-je; c'est à lui que j'ai remis à Paris une traite, et c'est lui que j'ai rencontré dans ce café le soir même de la *machine infernale*.

— Ah! je comprends tout alors.

— Il faut avertir le commissaire...

Dufresne me prit vivement par les mains et m'entraînant à l'écart :

— Non, dit-il, tant que ses complices ignoreront sa mort, ils continueront de craindre, et leurs précautions pour s'échapper serviront à les trahir.

— Mais je ne puis pourtant laisser ignorer aux magistrats...

— Pas un mot ! reprit Dufresne, je vous le défends.

— Vous ! m'écriai-je, et de quel droit ?

Pour toute réponse il tira de son portefeuille une carte verte, qu'il me présenta à la dérobée et sur laquelle je lus la signature du chef de la police.

Je poussai une exclamation de surprise ; il mit les doigts sur ses lèvres et me quitta.

En me rappelant toutes ces circonstances, je n'eus point de peine à comprendre ce qui s'était passé. Échappé de Paris après l'insuccès de la *machine infernale*, l'inconnu à l'habit vert, l'un des principaux conspira-

teurs, s'était réfugié chez Pierre Lescot, qui comptait sur la capture du *Triton* pour trouver la rade libre et conduire le fugitif à bord de quelque navire anglais. La mort subite du pilote, en dérangeant ce plan, laissa l'inconnu sans moyen de fuir, prisonnier et obligé pour vivre de jouer ce rôle de fantôme qui devait finir par le perdre.

J'appris plus tard que, transporté à l'hospice de La Rochelle, il y était mort sans avoir voulu rien révéler. Mais une partie du mystère était ébruité, la curiosité publique s'empara de cette aventure; on fit des rapprochements, des recherches à la suite desquelles il parut constant que l'inconnu trouvé chez Pierre Lescot n'était autre que le ci-devant comte de Lanoy, précédemment compromis dans les guerres de la Vendée.

XI.

Comme M. Robert achevait cette lecture, le bateau à vapeur éprouva une secousse subite et s'arrêta brusquement. Il venait de rencontrer un de ces bancs de sable mobiles, si fréquents dans la Loire, et se trouvait engravé.

Il y eut un moment d'inquiétude , la plupart des voyageurs se précipitèrent sur le pont, mais, au premier coup d'œil, les plus

timides se rassurèrent. Le banc sur lequel on avait touché se prolongeait jusqu'à la rive du fleuve, et un enfant eût pu atteindre celle-ci à pied, sans avoir de l'eau au-dessus du genou! L'accident ne pouvait donc entraîner qu'un retard, et on laissa le capitaine donner les ordres nécessaires pour dégager le bateau. Malheureusement toutes les tentatives à cet égard furent inutiles, et, après une heure de vains efforts, les mariniers déclarèrent que le seul moyen de relever *la Dorade* était de débarquer les voyageurs.

Cette nouvelle fut accueillie par une acclamation générale de contrariété. Le jour commençait à tomber. Tours se trouvait encore trop éloigné pour que l'on songeât à s'y rendre à pied, et l'on ne pouvait espérer de trouver, à cette heure et dans un pareil lieu, aucun moyen de transport. Le capitaine leva toute objection en déclarant que les voyageurs

coucheraient à Langeais où le canot allait les débarquer ; qu'il relèverait le bateau pendant la nuit, et que, dès le point du jour, on repartirait pour Orléans où l'on arriverait toujours le lendemain, n'ayant ainsi rien changé que la couchée au programme du voyage.

Cet arrangement était en effet le plus sage, et chacun fut forcé d'y accéder. On mit le canot à flot sans retard et les plus pressés s'y embarquèrent, tandis que les autres attendaient en causant sur le pont.

Cependant Duménil, après avoir assisté comme tout le monde aux inutiles essais tentés pour dégager le bateau et avoir appris qu'il faudrait coucher à Langeais, était redescendu dans la chambre pour y prendre quelques menus bagages qu'il y avait oubliés. Il était occupé à les rassembler lorsqu'un léger bruit lui fit relever la tête. La porte

du salon des dames venait de s'ouvrir et l'étrangère au manteau écossais en sortit doucement. Elle regarda d'abord autour d'elle sans apercevoir René qui était caché par une table, fit quelques pas avec précaution et s'avança vers l'escalier. Comme elle y posait le pied, M. de Lanoy parut sur une des dernières marches. Elle recula vivement; mais il l'avait sans doute aperçue, car il fit un geste de surprise et descendit vivement l'escalier.

En se trouvant face à face, la jeune femme et lui poussèrent deux cris.

— Ah! je vous retrouve donc enfin, dit-il avec une sorte d'explosion.

L'étrangère fit un pas en arrière.

— Parbleu! c'est un coup du Ciel, reprit M. de Lanoy, qui fixa sur la jeune femme un regard presque menaçant; vous ici! et d'où venez-vous, ma chère, où allez-vous?

La jeune femme balbutia quelques mots entrecoupés.

— Pardon, interrompit ironiquement le comte, ma question est peut-être indiscrète; mais il y a si longtemps que je n'ai eu le bonheur de vous voir et vous m'avez quitté si brusquement....

— Il est vrai, monsieur, que les circonstances...

— Ah! vous appelez cela des circonstances? eh bien! à la bonne heure; voilà une expression choisie!... Mais je suppose que vous n'êtes point seule?

— Pardonnez-moi! monsieur le comte.

— Quoi! pas même un protecteur...

— Vous voyez!...

Le comte la regarda un instant; l'expression de dépit empreinte sur ses traits se dissipa en partie; il se rapprocha en croisant les bras.

— Ce serait une belle occasion de prendre ma revanche, dit-il, après quelque instants de silence; vous voilà à ma discrétion, ma chère, et si je gardais rancune de votre *fugue*...

Elle fit un mouvement.

— Mais ce serait trop bourgeois, se hâta d'ajouter M. de Lanoy ; je suis bon enfant, mo, et je veux oublier le passé.

Seulement, ajouta-t-il en prenant les mains de l'étrangère et l'attirant à lui, puisque le hasard nous a remis en présence, je veux rentrer dans mes droits.

— Monsieur le comte.

— Allons, tu seras bonne fille!...

— Voici quelqu'un, interrompit la jeune femme en se dégageant vivement.

C'était M. de Beaulieu qui appelait le comte; celui-ci quitta la chambre avec l'étrangère qui sembla le suivre malgré elle.

Duménil attendit qu'ils eussent disparu, puis, montant à son tour sur le pont, il s'embarqua dans la barge de passage qui venait d'accoster.

Les révélations de M. Robert ne pouvaient lui laisser aucun doute sur la reconnaissance imprévue dont il venait d'être l'invisible témoin. Ce mari, dénoncé à Sulpice par l'étrangère, auquel elle n'avait pu échapper qu'en se cachant sous le nom de madame de Revol, et dont elle redoutait si vivement les poursuites, c'était évidemment le comte de Lanoy! Le saisissement de la jeune femme, le ton libre du comte, les paroles prononcées par tous deux le prouvaient évidemment. Il ne s'agissait plus ici de récits, le drame lui-même apparaissait à Duménil réel et déchirant ; il avait sous les yeux une faible femme se débattant contre l'autorité d'un de ces odieux tyrans légitimés par le code ! La tête

de René s'exalta à cette pensée ! il se souvint de toutes les héroïnes, victimes, comme l'étrangère, de maris indignes d'elles ; madame de Morsauf, Valentine, Mathilde ! il se dit que la comtesse de Lanoy appartenait à cette famille d'anges gémissants condamnés à subir la domination d'un démon, autorisé par l'officier municipal ! Mais il se rappela en même temps que dans ces navrantes histoires un protecteur mystérieux veillait toujours sur le sort des charmantes infortunées, et il se demanda s'il ne pourrait jouer lui-même ce rôle près de la jeune femme au manteau de tartan. Le difficile était de s'interposer entre des gens qui lui étaient inconnus, de faire accepter à la comtesse son dévouement et de faire reconnaître au comte son droit d'intervention. Aussi, malgré les nombreux exemples analogues fournis par les romans, Duménil se trouva-t-il sérieusement embarrassé

pour la mise en pratique. Heureusement que le hasard et les confidences de M. Robert lui donnaient une position particulière. Fort de ce qu'il avait appris, il pouvait se présenter au milieu du drame comme le *Deus ex machina*, effrayant le coupable et rassurant la victime par des révélations également surprenantes pour tous deux. Il allait représenter un de ces inconnus qui savent tout, expliquent tout, se mêlent de tout; rôle d'un effet toujours sûr et qui donne à celui qui le joue un faux air d'archange ou de diable déguisé singulièrement flatteur pour sa vanité.

Or, la vanité était une des faiblesses de Duménil qui en avait beaucoup d'autres. Il éprouvait ce désir de paraître, de faire du bruit, ordinaire à ceux que les circonstances ont toujours tenus cachés et silencieux. Condamné jusqu'alors dans tous

les drames au simple personnage de spectateur, il aspirait, par-dessus tout, à monter sur le théâtre et à se trouver, à son tour, *le héros de quelque chose.*

La pensée de se mêler au roman de l'étrangère pâle lui causa donc un véritable vertige de joie ? Semblable à ce chétif enfant d'un conte populaire qui, au contact du talisman donné par sa marraine, devenait un génie tout puissant, il lui sembla qu'il sentait ses forces grandir et des facultés nouvelles s'éveiller en lui. Sa timidité tomba comme un voile. Ivre de son importance, le ront assuré, le cœur triomphant, il entra dans la petite auberge de Langeais, ou les voyageurs étaient réunis, comme un dieu qui porte sous son bras l'urne des destins.

Il chercha pourtant d'abord, du regard, M. Robert ; mais il n'aperçut que sa petite valise noire posée sur la cheminée. Quant

aux autres compagnons de route, ils étaient groupés devant les fenêtres ouvertes, causant de l'accident qui venait d'interrompre leur voyage d'une manière aussi inattendue. Le baron fut le premier à apercevoir René ; il se tourna de son côté.

— Eh! voici encore un frère d'infortune, dit-il.

— Quoi! c'est monsieur, observa madame de Beaulieu avec surprise ; son ami le cherchait tout à l'heure.

— M. Robert!

— Il vous a cru parti à pied pour Tours.

— Mais lui-même, je ne le vois point.

— Il vient de se rendre chez le percepteur de l'endroit qu'on lui a nommé par hasard et qu'il se trouve connaître.

— De sorte qu'il ne soupera point avec nous? demanda le comte en s'approchant.

— Selon toute apparence.

— Eh bien! j'en suis fâché, il a d'excellent tabac pour cigarettes, et des idées originales sur l'entraînement des chevaux de course.

— C'est un homme dont les manières sont parfaites, observa la baronne.

— Ce qui n'empêche point, ajouta M. de Beaulieu en riant, que dans le principe vous aviez contre lui des préventions.

— Dont je suis revenue.

— Oui, mais vous lui trouviez l'esprit faux.

— M. Robert aurait-il défendu devant madame la cause du divorce? demanda Duménil avec une intention fine et marquée.

La baronne ne parut point avoir compris.

— Du divorce? répéta-t-elle; à quel propos?

— Mais... comme M. le baron, par exemple; en parlant de l'impératrice Joséphine... vous savez, après sa campagne d'Allemagne...

Ce fut M. de Beaulieu, cette fois, qui fit un geste de surprise, et qui s'écria :

— Moi, j'ai parlé de l'impératrice Joséphine?

— Pardon, reprit Duménil, avec un air de profondeur discrète, je ne veux point trahir les secrets du passé... Mais le premier jugement de madame la baronne sur M. Robert m'a naturellement fait penser à des préventions plus graves encore contre quelqu'un qu'elle a ensuite jugé moins sévèrement...

— Qui cela?

— Que madame de Beaulieu se rappelle certain jeune officier de hussards....

— Un officier de hussards! interrompit brusquement le baron.

— Que voulez-vous dire, monsieur? s'écria sa femme qui rougit.

René s'inclina avec un sourire superbement modeste.

— Rien, madame la baronne, dit-il, sinon que les préventions des femmes aimables et spirituelles fondent comme des nuages dès que le soleil paraît.

Monsieur et madame de Beaulieu se regardèrent à la manière de gens qui ne savent ce qu'on veut leur dire, et qui balancent pourtant à demander une explication. René, du reste, ne leur en donna pas le loisir; triomphant de la stupéfaction dans laquelle il venait de les jeter, il se tourna vers le major Lallemant, et lui dit d'un ton dégagé :

— A propos, docteur, savez-vous que c'est une merveille que cette rencontre de votre Espagnol.

— Quel Espagnol? demanda le major en ouvrant de grands yeux.

— Et mais, parbleu, le héros de votre aventure de Calaspara, don Perez.

— Comment, don Perez ?....

— Ne l'avez-vous point vu sur le bateau à vapeur ?

Le major regarda Duménil des pieds à la tête, parut sur le point de répondre ; puis, se contenant, tourna le dos en haussant les épaules, et entra dans la salle voisine, où le baron et la baronne étaient déjà passés.

— Le docteur croit que vous avez voulu vous moquer de lui, observa M. de Lanoy.

— Je lui ai pourtant dit la vérité, répliqua gravement Duménil.

— Ah ! bah !.. Et à madame de Beaulieu ?.. Qu'est-ce que c'est que cet officier de hussards dont vous lui avez parlé ? Vous connaissez donc l'histoire de la baronne?

— Et celle de plusieurs autres de nos compagnons de voyage, M. le comte, dit Duménil avec un regard expressif.

— En vérité ! s'écria M. de Lanoy en riant ; pardieu, vous me raconterez cela alors. Voyons, cher monsieur, commençons par la plus curieuse.

— La plus curieuse, reprit René, à qui les essais précédents avaient, pour ainsi dire, servi d'exposition, et qui avait hâte d'arriver à la *situation,* la plus curieuse, monsieur le comte, est celle d'une malheureuse femme qui, après avoir supporté longtemps la cruelle domination d'un mari, se trouve exposée à la subir de nouveau.

— Vraiment ? Et quel est ce mari *peu délicat ?*

— Un homme, M. le comte, à qui les souvenirs de sa propre famille eussent dû inspirer de meilleurs sentiments, le fils d'une femme qui, pour acheter à un vieillard quelques derniers jours de bonheur, se sacrifia

sans hésiter, et mourut de son long désespoir!

— Ah? je vois ce que c'est, interrompit le comte en préparant un cigare... une histoire vertueuse et sentimentale!... Mettez la clé à un autre tonneau, mon cher, je n'aime pas le genre Berquin. Racontez-moi, de préférence, quelque aventure dans le goût régence... Mais, pardon, je vois là l'hôtelier, il faut que je lui parle. Il m'avait promis de me trouver une voiture dans laquelle je pourrais regagner Tours ce soir... Vous m'excuserez seulement de ne pas vous offrir une place; il y a des empêchements majeurs!...

Et, jetantun regard vers l'étrangère qui causait à l'autre fenêtre avec Dinah, il ajouta plus bas :

— J'ai une compagne de route... une an-

cienne connaissance que j'ai rencontrée ici par hasard.

— Et elle consent à vous suivre? demanda René, qui avait facilement compris, grâce au regard du comte, de qui il voulait parler.

— Elle fait encore des façons; mais il faudra bien qu'elle se décide, répliqua-t-il. Du reste, je vais voir l'hôtelier... et j'allumerai en même temps mon cigare.

Il sortit. Duménil regarda autour de lui. Tous les voyageurs avaient successivement passé dans le salon voisin; les deux femmes se trouvaient seules près de la cheminée. L'occasion ne pouvait être plus favorable; il courut à elles, et réprimant leur mouvement de surprise par un geste mystérieux :

— Prenez garde, madame, dit-il rapidement à l'étrangère, M. de Lanoy vient de sortir pour faire préparer une voiture; il veut vous emmener.

— Moi ! dit la jeune femme pâle, d'un ton plus surpris qu'effrayé.

— Il ne vous reste pas un moment à perdre si vous voulez fuir, reprit le jeune homme ; en louant un bateau et en descendant la Loire, vous pouvez encore échapper....

— Comment ?

— Je vous seconderai, madame ; dites ce que je dois faire, en quoi je puis vous servir, je suis prêt...

— Monsieur, dit l'étrangère troublée, je ne m'explique point une pareille proposition.

— Ah ! elle doit vous étonner, je le sais, continua René ; vous ne me connaissez point, et le temps me manque pour vous expliquer par quel hasard j'ai pu apprendre votre nom...

— Mon nom ?...

— Qu'il vous suffise de savoir, madame, que je vous suis complètement dévoué.

— Se peut-il ?...

— Et que je ferai tous mes efforts pour vous arracher des mains du comte....

— Vous ? interrompit la voix de ce dernier, qui venait de rentrer sans que Duménil l'eût entendu venir. Par le ciel ! voilà qui est original.

René tressaillit à la vue de M. de Lanoy, mais sans baisser les yeux. Le drame grandissait selon ses désirs et tendait à quelque péripétie suprême. Il prit une pose fièrement résolue et regarda le comte. Celui-ci n'avait point quitté le cigare qu'il venait d'allumer ; il en tira une longue bouffée avant de reprendre la parole.

— J'espère que vous allez m'expliquer tout ceci, mes amours, dit-il en s'adressant collectivement à René et à l'étrangère. Depuis quand vous connaissez-vous, et pourquoi

veut-on m'arracher cette chère amie que j'ai retrouvée si à propos ?

Duménil l'enveloppa d'un regard méprisant.

— Parce qu'elle ne peut plus vivre dans votre dépendance, monsieur le comte, dit-il avec fermeté ; parce qu'elle vous a déjà prouvé, par sa fuite, que tous les liens qui l'unissaient à vous étaient rompus.

— Grâce à ce drôle d'Arthur qui lui a offert une parure et qui l'a emmenée dans l'équipage de son père, déguisée en jockey, dit M. de Lanoy.

— Ah ! n'insultez pas ainsi la femme qui porte votre nom, monsieur le comte, s'écria Duménil indigné.

M. de Lanoy tira son cigare et regarda le jeune homme en face.

— Comment! dit-il stupéfait, qui porte mon nom?

— Je sais tout, monsieur, répliqua René d'un ton absolu.

— Et que savez-vous, s'il vous plaît?

— Que nous parlons à madame la comtesse de Lanoy.

— Elle? s'écria le chasseur en poussant un bruyant éclat de rire... Oh! parfait!... Entendez-vous, ma chère? Il vous prend pour *mon épouse!*... Remerciez donc et saluez.

— N'est-ce point la vérité? demanda Duménil un peu déconcerté.

— A peu près, reprit M. de Lanoy ironiquement; seulement, c'est un mariage de la main gauche.... et quant au nom, il y a erreur.

— Que voulez-vous dire?

Le comte prit l'étrangère par le bras, et la présentant à René:

— Je veux dire, reprit-il, que l'aimable voyageuse ici présente ne s'appelle point madame de Lanoy, mais mademoiselle Félicie Girou, ex-premier rôle au théâtre des *Délassements comiques*.

Duménil recula.

— C'est impossible, balbutia-t-il.

— Affirmez donc à monsieur que je ne le trompe pas, dit le comte en se tournant vers la jeune femme.

— C'est ma foi bien la vérité, interrompit Dinah ; même que mademoiselle Félicie a fait partie de la troupe de Kemperlé il y a deux ans, et qu'elle a logé dans l'auberge ou j'étais servante.

— Vous ! dit René, dont l'étonnement allait croissant.

— En la trouvant à l'hôtel d'Angers, je l'ai tout de suite reconnue, et si elle ne m'avait pas priée de ne rien dire à personne....

— Mais, Sulpice... Madame Desbarres... Alexandre Béfort... balbutia Duménil, en regardant Félicie.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur, répliqua celle-ci.

— Quoi! vous n'avez pas été forcée de quitter Kemperlé à la suite d'un duel... Cette paysanne ne vous a pas fait prendre congé de son jeune maître mourant... Celui-ci n'a point épousé, depuis, la nièce de monsieur Vallin....

— Ah mon Dieu! ce monsieur est fou! s'écria Dinah en reculant.

— Fou! répétèrent l'étrangère et le comte.

— Ne voyez-vous pas qu'il bat la campagne, qu'il parle de gens qui n'ont jamais existé? Et ses yeux qui brillent... Prenez garde à lui... Monsieur et mademoiselle, faut appeler du secours.

Au même instant, les voyageurs qui se trouvaient dans la salle voisine entrèrent, attirés par le bruit, et Dinah courut à eux en répétant que Duménil était fou.

— Dieu me damne ! je m'en doutais, s'écria M. de Beaulieu.

— Moi aussi, reprit le major Lallemant.

— Quand il a parlé tout à l'heure de divorce, d'impératrice Joséphine et de capitaine de hussards....

— Et quand il m'a soutenu qu'il avait vu à bord du bateau à vapeur don Perez....

— J'ai compris qu'il avait un coup de marteau.

— Sans compter ses allusions aux prétendues campagnes d'un pékin comme moi, ajouta en riant M. de Beaulieu.

— Quoi! s'écria Duménil étourdi, votre titre de baron ne vous a-t-il donc pas été accordé par l'empereur?....

— Pour ma fabrication de sucre de betteraves, mon cher, et en dédommagement de l'incendie de ma manufacture.

— Mais vous êtes colonel, pourtant?

— De la garde nationale de mon endroit.

René demeura atterré et béant.

— Quant à l'épisode de don Perez et de la señora Beata, reprit le docteur, autant avouer tout de suite que je l'avais lue dans le feuilleton de mon journal, comme s'en est fort bien aperçu ce monsieur qui se trouvait avec nous.

— M. Robert! s'écria vivement René, ramené au souvenir du Parisien absent; ah! tout ceci est son ouvrage; c'est lui que je veux voir! qu'on le cherche, qu'on l'amène, il faut que je lui parle!... Veuillez l'attendre, messieurs, et je le forcerai à vous expliquer...

— Soupons d'abord, observa le comte, qui venait de voir la table servie; monsieur

me fait l'effet d'avoir été mystifié par le gros papa aux lunettes d'or ; mais tout s'éclaircira aussi bien après le dessert.

Les voyageurs partagèrent cet avis et passèrent dans la salle voisine; Réné seul resta pour attendre M. Robert.

Il ne reparut pas de toute la soirée.

Le jeune homme ne douta pas qu'il n'eût été averti de ce qui s'était passé et qu'il n'essayât d'éviter sa présence. Voulant au moins l'empêcher de partir sans le revoir, il prit la petite valise noire déposée sur la cheminée et avertit l'hôtelier qu'il ne la rendrait qu'à M. Robert lui-même.

Le lendemain, comme il achevait de s'habiller, on vint frapper à la porte de sa chambre. Persuadé qu'il allait voir enfin celui qu'il attendait, il courut ouvrir, mais ce n'était qu'un domestique de l'hôtel qui lui

remit une lettre; il l'ouvrit vivement et lut ce qui suit.

« Cher monsieur Duménil,

» Je ne puis me décider à partir sans vous remercier de l'important service que vous venez de me rendre à votre insu.

» D'abord je dois vous confier que mon nom de Robert est un pseudonyme sous lequel se cache celui d'un romancier connu de vous et dont les *réclames* ont proclamé vingt fois la célébrité. Oui, cher monsieur, je suis un de ces malheureux condamnés à écrire des contes, comme la sultane des Mille et une nuits était condamnée à en dire. Seulement, je n'avais point eu comme elle, jusqu'à présent, l'avantage de voir l'effet immédiat de mes inventions, de sorte que j'en serais en-

core à désirer cette *expérience sur le vivant* si je n'avais eu le bonheur de vous rencontrer.

» Je n'y ai pourtant point songé sur-le-champ. Je me suis d'abord contenté d'exciter votre curiosité en répétant tout ce que les indiscrétions de madame Garnot et mes propres observations m'avaient appris. Je vous avais prédit un voyage dont mon homme d'affaires de Paris (qui est aussi le vôtre) m'avait annoncé la nécessité; mais lorsque le hasard nous a réunis de nouveau à Angers, vous-même m'avez pour ainsi dire convié à l'essai que j'ai hasardé. Une rencontre de noms vous avait fait reconnaître dans le baron et la baronne les héros du proverbe dont je corrigeais l'épreuve pour une prochaine publication; l'histoire de Dinah, qu'elle m'avait précédemment racontée et dont je voulais *faire un article,* a achevé de vous monter l'i-

magination ; je me suis alors décidé à prolonger et agrandir vos illusions en attribuant à chacun de nos compagnons de route une des nouvelles destinées à compléter mes volumes ; il a suffi pour cela de quelques changements de noms, de quelques suppressions de détails ; grâce à cet innocent artifice, j'ai pu *essayer* d'avance sur vous mon œuvre entière et juger, par votre impression, de celle qu'elle pourrait produire sur mes futurs lecteurs. Encore une fois merci pour le service que vous m'avez rendu.

»En retour, et pour vous prouver ma reconnaissance , je me permettrai un conseil: ne croyez point aux livres que nous écrivons! Nos livres sont des contes de fées dans lesquels on cache seulement la baguette magique. Ce que nous racontons n'est jamais arrivé et les héros n'existent nulle part ; notre succès vient précisément de là : nous satis-

faisons à ce goût de l'impossible qui fait toute l'imagination de la foule.

» Je vous prie d'accepter, comme souvenir de notre rencontre, la petite valise noire que vous avez eu la bonté de mettre en sûreté; vous y trouverez les épreuves des histoires que j'ai eu le plaisir de vous raconter, y compris celle de don Perez, que le docteur ne se fût point attribuée s'il eût connu le véritable nom de celui qui se dira toujours votre obligé

» ROBERT. »

de Marcy

. . . .

. . . .

René Duménil partit le soir même pour Paris; mais, pendant la route et une fois arrivé, il relut bien des fois la lettre de M. Robert; il la médita profondément, et le résultat de ses réflexions fut qu'après avoir ter-

miné l'affaire qui avait nécessité son voyage, il revint à Candé, où il épousa sa cousine sans se faire prier, à la grande joie de toute la famille.

Aujourd'hui René Duménil s'est tout-à-fait rangé. Il a accepté un grade dans la garde nationale; il pêche à la ligne et fait tous les soirs la partie de piquet de sa belle-mère. Aussi est-il cité dans le canton comme un modèle de sagesse et comme un exemple de bonheur parfait.

Une seule voix s'élève contre lui: c'est celle de mademoiselle Armide Vallier, chez qui il n'a point renouvelé son abonnement de lecture.

FIN.

